

Quelques témoignages sur la Poche sud de Saint-Nazaire recueillis par Michel Gautier entre 2001 et 2020

J'ai recueilli ces témoignages au fil des ans depuis le début des années 2000 et jusqu'à ce jour. Pour beaucoup, ils ont déjà figuré dans mes livres où ils venaient enrichir ou illustrer la trame historique. Trois de ces livres sont désormais épuisés (*Une si longue occupation*, *Portraits de guerre* et *La catastrophe du Boivre*). J'ai donc pensé utile de porter ces récits à la connaissance du public et en particulier des plus jeunes, à l'occasion des célébrations du 75^e anniversaire de la Libération. Mon dernier ouvrage, *Poche de Saint-Nazaire*, paru en 2015 et réédité en 2017, est aussi momentanément épuisé mais il va être réédité en mars 2022.

Ceux qui voudraient prendre connaissance du travail de recherche et d'enquête que je mène depuis 20 ans sur l'histoire de la Poche de Saint-Nazaire peuvent consulter mon site personnel <http://poche.st.nazaire.pagesperso-orange.fr/> où ils trouveront des photos, des extraits et les avant-propos de chacun de mes livres. Dans l'avant-propos d'*Une si longue occupation* on trouvera en particulier une évocation de mes rencontres avec tous ces témoins, désormais presque tous décédés (cliquer sur intros).

À travers ces récits de guerre qui sont très souvent des récits d'enfance ou de jeunesse, on retrouve aussi le sel d'une époque révolue où l'on se déplaçait bien souvent à pied ou à vélo et où les paysans s'appelaient encore cultivateurs. On constatera aussi que malgré l'Occupation, les privations, les souffrances, parfois les terreurs, le ton n'est pas à la plainte. Ces témoins qui furent nos parents et grands parents nous transmettent un art d'affronter les plus grands périls, ceux de la guerre, dont nous sommes préservés depuis quatre générations.

Michel Gautier, le 16 décembre 2021

Pour compléter ce tableau portant sur la poche sud, j'ai constitué deux autres dossiers portant sur les conditions de vie dans la poche nord. Ils figurent sur le site du Chemin de la mémoire (<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/>) sous l'onglet « Poche de Saint-Nazaire ». Le premier dossier intitulé « Témoignages sur la poche nord » comporte le « Journal de guerre de Pierre Millet, charpentier de Notre Dame de Grâce ». Le second intitulé « Guenrouët, journaux de guerre dans la poche nord » comporte le journal de guerre tenu à quatre mains par Annick Rou

Je remercie à nouveau tous les témoins dont les propos figurent dans ce dossier

ALLAIN Marie-Louise, née GROSSEAU
ALLAIS Fernand
BACONNAIS François (1927)
BARREAU Robert (1926)
BERNIER Anne-Marie, née RONDINEAU (192.)
BERTHEBAUD Ambroise (1922)
BEZIERS Hélène, née COINDET (1919)
BICHON Auguste (1928)
BICHON Joseph (1927)
BOUYER Vital (1924)
BROSSEAU Clotilde (1926)
COIFFARD Françoise
DOUSSET Michel
DRASHDIL Karl (1920)
ERIAUD Victoire, née NORMAND (1931)
EVIN Gabrielle, née BACHELIER (1936)
EVIN Joseph (1935)
FERRE Gustave (1929)
FERRE Pierre (1934)
FOUCHER Odile (1939)
GAUTIER Etienne (1926)
GOUARD Gérard (1925)
GOUARD Marie Joseph, née LEROUX
GOUY Jean-Marie
GRELLIER Marguerite
GRESLE Jean-Louis (1938)
GROLLIER Robert (1935)
GRUAND André (1932)
GUISSEAU Robert (1932)
HAUTECOEUR Germaine, née FOUCHER (1922)
HELOÏSE (identité cachée)
HERBRETEAU Clément (1921)
HERY Claire, née DENIAUD
JARNO Pierre (1924)
KRANTZ Michel (1925)
DOUSSET Léontine, née LABARRE (1923)
LANDRY Maurice (1922)
LEBAS Gilbert
LECORPS Geneviève, née LECOQ (1933)
LECORPS Gaby (1927)
LEDUC Thérèse, née BOUVRON (1928)
LEDUC Vital
LENGRAND Albert (1920)
LENGRAND Irène, née LEGEAY (1926)
LETIEMBRE Odette (1932)
LOIRAT Jean (1937)
LOUKIANOFF Raymonde, née D'HERVE (1916)
MARTIN Germaine (née BOIMAIN en 1924)
MELIN Marcel (1928)
MERLET Robert (1929)
MICHAUD Gilbert (1922)

MORICE Thérèse, née MORISSEAU (1935)
 MURE Geneviève, née GAUCHET (1923)
 NORMAND Victoire (1931)
 QUEVEAU Soizic, née DENIS (1937)
 ROUSSEL Alexandre (1923)
 RUTH Karl/Konrad (1915)
 SEGUINEAU Jean (1921)
 SENARD Guy (1934)
 SERENNES Marie, née Cormerais (1922)
 SUAUDEAU Colette, née CHARRIER (1923)
 TEDESCHI Chantal (1934)
 THONNELET Yvonne, née GROLLIER (1936)
 VERSARI Dominique (1921)
 WEBER Yvette, née HERMANN
 WINTER Rudolf/Andréas

Quelques-uns de mes témoins



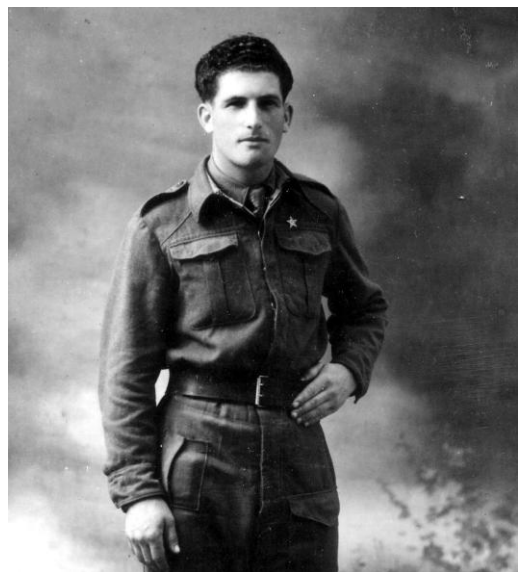
Hélène Béziers, née Coindet



Gustave Ferré



Karl Drashdil



Dominique Versari



Raymonde Loukianoff
(avec son fils Yannick et son mari Rostislaw)



François Baconnais et sa femme
au cimetière allemand de Pornichet en 2003



Maurice Landry, 2è à gauche



Colette Charrier, à gauche



Marie Serennes, née Cormerais



De gauche à droite : Georges Couillon, François Baconnais, Rudolf Winter, Constant et Marie Corbé (au Bois-Hamon en 1963)

Les débuts de la Poche sud, un climat d'inquiétude marqué par des drames	6
Les FFI de la Poche sud	23
Les évacuations de fermes et de villages	33
L'offensive allemande du 21 décembre 1944	44
Travaux de réquisition pour les chantiers de défense allemands	58
Le rationnement et les privations	71
Histoires de guerre	80
La Libération	93
Après la Libération	101

Les débuts de la Poche sud

Un climat d'inquiétude marqué par des drames...

... Et d'abord ceux qui entourent la prise d'otages du 26 août 1944 à Pornic dont on trouvera le récit complet en suivant ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/poche-st-nazaire/>

Thérèse Leduc (née Bouvron) fut la témoin indirecte de la mort de Robert Grollier, premier mort résistant de la Poche sud. Elle m'en faisait le récit le 23 mars 2004 à l'Ennerie de Chauvé...

« Quand les batteries de la Caillauderie ont plié bagage [le 20 août 1944], on a commencé d'espérer, mais la terreur nous est tombée dessus aussitôt. Plus d'Allemands, mais gare aux Russes ! Moi, j'étais intrépide et j'emmenai quand même mes vaches au marais. Je me croyais protégée par mon troupeau. Mais cet après-midi là, je n'en menais pas large. C'était le 28 août. J'ai vu arriver l'abbé Sérot de retour de la Brenière où il venait de bénir la dépouille de Robert Grollier, abattu par les Russes. Moi, j'avais entendu les cris et les explosions et lui il m'a raconté les détails. C'était pas beau à entendre.

Ce soir-là, en regagnant le village, j'ai vu arriver une voiture à cheval avec un cocher blanc comme un suaire... Mon oncle François Landais de la Rinais. Il était affolé "Faut me cacher, les Russes sont après moi ; ils viennent de descendre Robert" ! Avant de débouler à la Brenière à la recherche de Pollono, les Russes étaient d'abord passés chez lui. Ils avaient fouillé partout. Il avait bien failli y passer. Plaqué dos à la porte, un Russe avait reculé à trois pas et l'avait mis en joue... Blaamm ! Mais en relevant le canon ! La balle avait pulvérisé l'impost au-dessus de sa tête. Et aussitôt, la horde était repartie en chasse... "S'ils trouvent Pollono, s'ils trouvent des preuves, ils vont revenir et pas me rater" ! Il avait foncé sur la route, au galop du cheval, jusqu'au large de la Brenière où un voisin l'avait prévenu : son copain Robert venait d'être abattu ! Pas question de remettre les pieds à la Rinais... "Marie, faut me cacher". On a dételé le cheval et on a aménagé une planque dans la grange pour le tonton. »

Voici le témoignage que m'a confié Soizic Quéveau (née en 1939), fille d'Eugène Denis, responsable du groupe de résistants pornicais de Libé Nord, à propos de la prise d'otages de la place du Môle à Pornic le 26 août 1944.

« J'avais 5 ans lors de ce 26 août 1944, et cette journée ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Tout avait commencé après le déjeuner, on nous a habillés, nous les enfants, comme pour aller à la plage, sauf qu'à la place de nos maillots, on nous a mis des manteaux. Chez nous, nous ne sortions jamais tous ensemble, quelqu'un devait toujours rester à l'hôtel, mais, là, bizarrement toute la famille - mes 3 sœurs, maman et mes deux neveux - tout le monde est sorti ensemble et la porte est restée ouverte derrière nous.

Dehors, la chaleur était écrasante. Sur les quais, les gens au lieu de vaquer çà et là, allaient tous dans la même direction. Tout cela était étrange mais pas encore inquiétant. Cependant, mon neveu Claude, qui avait 3 ans, et moi, devions sentir la tension car nous nous tenions tranquilles, essayant de trotter aussi vite que nous pouvions près des adultes qui se hâtaient. Arrivés sur le môle, quelle ne fut pas ma surprise de voir tous ces gens assemblés, et il en arrivait toujours. À première vue c'était comme une grande fête, mais tout le monde avait l'air si inquiet. Certaines personnes pleuraient. Des adultes qui pleuraient, ce n'était pas du tout normal ! Et puis maman a dit quelque chose d'ahurissant : "S'ils commencent à tirer je me jetterais à l'eau" ! J'étais stupéfaite. Je me disais : pourquoi veut-elle se jeter à l'eau, elle ne sait pas nager ! Çà, c'était effrayant !

J'entendais des mots inconnus : otages, mitrailleuses, Oradour... Près de nous, quelqu'un a dit : "Ils vont fusiller les otages" ! Maman était très angoissée et disait "Votre père n'est pas rentré, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé. Quand ils appelleront les otages, ils vont s'apercevoir qu'il n'est pas là, c'est terrible". Ma sœur Jeannette a dit qu'elle allait se présenter à sa place et a filé sans écouter les protestations de maman qui s'est mise à pleurer. Heureusement elle est revenue très vite en disant : "Ils ne prennent pas les femmes, seulement les hommes". Moi, je ne comprenais pas, et je trouvais que c'était très bien que papa ne soit pas là, il ne serait pas fusillé ! Mais toute la famille avait l'air si bouleversé. Bien plus tard, j'ai compris que son absence sur la place pouvait le désigner comme ce que les Allemands appelaient un "terroriste" et qu'il aurait été fusillé !

Peu après, une amie de Jeannette, Jeanine Pacaud, qui habitait près de l'endroit où avait lieu l'appel des otages, vint nous dire que papa était arrivé et avait pris sa place parmi les otages. Maman toute pâle et toute tremblante voulait s'asseoir, mais il n'y avait aucun siège près de nous, alors elle a étendu son manteau par terre pour s'asseoir dessus, et ça c'était incroyable, maman si soigneuse, poser son manteau sur le sol dans la poussière !... Et puis tout-à-cou, d'énormes bruits, tout le monde était terrifié, et Jeanine, notre messagère, arriva en larmes disant : "C'est votre hôtel qui a sauté et qui brûle. On voit des flammes de ce côté là " ! La famille était atterrée, mais moi je n'y croyais pas du tout. Je pensais que c'était tout simplement impossible, notre hôtel ne pouvait pas être détruit. D'ailleurs, la nouvelle arriva bientôt jusqu'à nous : c'était la maison Pollono, située derrière l'hôtel, rue de Nantes, actuellement rue Foch, qui avait sauté et qui brûlait.

Ensuite, j'ai surtout le souvenir d'une attente interminable, de la chaleur et de la soif. Puis, petit-à-petit, l'atmosphère sembla se détendre et on apprit que nous pourrions rentrer chez nous. Il y a eu des conciliabules. Jeannette et Yvonne voulaient rentrer à l'hôtel pour accueillir papa qui allait rentrer car les otages allaient être relâchés. Mais Maman et Marie-Louise craignaient que l'incendie ne se propage et voulant mettre les enfants à l'abri, elles ont décidé d'aller passer la nuit dans l'ancienne maison de mes grands-parents, rue de Lorraine.

Il fallut beaucoup de temps pour évacuer tout ce monde... Moi J'étais contente de connaître enfin cette maison dont maman me parlait souvent, mais quelle déception, la gendarmerie ayant été réquisitionnée par les Allemands et notre maison avait été réquisitionnée pour les gendarmes ! Nous avons dû dormir dans le garage, au milieu d'un amoncellement de meubles, sur des lits sans draps.

Bien après, j'appris que mon père, Eugène Denis était responsable d'un réseau de résistance et qu'il était parti, dès le matin, au Doiterneau, à la ferme de Monsieur et Madame Morantin où il retrouvait très souvent ses camarades de réseau pour y rencontrer des résistants d'autres communes. N'ayant trouvé aucune solution au problème, il était revenu à travers champs sous la canicule, aussi vite qu'il pouvait et avait réussi à prendre sa place à temps parmi les otages. C'est pour cette raison que je ne m'inquiétais pas de son absence, j'étais habituée à le voir disparaître sans que personne à la maison ne sache où il allait. Très discret, il n'a jamais fait état de ce qu'il avait accompli et j'ai appris qu'il était responsable de " Libé Nord " par votre livre "Portraits de guerre".

Des Pornicais qui avaient fait partie de son réseau m'ont aussi donné des détails sur son action, comme Denise Bracmard, Jean Cousinard, Monsieur Priou et Pierre Grollier qui l'a si bien raconté dans votre livre. J'ai su aussi que Messieurs Choblet, Jungans, Le Donge avaient aussi fait partie de son réseau, et sans doute bien d'autres. Je sais maintenant qu'il organisait des sabotages, cachait des réfractaires au STO, collectait et faisait passer des renseignements aux FFI. Il avait su donner l'image d'un homme débonnaire qui n'éveillait pas la méfiance, ce qui lui a permis de mener à bien son action jusqu'à son arrestation. Ce n'était pourtant pas sa nature, il n'avait rien de débonnaire, ancien combattant de 14-18, poilu de Verdun, c'était en fait un homme austère et volontaire dans la vie de tous les jours.

Pour passer inaperçu, souvent il m'emmenait au jardin, rue du Canal, et la patrouille allemande voyait passer un bon papa gâteau tenant sa petite fille d'une main, mais pouvant aussi transporter dans l'autre main, une arme ou une grenade collectées par les membres du

réseau, ou des messages destinés aux FFI, dissimulés dans un seau rempli de détritiques qu'il emmenait pour nourrir les poules de la maison. C'était ainsi qu'il apparaissait aux yeux de nos ennemis. Arrêté en mars 1945 avec son second Huguenard, il fut condamné à mort, mais la proximité de la fin de la guerre dissuada les Allemands de mettre la sentence à exécution. »

Et celui de Françoise Coiffard (née en 1937) sur les mêmes événements et recueilli en 2007

« J'avais 7 ans. Trop jeune pour comprendre ce qui se passait réellement mais suffisamment mûre pour percevoir l'angoisse des adultes s'exprimant par des apartés, des chuchotements entrecoupés de silences pesants, je me perdais en suppositions toutes plus angoissantes les unes que les autres. Nos ouïes fines de bambins percevaient quelque bribe de phrase : "Isolement de Pornic"... " Toutes les voies d'accès fermées"... "Rassemblement de toute la population sur le môle" !... Ma vie d'enfant aurait pu basculer ce jour-là. Mon père était parti, ce matin, à la pêche, avec un ami... Du moins, c'est ce qu'on m'avait dit, mais peut-être avait-il voulu s'écarter de l'agitation qui avait gagné la ville depuis quelques jours. Et il avait de bonnes raisons pour cela...¹ Ma mère avait cherché à le prévenir des mesures imposées par les Allemands ; mais peine perdue ! Les heures passaient, et le retour des deux pêcheurs avant l'heure fatidique était de plus en plus improbable. Alors, je me mis à prier, répétant en ritournelle : " Petit Jésus, rendez-moi mon papa ". Ma mère ou ma grand-mère m'avaient-elles soufflé cette supplique ? La prière des enfants montant sans doute plus rapidement vers le ciel ! Mais si papa n'arrivait pas à temps, serait-ce que je n'avais pas prié avec assez de confiance ? J'étais investie d'une responsabilité écrasante.

Papa est revenu à 11 heures 45. Nous serions donc ensemble pour affronter le danger qui planait sur nous. Maman a glissé deux biberons et quelques affaires de première nécessité dans le double-fond du landau de ma petite sœur de 7 mois. À notre arrivée sur le môle, nous avons retrouvé voisins et amis. Tous les accès étaient fermés par des mitrailleuses. Les Allemands, des centaines, tous en armes, étaient très excités. Les Pornicais se sont rapprochés au plus près de la mer comme si elle pouvait constituer un dernier refuge. Les heures passaient lentement, très lentement... L'ambiance n'était pas aux jeux, ni aux rires d'enfants. Je tenais solidement la main de maman et le landau où ma petite sœur dormait calmement. Quelque chose se passa... Vers 17 heures, un ordre fut donné de séparation : les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Ces derniers furent autorisés à rentrer lentement chez eux. Je revois le chemin que nous avons pris ce jour-là. Quant aux hommes, ils durent avancer en colonne, un à un, pour présenter leurs papiers. Quelques gradés allemands épluchaient les documents.

Mon père dont les papiers n'étaient pas en règle laissa le flot s'écouler, tandis qu'il se positionnait en fin de colonne. Au bout d'un certain temps, les Allemands étaient moins regardants, et surtout, ils demandèrent au maire de Pornic, le comte De Mun et à celui du Clion, M. Fleury, de participer au contrôle des identités ; c'est à Monsieur de Mun qu'il présenta "ses papiers". Le maire, au courant de la situation, le laissa passer. Ce soir-là, papa rentra bien tard ».

J'ai rencontré Raymonde Loukianoff (née en 1916) à trois reprises en 2006 et 2007. Entre autres souvenirs de guerre, elle m'a raconté comment elle avait vécu la prise d'otages du 26 août 1944 sur la Place du Môle de Pornic.

« Le petit Boris, notre deuxième enfant était alors âgé de 16 mois. Il était de santé fragile et, tous les jours, Rostislaw, mon mari, allait chercher du lait en vélo à la ferme Vénéreau, aux Terres Jarries. Mme Vénéreau, dont le mari était prisonnier, lui réservait le

¹ Maxime Coiffard, employé de la perception de Pornic, prisonnier en 1940, évadé trois fois, interné à Rawa Ruska puis s'échappant lors de son transfert dans les mines de bauxite de Brignoles, dans le Var, était revenu à Pornic en semi-clandestinité auprès de sa femme et de ses deux enfants.

lait de sa meilleure vache. Ce matin-là - c'était environ une semaine avant la prise d'otages – il est parti vers 9 heures. Mais à midi, il n'était pas encore rentré. J'étais inquiète et je suis partie à sa rencontre. Je l'ai aperçu qui revenait à pied, son vélo à la main. J'ai tout de suite compris qu'il n'était pas dans son état normal. Il chaloupait comme un marin en bordée. Je lui ai demandé ce qui lui était arrivé. Il m'a fait signe de me taire : "Chut, chut... Je te dirai tout à la maison" ... Il avait beaucoup bu et il m'a répété cette phrase plusieurs fois le long de la route.

Arrivés chez nous, je lui ai dit : "Mais enfin, vas-tu me raconter ?" Et il m'a expliqué : "Voilà ! Quand je suis arrivé à la ferme, j'ai entendu parler Russe. Tu comprends ? J'entendais parler Russe. Des Russes à Pornic ! Je suis descendu de vélo et je me suis avancé vers les voix derrière un mur" ! Bien sûr, ils avaient sorti les bouteilles, et Rostislaw avait partagé une première rasade avec ses compatriotes. Il s'agissait en fait d'anciens prisonniers russes et depuis, j'ai appris comment ils avaient été enrôlés. Les allemands les enfermaient dans des camps et les affamaient. Puis, alors qu'ils étaient prêts de mourir de faim, ils préparaient un repas dont la bonne odeur se répandait dans le camp. Ceux qui signaient leur engagement avaient le droit de manger. On leur promettait seulement de ne pas les envoyer combattre d'autres Russes. Ceux qui ne cédaient pas, on les laissait mourir de faim.

Mon mari leur a dit : "Je suis un ancien capitaine de l'armée du tsar, je veux voir votre chef". On l'avait conduit à un colonel du nom de Potiereyka. Je l'ai vu plus tard, un grand type intelligent, ouvert et chaleureux. Un Ukrainien comme lui... Je commençais à comprendre pourquoi Rostia était revenu à pied, en oubliant son vélo : "Et tu as bu aussi avec lui" !... Et il m'a répondu : "Oh ! Oui ! On a bu ! Et reбу. Te rends-tu compte ? Des Russes, des compatriotes ! Et des amis de la France. J'ai dit au Major : Stop ! Halt ! Arrêtez tout. Ce n'est pas votre guerre. À partir d'aujourd'hui, il faut tout arrêter" !

Il a aussitôt informé notre voisin, le juge de paix Guillet, de cette rencontre, en lui indiquant les sentiments anti allemands et francophiles de ces officiers dont l'un était un ancien commissaire du peuple de l'armée rouge. Monsieur Guillet a aussitôt informé Eugène Denis, responsable de la résistance à Pornic. Et celui-ci lui a demandé de sonder les possibilités de pousser ces hommes à la reddition. Je me rappelle du retour à la maison de Rostislaw en compagnie d'un officier de Potiereyka qui parlait un peu français. C'était la veille du jour où les Polonais ont rencontré Pollono pour se rendre [le 22 août 1944]. C'est alors que j'ai compris ce qui se tramait, pousser ces hommes à se rendre. [Il s'agissait de soldats appartenant au bataillon Osttruppen 752 de la 265^{ème} division d'infanterie allemande].

Mon mari ne rentrait plus à la maison, sauf quelques minutes. Il passait même la nuit avec eux. Or dans la nuit du 25 au 26 Août, j'ai été réveillée par des cris dans la rue : "Au feu ! Au feu ! Il y a le feu chez Pollono" ! Je suis allée à la fenêtre, comme ma voisine, Mme Guillet, la femme du juge de paix, ainsi que Mme Fortineau qui tenait la pharmacie d'en face. Nous avons entendu hurler en allemand chez l'horloger Camille Cizeau et des coups contre la porte. J'ai réalisé que j'étais seule avec deux enfants dont un bébé et que je n'avais aucune issue par l'arrière. Mme Guillet m'a dit par la fenêtre : "Prenez des couvertures et venez vite" ! C'est ce que j'ai fait malgré le couvre-feu. J'ai appris cette nuit-là que Mme Guillet et son mari travaillaient avec M. Denis dans la résistance

Le lendemain 26 août, c'était la terreur dans Pornic. Les allemands avaient mis le feu à la maison Pollono et sillonnaient la ville en armes dans des camions. Tous les habitants devaient se rassembler l'après-midi sur le môle en laissant les portes ouvertes. Je ne savais pas trop où cantonnaient les Russes et n'avais aucun moyen de joindre Rostislaw. Je guettais donc les quelques soldats russes que je connaissais. Par bonheur, je vis sur la place du Marchix le gradé russe qui était venu à la maison. Il arrivait, une valise à la main. Je suis allée vers lui en évitant un geste qui aurait pu être mal interprété par les Pornicais, et je lui ai dit : "Komm, komm". Il m'a suivie au magasin, a ouvert sa valise qui contenait des cadeaux destinés à sa femme qu'il voulait me confier pour les mettre en sécurité. Son unité, qui n'était pas sous commandement des Allemands de Pornic, cantonnait du côté de la Baconnière et la

Gelletière, et il n'était pas au courant de ce qui se passait à Pornic. Je l'ai informé comme j'ai pu de la situation et des dangers qui pesaient sur nous. Il a compris qu'il se passerait quelque chose de grave dans l'après-midi, il m'a rassurée : "Tranquille, Madame" et est parti prévenir Rostislaw.

Dans l'après-midi, nous nous sommes rassemblés sur le môle. Les mitrailleuses étaient braquées sur nous. On regardait, hypnotisés, les canons et les mitrailleuses braqués sur nous ; une au Petit Nice, une en face de l'Écu de France. Les caisses de munitions, les "colliers de chiens" prêts à mordre [Surnom donné aux Feldgendarmen, policiers militaires allemands portant une plaque pendant à une chaîne]. On était entre le feu et l'eau ! M. Moreau qui travaillait au garage Gasse, m'a dit plus tard, que du côté de Gourmalon, derrière le grand mur de la propriété, des mitrailleuses étaient aussi braquées vers le môle. J'étais debout comme tout le monde, au premier rang avec mes enfants, Yannick, à côté de moi et Boris dans son landau. Je m'étais mise face à la gueule d'une mitrailleuse qui commandait l'entrée du Môle, me disant, si ça tourne mal, ce sera plus vite fini. Il faisait chaud, le temps ne passait pas. On a entendu l'explosion de la maison Pollono, puis on a fait l'appel des dix-sept otages menacés d'être fusillés, ainsi que les proches de Pollono, si celui-ci ne se rendait pas. »

C'est vers 14 heures que Loukianoff et Potiereyka furent prévenus par l'émissaire alerté par Raymonde. Le Major dépêcha aussitôt son second, accompagné d'une escorte, vers le port. Voyant la population menacée, celui-ci fit prévenir Potiereyka qui ordonna à ses hommes de faire mouvement et de se tenir prêts à toute éventualité, postés à la hauteur du cinéma Saint-Gilles. Le Major, accompagné de ses officiers, descendit à son tour vers les quais et s'enferma un moment avec Meyer au Casino. Les séquestrés du quai Leray ignoraient tout de ces tractations, et Raymonde tout autant...

« J'ai repris espoir à la vue de deux cavaliers russes que je connaissais, ils avançaient lentement, observant la situation. Ils se sont arrêtés à la hauteur du bureau de tabac, puis ils ont fait demi-tour. Et tout à coup j'ai vu arriver Rostislaw lui-même, accompagné d'un soldat russe. Comme j'étais très en avant, il nous a repérés tout de suite. "Viens, on remonte à la maison, il n'y a plus de danger". Je ne voulais pas bouger : " Mais ce n'est pas possible, tu vas nous faire tuer". Mais il avait déjà empoigné Yannick, tandis que le soldat russe prenait le landau de Boris. J'étais terrifiée. Je pensais qu'on allait recevoir une balle à chaque seconde. Mais Rostislaw m'expliqua que le colonel Potiereyka était au Casino avec Meyer et lui avait ordonné de libérer la population... Le capitaine avait dû obéir au colonel ! D'ailleurs, un détachement de soldats russes était posté à côté du cinéma Saint-Gilles, prêt à intervenir en cas de besoin. Derrière nous, la foule nous suivait. J'ai ressenti un immense soulagement ».

« Le lendemain, tous les otages ont été libérés et Meyer a quitté Pornic avec ses hommes. Le Major Potiereyka, accompagné d'un capitaine et d'un lieutenant, est alors venu dîner à la maison. C'est Madame Guillet qui avait préparé le repas. Parmi les convives, il y avait aussi Eugène Denis, le juge Guillet, le garagiste Gasse, le libraire Bracmard, le plombier Raulic, un médecin (?), les gendarmes Jean Delsart et Abel Gouy... Ils ont préparé la reddition de Potiereyka et de ses hommes. Mais un soldat russe éméché a dû avoir la langue trop longue car la police allemande a eu vent du projet et a renforcé sa surveillance. Au cours du repas, le Major Potiereyka avait demandé une entrevue avec les responsables militaires de la région nantaise, mais c'était trop long et trop compliqué. Craignant de se voir arrêté et désarmer avec ses hommes, le Major a décidé de quitter Pornic et de se diriger vers la région nantaise pour se rendre aux FFI. Ils sont partis dans la nuit du 3 septembre.

La veille, mon mari avait été informé qu'il était « indésirable à Pornic » par le gendarme Jean Tendron qui l'avait accompagné à la gendarmerie de Pornic. De fait, il reçut

des mains de l'adjudant Jean Delsart cet ordre de la Kommandantur : "Le réfugié russe Rostislaw Loukianoff, demeurant à Pornic, est expulsé. Il devra quitter Pornic le 3 septembre 1944 par la route de La Bernerie". Aussitôt Rostislaw avait montré cet ordre au juge de paix M. Guillet et à son suppléant M. Eude, puis il s'était rendu auprès de Potiereyka qui se préparait à l'évasion en masse avec ses hommes. À partir de ce moment, me sentant en danger avec les enfants, je suis partie me faire héberger chez une amie, Mme Frioux, aux Fosses.

De retour à la gendarmerie, Rostislaw demanda conseil à M. Delsart : il se doutait bien de ce qui l'attendait s'il franchissait le poste allemand de la route de la Bernerie. Jean Delsart lui proposa de l'accompagner à Chauvé où se trouvait le lieutenant de gendarmerie Bouhard. J'ai appris plus tard qu'ils eurent tous les trois une longue discussion puis le lieutenant Bouhard ordonna à Delsart de reprendre l'ordre d'expulsion et de laisser repartir Rostislaw qui a alors rejoint les Russes parvenus dans le secteur de Chauvé. Le 4 septembre 1944, environ trois cents Russes se sont donc rendus avec armes et munitions à un groupe de FFI de La Montagne. Robert Pastemps, un résistant pornicais qui avait rejoint ce groupe a reconnu mon mari et il l'a fait libérer, sinon il risquait de partager le sort des autres prisonniers. Que sont-ils devenus par la suite ? Je sais que Potiereïka s'est pendu sur le sol français. Les autres ont été renvoyés en Russie où, selon toute vraisemblance, ils ont été considérés comme des traîtres et fusillés. »

Les 25 novembre et 26 décembre 2019, j'ai rencontré une vieille résistante pornicaise née en 1923, Geneviève Mure, née Gauchet. À l'âge de 96 ans, toujours grande lectrice et passionnée d'histoire, elle m'a confié son témoignage sur cette période où, sous le nom de guerre de « Violette », elle était agent de liaison de la résistance pornicaise. Elle est la belle-sœur de Dominique Versari, autre résistant engagé dans les maquis de la Vienne et dans le bataillon de Scévilles venu se battre sur le front de Pornic pendant la poche.

« Avant la Poche, j'ai fait plusieurs déplacements à Nantes pour ramener des lettres à Pornic destinées à la Résistance, soit à Monsieur Denis, soit à Monsieur Loukianoff qui avait un studio rue Saint André, près du presbytère. Nous, avec ma mère et ma sœur, nous habitions au-dessus, au premier étage. Raymonde Loukianoff montait pour parler à ma mère avec son fils Yannick qui aimait caresser ma tourterelle apprivoisée. Je connaissais bien aussi Monsieur Denis car j'ai été élevé avec ses filles à l'Ange gardien et j'allais souvent chez eux. C'est Robert Pastemps, qui travaillait avec maman à la perception de Pornic, qui m'avait demandé ce service car j'étais très amie avec sa femme, Denise Bracmard. Ensuite, c'est Monsieur Denis qui me l'a demandé. Ce jour-là, il m'a dit, il faut que tu te choisses un nom. J'ai choisi « Violette ». Violette était mon nom de guerre. Pourquoi, j'ai choisi Violette ? Parce que, quand j'étais petite, au printemps, ma sœur ramassait des primevères et moi des violettes pour donner à notre mère. C'est après la guerre que j'ai compris que j'avais été agent de liaison mais à l'époque je me contentais de rendre service à des amis ! Je pense que j'ai commencé en 1943. J'avais 20 ans. À chaque fois que je partais à Nantes, ma mère était très inquiète mais elle me laissait faire. Je recevais le signal dans ma boîte à lettre quand je trouvais une enveloppe portant le nom de Violette. Je savais ce que cela voulait dire. À l'intérieur, il y avait un feuillet avec un seul mot : « Attends ». Alors, je partais à Nantes. Au début, j'y allais par le train mais j'y suis aussi allé en vélo. Je devais me rendre au café de l'Europe, place du Commerce. Le garçon de café avait mon signalement « une jeune fille très blonde » s'appelant Violette. Je me dirigeais vers les toilettes et le garçon me rejoignait pour me donner une enveloppe, sans un mot. Je ne savais pas ce qu'il y avait à l'intérieur et je la cachais dans ma culotte. Ensuite, je revenais à Pornic. Je devais remettre l'enveloppe en mains propres à Eugène Denis ou à Monsieur Loukianoff, pas à Raymonde, à lui directement. C'était des messages de la Résistance. Ensuite, au début de la poche, j'ai aussi ramené de Nantes des paquets de lettres normales, du courrier que des Pornicais vivant

à Nantes envoyaient à des membres de leurs familles empochés à Pornic. Au retour, j'en gardais la moitié et je donnai l'autre la moitié à Clarisse Villain qui travaillait chez Jean Cousinard, et on allait les distribuer aux familles. »

« Ce que je vais raconter maintenant s'est passé au mois d'août 1944. Je pense que c'était le lendemain de l'affaire des otages de Pornic et de la Place du Môle. Des Polonais enrôlés dans l'armée allemande se sont sauvés (on a dit qu'il y en avait 11). Ils se sont cachés dans une ferme près du pont du Clion, je pense que c'était chez Gouy. Parmi eux, il y avait aussi un Allemand. Ils ont été repris et enfermés dans les caves sous l'hôtel de la Noëveillard. Avec eux, les Allemands avaient enfermé aussi un Pornicais qui s'appelait Guy Barbier.

Madame Barbier était une amie de ma mère et son fils Guy était l'amant de Madame Jeannot, de Sainte-Marie. Mais cette dame avait un autre amant, le fameux « Fil de fer » qui faisait si peur aux Pornicais. On le connaissait bien et il me connaissait aussi car je faisais l'entretien des baignoires dans l'établissement de bain de Madame Bigeard, derrière le château, où les Allemands venaient souvent. D'ailleurs, ils ne m'ont jamais manqué de respect. Ils donnaient des bons de charbon à Madame Bigeard et moi j'avais droit aussi à quelques bons en paiement de mon travail.

« Fil de fer » avait surpris Guy Barbier sortant de chez Madame Jeannot et, furieux, il l'avait fait enfermer avec les Polonais en lui disant qu'il serait fusillé avec eux. Madame Barbier avait raconté tout cela à ma mère et à moi. Elle pleurait, il fallait le sauver. Nous sommes montées avec elle vers la Noëveillard et nous avons vu « Fil de fer » en conversation avec un autre Allemand devant le portail de la villa Ker Colo où il habitait. Je suis allé vers lui et je lui ai dit que Guy Barbier était mon fiancé et qu'il fallait le libérer. Il m'a répondu : « Je ne vous félicite pas ». Il a vu que j'étais accompagnée par ma mère et par Madame Barbier, en pleurs. Il a alors demandé à quatre soldats de m'accompagner, toute seule, jusqu'à l'hôtel de la Noëveillard. Là, on a descendu des marches, ils ont ouvert une porte fermée à clé et ils m'ont laissé entrer. Il y avait des hommes en tenue de soldat, assis ou accroupis, et, parmi eux, Guy Barbier. Je lui ai dit : « Je viens vous chercher, vous êtes mon fiancé. Vous avez compris, vous êtes mon fiancé ». Il a compris et il est sorti avec moi. On est revenus vers la chicane où nous attendaient nos mères. Il était très énervé, paniqué, il avait très peur. Mais quand nous sommes revenus vers « Fil de Fer », il l'a laissé partir avec nous. Il était libre. J'ai sauvé Guy Barbier, car sinon il aurait été fusillé avec les Polonais ».

« Parmi les Allemands qui fréquentaient l'établissement de bain de Madame Bigeard, il y en avait un qui parlait très bien français. Il avait épousé une fille de Saint-Nazaire ; je ne sais pas comment ils s'étaient rencontrés mais le couple habitait Berlin avant guerre. Il était très inquiet pour sa femme car Berlin était bombardée très souvent et il ne pouvait même plus passer la Loire pour aller voir ses beaux-parents à Saint-Nazaire car ils avaient été évacués. Il m'a demandé si je pouvais l'aider à s'évader. Je connaissais la famille Bourmaud à la Berthauderie, où j'allais de temps en temps chercher du ravitaillement et j'ai accepté de le guider vers cette ferme. On s'était donné rendez-vous devant le cinéma Saint-Gilles et il m'a suivi de loin. Quand on a été dans la campagne, on a continué de marcher séparés. Parfois, je marchais à travers champs et il me suivait par la route. Une fois parvenus à la ferme, les Bourmaud lui ont donné des vêtements civils et ils ont brûlé ses vêtements de soldat. Il voulait retourner à Berlin, mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

« C'était à l'automne 1944 mais je ne me rappelle plus la date. Il y avait un nouveau chef allemand qui commandait Pornic [Il s'agissait de l'Oberleutnant Schroeder nommé à Pornic en remplacement du Korvettenkapitän Walter Josephi le 15 septembre 1944]. Il était moins sévère. Il paraît qu'Yvonne Dietrich qui travaillait à la Kommandantur était sa bonne amie. Elle boitait un peu, on l'appelait tante Yvonne. Mon amie Marcelle Moreau la connaissait bien et elle m'a dit un jour : « Tante Yvonne, elle n'est pas comme on croit... C'est elle qui traduit les lettres envoyées à la Kommandantur. C'est pas que du beau, beaucoup de dénonciations ! Elle m'a dit qu'elle détruisait tout ce qu'elle pouvait.

En tout cas, avec ce nouveau chef, c'était plus facile de sortir par la Rogère. J'étais allée avec mon amie Denise Bracmard voir son mari Robert Pastemps qui était engagé au 1^{er} GMR à Arthon. On avait passé la journée avec lui et il fallait revenir à Pornic. C'est un officier américain qui nous a proposé de nous ramener. Il nous a dit son nom, il s'appelait Paul Cyr. Il nous a fait monter dans une belle voiture noire capitonnée de rouge et il nous a emmenées jusqu'après la Rogère. On s'est arrêtés devant une porte de garage ; à l'intérieur, il y avait des soldats rassemblés autour de deux cercueils où il y avait deux FFI qui venaient d'être tués. Paul Cyr a embrassé Denise sur les deux joues et moi, il a essayé de m'embrasser sur la bouche. C'était un bel homme. Ensuite, on est revenues à pied à Pornic, par la Joselière. Il nous avait dit en nous quittant : « La prochaine fois que vous aurez besoin d'aller à Nantes, je peux vous emmener », mais il n'y a pas eu de prochaine fois. »

[Venant d'Angleterre, le capitaine américain Paul Cyr, alias Paul Louis Cartier, de l'Office of Strategic Service (OSS) fut parachuté à Saint- Marcel dans la nuit du 6 au 8 juin 1944. Il était à la tête du Jedburgh Team George dont la mission était d'équiper, d'entraîner, et d'organiser la résistance en Bretagne. Paul Cyr prolongea cette mission en participant à la mise sur pied et à l'armement des premiers groupes FFI de la poche sud. Il tenta aussi une négociation visant à une reddition de la poche sud qui se tint le 20 septembre 1944 dans la maison du minotier Dousset à la Joselière où étaient présents l'Oberleutnant Schroeder, commandant la place de Pornic et un représentant du colonel Félix.]

Le 20 octobre 2003 à la Guichardière, Jean-Marie Gouy (né en 1922) m'a raconté les circonstances de la mort de son frère Pierre, le 27 août 1944, à l'âge de 24 ans.

« C'était un dimanche après-midi. Il était 4 heures et demie. J'ai entendu une rafale vers la route de Chauvé. J'ai bien pensé à Pierre qui venait de partir vers la Gauthrais pour faire payer un coup à son copain Gustave Rocher. Tout le secteur était en ébullition, les Russes, les Boches, les résistants, ça cavalcade de partout, mais mon frère ne faisait rien de mal. C'est ma belle-sœur qui est venue me prévenir... "Les Russes ont tué ton frère"!

J'ai couru vers la route et je l'ai trouvé, déjà mort sur la berme. Il avait été projeté par une rafale et avait des balles dans le ventre. J'ai compté, il y avait 24 douilles par terre. Il avait été fouillé et on lui avait volé son tabac, sa montre bracelet et son argent. Qui avait fait ça ? L'enquête était facile, les tueurs s'étaient vendus tout seuls. Après leur sale coup, ils avaient été boire au café d'Hélène Guilbaud au pont du Clion où ils avaient fait comprendre aux autres clients qu'ils avaient blessé un Français et qu'il fallait un docteur. Vite, on avait cherché un docteur, puis les gendarmes de Saint-Père-en-Retz étaient arrivés, et le maire de Chauvé, M. Fillodeau. Les gendarmes ont ramené le corps sur un brancard dans notre maison de la Guichardière. On l'a lavé et on l'a mis sur le lit. On l'a enterré à Chauvé le mardi. L'emplacement au cimetière a été payé par la commune parce que Pierre a été considéré comme victime de guerre.

Le lendemain, pour aller chercher le pain au Clion, on avait peur. Et on avait bien raison d'avoir peur, parce qu'il y a eu un autre drame à la Brenière. Les Russes cherchaient Pollono et sa bande... »

Pour compléter ce récit, il faut lire maintenant le témoignage recueilli le 7 novembre 2014 à Saint-Sébastien, auprès de Robert Grollier, en présence de sa sœur Yvonne Thonelet, me racontant les circonstances de la mort de leur père, Robert Grollier, compagnon de résistance de Maurice Pollono...

« La veille du drame de la Brenière, notre père qui était mareyeur à Pornic, avait fait un voyage à La Montagne en emmenant des explosifs volés à Mindin. Accompagné de Gaston Rieupet, il les avait cachés dans notre camion 402 Peugeot à gazogène. C'était risqué avec ce qui venait de se passer à Pornic. Mais, les jours d'avant, ils avaient déjà transféré vers La

Montagne des déserteurs polonais sous des cageots de marée. Au retour, ils étaient passés par la carrière de Chauvé où ils s'étaient baignés et avaient pêché des carpes.

Le lendemain, c'était un lundi, on s'est rassemblés à plusieurs familles pour le repas de midi dans une petite maison de ferme (3 petites pièces aménagées) qu'on avait à la Brenière. La famille Grollier (Robert, Célestine et leurs trois enfants : Robert, 9 ans, Yvonne, 8 ans, et la petite Danielle, 4 mois) ; la famille Rieupet (Gaston, sa femme et leurs trois enfants) ; ainsi que Maurice Pollono.

Deux Russes sont arrivés. Ils cherchaient des "Terroristes" ! Rieupet et Pollono se sont échappés par derrière. Mais notre père, voulant sans doute nous protéger est resté sur place. Les soldats qui vociféraient ont fouillé les trois pièces. Pendant ce temps, notre père nous a fait sortir, notre mère, Célestine, et nous, les trois enfants. Les soldats n'ont rien trouvé dans la maison et sont sortis aussi. Pendant ce temps, Gaston Rieupet avait eu le temps de faire un détour pour rejoindre son camion où il avait récupéré son revolver. Il l'a confié à notre père pour qu'il le cache. Mais au moment où celui-ci jetait l'arme dans l'abreuvoir à vache, les soldats ont surpris son geste et lui ont ordonné de lever les mains. Notre père a cherché à les calmer en disant " Camarade " ! Mais les soldats lui ont arraché sa ceinture et ont tenté de lui lier les mains avec. Il est parvenu à leur échapper à travers un bâtiment de ferme et il a couru vers le fond d'un jardin où il a tenté de franchir une haie. Mais les Russes lui ont tiré dessus. Il s'est effondré après avoir reçu une balle dans l'épaule. Les soldats ont alors jeté vers lui une grenade qui l'a blessé à la jambe et l'a achevé. .

Notre mère Célestine s'est éloignée avec nous, les deux aînés, à l'arrière des maisons et on a remonté une vigne à genoux entre deux rangs. Notre petite sœur Danielle était restée dans son landau devant la maison. Gaston Rieupet nous a rejoints et il a dissuadé Célestine de revenir pour récupérer le landau, espérant que les soldats ne s'attaqueraient pas à un bébé. On s'est dirigé alors vers une mare où on est resté caché pendant plusieurs heures. Pendant ce temps, Pollono avait disparu, et Gaston Rieupet avait été prévenir le maire de Chauvé. Les gendarmes de Saint-Père-en-Retz sont arrivés sur les lieux en fin d'après-midi. Nous, on est sortis de notre trou d'eau et on est revenus vers la ferme.

La grand-mère Gouy, notre voisine, nous a dit qu'elle avait vu les soldats sortir le bébé du landau, qu'ils avaient démailloté la petite Danielle, cherchant sans doute des armes et l'avaient reposée sur le chemin où elle était venue la reprendre. Ils avaient soulevé aussi la planche soutenant la baline au fond du landau, mais sans trouver le petit sac de cuir avec les papiers et l'argent. Les gendarmes ont ramené le corps de notre père du fond du jardin en le portant sur une civière à portoirs et l'ont déposé sur un lit.

Ensuite, est arrivé Jacques Pujol prévenu par Rieupet. Il était accompagné de Pierre Sicot, le cousin de notre père. Toute la famille Grollier a embarqué à bord du camion Citroën de Pierre : Célestine dans la cabine avec la petite et nous deux à l'arrière avec la dépouille de notre père. On a regagné la maison familiale, rue du Canal à Pornic. Le curé Corbineau est venu, puis tous les amis et voisins de la famille. Notre père a été déclaré "Mort pour la France" ».

Robert Grollier, appartenant au groupe Libé Nord de Pornic dirigé par Eugène Denis, fut le premier résistant tué au cours de la Poche sud.

Le 12 septembre 1944 survenait un autre drame au Moulin Neuf à Saint-Viaud...

Pour découvrir le récit complet de cet épisode tragique marquant la fermeture de la Poche sud, on peut suivre ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/12-09-1944-le-moulin-neuf-et-la-brosse/histoire/histoire-michel-gautier.html>

Gaby Lecorps (né en 1927) m'a raconté le 12 décembre 2003 au Génomay (Saint-Père-en-Retz), les prémices du drame du Moulin neuf où Jean-Léon Rondineau et Alfred Martin furent exécutés par les Allemands.

« Notre ferme se trouvait derrière le château de la famille Krantz, à la Corbinais. On était en train de manger et on a entendu des détonations du côté du carrefour des Quatre Routes mais on a pensé à des Allemands ou des Russes à la chasse. L'après-midi, j'ai mis ma bêche sur l'épaule pour retourner arracher les patates au Grand Champ... Mais, c'était bizarre ! Le matin, il y avait deux Allemands en faction au carrefour ... Bonjour ! Ja ! Ja ! Gut, Kartoffell ! Et là, plus personne. Je me suis mis au travail, mais pas trop rassuré. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. J'ai retenu ma bêche... J'entendais des gémissements du côté du Taillis de l'œil. Je me suis tourné vers le Moulin Neuf. Je savais bien que depuis quelques jours, ils étaient là, et que là-haut, sur le toit, un garde surveillait le secteur. J'étais peut-être dans le collimateur de la mitrailleuse lourde. Les jours d'avant, j'avais vu une Jeep s'aventurer à remonter la côte. Demi-tour, vite fait ! Ils avaient balayé les alentours de rafales, jusqu'à la Corbinais et jusque sur les poules du père Berthebaud au Moulin de la Ramée. Je ne savais plus quoi faire. Mais je ne faisais rien de mal, après tout, j'ai continué à déterrer mes patates. »

... Quelques temps plus tard, il y avait effervescence autour d'un blessé, près du taillis. Et même un brassard de la Croix-Rouge, celui de Léon Fredet remontant du Carnet : « Toi qui es de la Croix-Rouge, faut faire quelque chose ». Léon Fredet était réfractaire au STO mais devant la gravité des blessures et les gémissements de cet homme perdant son sang, il n'avait pas hésité à enfiler son brassard pour secourir le malheureux Rondineau. On alla chercher la carriole à bras du père Burban à la Guinerais. Pendant que Léon Fredet tentait de stopper l'hémorragie, Alfred Martin revint, affolé. Alors que la patrouille allemande était en vue descendant du Moulin neuf vers la Profissais, les ramasseurs de patates lui proposèrent de prendre un outil et de se joindre à eux mais il préféra se faufiler à travers les vignes de la Profissais. Les soldats étaient déjà là. Léon Fredet implorait de l'eau pour calmer la soif et les gémissements du blessé, mais pas question, il fallait attendre l'officier...

« L'officier est arrivé vers 18 heures. Discussions terminées. En avant vers le Moulin Neuf. Ils ont embarqué tout le monde, Rondineau, Léon Fredet, moi, et tous ceux qui traînaient dans les champs ou sur les chemins : le père Labbé, un cantonnier du Moulin Rouge qui abandonné sa fourche et sa faucille sur le talus fourche. Puis, tout au long de la montée vers le Moulin Neuf, le charpentier Eveillard, le marin Paul Foucher, des "ravitailleurs", des réfugiés en maraude. Et même M. Jean, le receveur des postes de Paimbœuf, avec sa voiture à cheval. Notre petite troupe marchait en silence derrière la karikelle du père Burban. Rondineau était blême, la culotte déchirée sur ses jambes déchiquetée. Il grimaçait à chaque chaos.

Des voisins ont couru à la ferme du château pour prévenir Célestine : "Ton gars a été arrêté" ! Ma mère a fouillé le tiroir de la grande armoire pour prendre les papiers puis elle a couru au château de la Corbinais : "Monsieur ! Monsieur ! Les Allemands ont pris Gaby. Il est au Moulin Neuf. Faites quelque chose." Le père Krantz a fourré les papiers dans sa poche et a sauté sur son vélo pour venir à notre rencontre. Le petit groupe est rassemblé au milieu des mitraillettes, au pied du moulin. Vingt pas plus loin, l'officier interrogeait le blessé dans sa carriole. Le père Krantz était un vieux militaire, il savait parler allemand. Il a demandé à parler à l'officier. L'Allemand a claqué les talons

- Oberleutnant Kretschmar.

- Krantz, capitaine de vaisseau de la marine française.

Ils ont discuté et j'ai été relâché. Mais pas question de libérer les autres. Et quand je repartais avec Monsieur Krantz, des soldats ont amené Alfred Martin, le deuxième "terroriste", comme ils disaient !... »

Pour découvrir le récit complet de cet épisode tragique marquant la fermeture de la Poche sud, on peut suivre ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e->

Lors de ma rencontre avec Gaby, j'ai recueilli aussi le témoignage de son épouse Geneviève, née en 1933

« J'habitais à Saint-Viaud et j'avais 6 ans à la déclaration de guerre. En 1943, mon oncle Charles a été appelé pour le STO mais il s'est caché et est devenu réfractaire. J'étais partagée entre deux angoisses, celle de son arrestation et celle de ne pas pouvoir tenir la consigne que ma mère et lui m'avaient donnée. Il ne sortait de sa cachette que la nuit, pour le ravitaillement ; les gendarmes français et allemands le cherchaient mais j'évitais soigneusement de les croiser. " Quitte à te faire couper la langue, faut jamais dire où est ton frère". Aujourd'hui encore, rien que de vous en parler, ma langue se crispe dans ma bouche. »

Avant les deux soldats polonais fusillés à Pornic le 26 août 1944, un autre soldat allemand fut tué à Arthon le 23 août 1944...

Gaby Evin (née Bachelier en 1936), m'a raconté le 22 avril 2004 à Arthon les circonstances où fut tué un des premiers soldats allemands de la Poche sud, puis l'arrivée des soldats du 1^{er} GMR du capitaine Besnier.

« J'étais dans la cabane au fond du jardin, absorbée par mes devoirs de vacances. Et j'ai été dérangée par le manège du camion allemand venu faire le plein de pinard chez notre voisin Renaudineau, le marchand de vin et d'engrais. Un soldat a sauté de la cabine pour se diriger vers la cave. C'est alors que j'ai vu des silhouettes se glisser dans le jardin et contourner la cabane. C'était des jeunes gars du village. L'un d'eux a mis son doigt sur ses lèvres et il m'a fait " Chutt"! puis, ils ont marché jusqu'au camion tournant au ralenti. Une détonation, une seule. Le chauffeur s'est effondré sur son volant, l'autre Allemand est arrivé en courant, les gars l'ont fait monter en poussant le mort sur l'autre siège et il a fait demi-tour sans demander son reste pour reprendre la route de Pornic. Un des maquisards m'a pris par le bras et il m'a dit : "Tu as vu quelque chose dont tu te souviendras toute ta vie"! Déjà, ils s'étaient envolés tous les quatre. Moi, j'avais tout vu. Mes parents, le marchand de vin et quelques voisins avaient bien vu et entendu des choses eux aussi, mais motus ! On s'attendait à des représailles ! Mais d'ici la fin de la guerre, on n'a plus jamais vu d'Allemands à Arthon... Sauf des morts ! »

Il s'agit selon toute vraisemblance du Grenadier Bernhard LEWANDOWSKI, né le 16.06.1910 à Korruz et déclaré mort à Pornic le 23.08.1944. Il appartenait soit à la 3.Kompanie du 18^e régiment d'infanterie de réserve cantonnée à Arthon jusqu'au 26 août 1944, soit à la 2.Kompanie, commandée par le Hauptmann MEYER à Pornic qui va aussi quitter Pornic le 27 août.

« Les hommes de Besnier ? Chez nous, il y en avait quatre. Je me rappelle encore les noms : le brigadier-chef Maurice Brard, il avait une coquetterie dans l'œil mais c'était un grand lecteur, il m'aidait à apprendre mes poésies et il m'a offert ma première bande dessinée ; le maréchal des logis Guérin, amateur de chasse de Saint-Même-le-Tenu, dit Monsieur Saint-Même ; le Breton Poupon et Charles Choimain. On était quasiment contents de les avoir à la maison car on venait de vivre un été dangereux. Je n'oublierai jamais les Russes en fuite qui avaient déboulé dans notre cour quelques jours plus tôt. Pas question de faire sortir mon père, ils auraient pu le descendre. Ma mère ? Pas question. On m'avait envoyée pour amorcer la pompe et tirer l'eau pour remplir leurs bidons. Ils avaient aussi donné à boire à leurs chevaux. Je n'ai pas dit un mot et je n'ai pas tremblé. Ensuite, ils sont

partis en colonne sur la route de Cheméré. À cette heure-là, on ne savait pas qu'ils partaient se rendre aux FFI ou aux Américains. Et puis on a entendu tirer... Je venais de leur donner à boire et ils les ont tués ».

« Après avoir vu maman allumer le feu sous la lessiveuse, les hommes de Besnier lui ont demandé l'autorisation d'y faire eux-mêmes chauffer de l'eau puis ils ont pris l'habitude de se laver dans la buanderie. C'était des maquisards de luxe ! Quand ils faisaient leur toilette, on détournait la tête... En 8 mois, ils ont eu le temps de devenir des amis de la famille. Quand "le temps était calme", ils jouaient aux cartes avec les parents. Un cinquième homme les accompagnait parfois, surnommé Doum-Doum. C'était un bon zigue un peu simplet. Il jouait aux cartes lui aussi, mais avec nous, les gosses. Les autres le tenaient un peu à part, on parlait même de lui retirer son arme car il avait déjà failli descendre un copain et transpercé le toit du car d'une décharge de mousqueton. C'est lui aussi qui était chargé de transporter les cadavres de soldats allemands de la mairie jusqu'au cimetière, dans une brouette. Nous les gosses, on l'accompagnait en défilant et en chantant "Un Boche de moins" ! C'était Martin Séguineau, le garde-champêtre qui creusait la fosse et qui la rebouchait. Ensuite, il plantait une croix de bois avec une plaque et le nom du soldat.

C'est la mère Colin qui faisait la cantinière pour tous ces hommes. Son mari n'est jamais revenu de la guerre. C'était une femme exceptionnelle. Elle était capable d'assurer le service de cuisine pour des mariages de 300 personnes et elle disait toujours "Oui, oui, on va y arriver" ! Elle trouvait des solutions à tous les problèmes. Son restaurant se trouvait en plein milieu du bourg d'Arthon et s'appelait "L'Hôtel du cheval blanc". En face de son restaurant, dans le Chemin des Chaumes, se trouvait Gabriel Allain, le mécanicien. Il avait un distributeur d'essence et il faisait aussi taxi et transportait les malades à l'hôpital de Nantes avec sa voiture. Toutes les semaines on l'entendait partir vers trois heures du matin avec la mère Colin pour s'en aller chercher du ravitaillement à Nantes. Mon beau-frère, Marcel Evin est mort d'une péritonite à l'âge de 17 ans en 1944 parce que la voiture de Chauvé qui devait l'évacuer vers Nantes n'avait pas d'essence.

Quand ça chauffait sur les lignes et qu'ils craignaient une attaque, ils garaient une de leurs automitrailleuses sous les fenêtres, les armes braquées vers la route de Pornic. Ces jours-là, on décampait et on passait la nuit dans un abri de branchages aménagé en plein champ. Comme l'école Sainte-Marie était transformée en infirmerie, on allait à l'école dans des chambres de la cure. Toutes les bonnes volontés étaient mises à contribution. J'accompagnais mon grand-père qui portait sa bouteille de gnôle aux malades et aux blessés. Mais ce que je préférais, c'était d'accompagner les femmes et de les imiter comme infirmière, couturière, cuisinière... »

Vital Leduc me confiait le 21 octobre 2003 ses souvenirs des premiers combats autour du Bois-Hamon (La Sicaudais) à l'automne 1944.

On était en septembre 1944, à moins de deux kilomètres du petit bourg de La Sicaudais dans le secteur du Bois-Hamon - les Sept Fous - le Pas Bochet où les FFI venaient repérer les positions allemandes et commençaient à croiser leurs patrouilles. Au milieu, les villageois se trouvèrent bientôt pris entre deux feux...

« On était content de voir les soldats français mais pas plus rassurés pour autant. Il fallait se comporter en « bons Français » et leur donner les bons tuyaux au bon moment ! Si ça tournait mal, les maquisards pouvaient décrocher mais pas nous, avec nos vaches et notre village sur le dos. Et on s'était déjà fait échaudé. Comme ce jour où j'avais informé les FFI qu'une patrouille allemande prenait ses habitudes derrière le village. On avait vu rappliquer une section FFI qui avait mis en batterie deux mortiers de 80 aux abords de la gare du Pas Boschet. Mme Toussaint, la chef de gare, avait parlementé avec eux mais avant de partir ils

avaient quand même tenu à balancer leurs obus sur un secteur dont les Allemands avaient déjà déguerpi depuis belle lurette !

Une autre fois, c'était trois Russes. Ils arrivaient des Sept Fous où ils avaient déjà bu et mangé une omelette. Ils avaient forcé la porte du père Leroux, réfugié au Bois Hamon, et avaient posé leurs mitraillettes sur la table. Il avait fallu brasser une nouvelle omelette, la faire cuire et en manger une part pour calmer les inquiétudes d'empoisonnement. Tout à coup, l'un des Russes s'était levé et s'agitait devant la fenêtre, l'arme braquée vers un jeune homme qui s'approchait chargé d'un sac de marin frappé d'une étoile US. Ce n'était pas un « terroriste » mais le jeune voisin Léon Tellier revenant du bourg avec du pain plein son sac !

Un autre jour, j'étais tombé sur deux Allemands dans un commun - s'il y en avait deux, c'est qu'il y en avait d'autres. J'avais foncé à Maison Rouge où se trouvait le poste avancé FFI qui avait promis d'alerter le 1^{er} GMR. Revenu au village, je m'étais emparé d'une pioche et j'étais retourné à mon champ pour vérifier que le gibier était toujours au gîte. Mais plus personne. Une automitrailleuse du 1^{er} GMR arriva suivie de 80 hommes. L'adjudant ne décolérait pas : « Hier soir, les gars ont encore fait la bringue à Arthon et ce matin on est trop court ». Il avait formé sa colonne en trois patrouilles puis il m'avait dit : « Toi, tu feras la navette avec ton vélo ». Le contact établi ; ça a commencé à tirer... Jusqu'au moment où deux hommes ont ramené leur adjudant blessé et l'ont allongé sur le capot de leur engin. Il s'efforçait de stopper l'hémorragie de ses propres mains. Et même temps, il criait : « Tirez les gars ! Tirez ! » Un FFI s'était tourné vers moi : « Fais gaffe ! T'as été repéré ! Demain, ils vont te chercher. Tu ferais mieux de venir avec nous ». Mais les tirs avaient repris de plus belle et j'ai hésité à signer mon engagement sur le capot de l'auto mitrailleuse ! Le lendemain, j'ai changé de tenue, troqué le béret contre la casquette, et j'ai suivi mon troupeau vers la pâture en surveillant le secteur. On m'a arrêté sans me reconnaître. »

Restait pour les jeunes villageois les plus courageux à mener leurs propres patrouilles par des routes et des chemins connus comme leur poche, à repérer les habitudes et les postes des deux camps et à apprécier ce qui relevait des nécessités de la guerre, du goût de l'aventure où de l'envie d'entendre les tirs croisés. « Dans le triangle Feuillardais - forêt de Princé - Cheméré, il fallait présenter un laissez-passer fourni par le bureau FFI de Cheméré ; autour de Chauvé, il fallait celui d'Arthon ; entre Rouans et Sainte-Pazanne, on exigeait celui de Sainte-Pazanne. On tombait aussi sur des patrouilles allemandes à qui il fallait présenter un Ausweiss tamponné à Saint-Père-en-Retz... ou à La Sicaudais. Quand on fouillait ses poches, il ne fallait pas se tromper de papier. Un beau matin d'automne 1944, des patrouilles se sont croisées de part et d'autres d'une vigne où les vendangeurs allaient être pris entre deux feux... Chaque groupe a passé son chemin ! »

Entre 2001 et 2012, année de son décès, j'ai rencontré à maintes reprises François Baconnais. La fidélité de sa mémoire, les archives conservées, la correspondance d'après-guerre avec des officiers allemands ayant occupé son village du Bois-Hamon m'ont été très précieuses.

François Baconnais et son copain Jean Chalmel partis braconner le lapin venaient de buter sur une patrouille allemande, une quinzaine de soldats armés de fusils mitrailleurs et de Mauser, juste en bas du village du Bois-Hamon. Ils s'apprêtaient à faire demi-tour lorsqu'un feu nourri se déclencha du côté des Sept-Fous. Les Allemands tentèrent de se mettre à couvert mais en essayant aussitôt les tirs d'un deuxième groupe embusqué vers le passage à niveau... « On s'est jeté au sol et on a rampé vers un fossé, bientôt rejoints par les Allemands qui traînaient un blessé ! Chaque groupe ayant vidé ses chargeurs, on a galopé vers le village. Les murs des premières maisons étaient balafrés de rafales ! On venait d'assister au premier accrochage entre une compagnie du 1^{er} GMR et les Allemands.

Le lendemain, c'est mon père qui a fait une rencontre inattendue en allant mener ses bœufs à l'herbage. Il est tombé sur un officier français armé d'une mitraillette et qui

patrouillait seul. Pas froid aux yeux, celui-là ! Après les précautions d'usage : « J'espère que vous êtes un bon Français », il s'était présenté : « Lieutenant Schneeberger » puis il avait accompagné mon père derrière ses bœufs vers les positions allemandes. Il s'était arrêté brusquement... Au bout de ses jumelles, une patrouille ennemie. De retour au village, il avait déplié une carte sur la table pour repérer les itinéraires, les points d'observation où d'embuscade, envisager les pièges à tendre ou à éviter. Puis, le petit verre de gnôle avalé, chacun avait repris son métier : pour nous c'était l'heure de traire les vaches, pour le lieutenant celle de rejoindre son détachement... Et de se faire canarder en route ! C'est Georges Brelet de Maison rouge qui l'avait chargé dans sa voiture à cheval pour le ramener vers ses lignes aux Perrières. »

Quinze jours plus tard, traînant encore la patte et s'appuyant sur un bâton, on vit Schneeberger revenir au Bois Hamon accompagné d'autres d'officiers. *« Ils étaient protégés par des groupes de maquisards disposés autour du village. Cet état-major de campagne a passé la journée dans une chambre de notre maison. Il fallait remplir de temps en temps la carafe de goutte. Dans l'après-midi, c'est la grande soutane de l'aumônier FFI du Plessis de Grenédan qui s'est jointe à eux. Ça s'éternisait ; la nuit allait tomber, il fallait nourrir les bêtes. J'ai embarqué avec ma sœur dans la charrette à bœufs pour aller chercher des choux. Mais au large du champ de choux, on nous arrêtés et on nous a posé une mitraillette sur le ventre... « Je te dis que c'est des espions ; faut les descendre ! » hurlait un petit soldat à lunettes d'écaillés. Heureusement, un deuxième lui a répondu « Fous-leur la paix, tu vois bien qu'ils viennent couper du vert ! » Et moi de conclure : « Si vous continuez, vous allez avoir des ennuis. Votre lieutenant vient de passer la journée à la maison. »*

On était le 26 décembre 1944. Après l'agitation des derniers combats, le calme était revenu. Depuis deux jours, les familles Leroux, Foucher, Toussaint, qui depuis l'été étaient « en France », s'étaient fait avaler par la Poche. Pierre Foucher venait de quitter son atelier de menuisier pour le repas de midi. En ce moment il fabriquait plus de cercueils que de chambres à coucher - les derniers pour Pollono et ses copains. Marthe, sa femme, avait entendu un bruit de moteur du côté de Frossay qui l'avait attirée au-dehors, sa cadette sur les talons. Le nez en l'air devant sa maison située tout près de la barrière du passage à niveau, elle explorait le ciel tandis que des soldats allemands emmitouflés battaient la semelle devant la buvette de la petite gare transformée en infirmerie de campagne. Un Major y partageait la chambre de l'étage avec un sergent tandis que dans la salle d'attente s'étaient installés un conducteur d'ambulance hippomobile, un infirmier et son aide prodiguant les premiers soins aux blessés et aux malades des cantonnements du nouveau secteur occupé depuis le 21 décembre 1944. Odeurs de fièvre, de corps mal lavés et de pansements purulents. Que faisait le Major Jahn ? Il était parti ce matin en vélo sur la route verglacée, vers Paimbœuf où il n'avait pas dû chômer car il soignait soldats et civils. Près de sa maisonnette, la mère Toussaint, l'employée de la gare, en grande conversation avec son amie Marie Leroux, regardait avancer trois jeunes compères le long du ballast, un chien sur les talons ; ils revenaient du bourg de La Sicaudais, leur pain sous le bras, un peu hésitants tout de même à fréquenter les chemins habituels maintenant qu'on y croisait à nouveau des Allemands.

La suite m'a été racontée par François Baconnais... *« Lorsque les avions avaient jailli au-dessus du taillis pour fondre sur la gare, Hamon et Salaün s'étaient jetés au sol mais Georges Couillon était resté debout, son pain à la main. Il avait pris un éclat, comme un grand coup de pied au cul qui lui avait arraché une partie de la fesse. À ses pieds, le cadavre de son chien Tambour. Les soldats encore valides se sont carapatés en hurlant vers les champs et les chemins creux car ils ont cru à un deuxième passage des avions. La mère Toussaint est sortie des gravats, avec une large entaille à la gorge et le bras arraché. Les bombes avaient cisaillé les cyprès et arraché les rails et les barrières du passage à niveau. En contournant un soldat tué sur son vélo et les chevaux d'ambulance éventrés, Georges*

Couillon s'est éloigné et est remonté vers le Bois Hamon où avec mon père on l'a pris en charge pour le convoier au Chêne Fougeray. En se retournant, on voyait en contrebas les ruines fumantes de la gare et les impacts de bombes : une dans les vignes, deux autres aux abords du silo à grain dont la toiture était transpercée, une sur les rails et la dernière sur la buvette. »

Les premiers secouristes avançaient en tremblant au milieu du désastre. Qui était mort ? Qui était vivant ? On se dirigeait vers les corps bougeant encore. Mais comment porter secours à cette malheureuse chef de gare au bras arraché² ? Son amie, Marie Leroux, indemne, implorait la Vierge et tous les saints. Des gravats de la petite gare on sortit M. Poutancier, un réfugié de la Gendrierie, en piteux état, puis le cadavre de Toussaint Gineau et ceux de deux soldats. Français et Allemands fouillaient les décombres côte à côte mais chacun ses propres victimes ! Et on balançait moellons et chevrons sur le chantier du voisin. Jean Dousset, accouru en hâte pour chercher son fils, avait entendu des appels... Il s'activait pour sortir des gravats le menuisier et sa fille Madeleine dont la jambe était brisée. Marthe et Denise qui s'étaient précipitées dehors au bruit des avions étaient indemnes. La buvette était écrabouillée... Combien là-dessous ?

« Lorsque dans les années 60, j'ai reçu la première lettre du lieutenant Winter, j'ai découvert comment les soldats allemands avaient vécu ce bombardement. Ils étaient furieux car cette buvette était devenue leur infirmerie de campagne et ils avaient pris la précaution de la recouvrir de draps blancs portant une croix rouge. Mais je n'oublie pas que quelques jours plus tôt les mêmes locaux hébergeaient encore le PC de campagne de leur attaque sur La Sicaudais !... En 2003, avec ma femme, je suis allé au cimetière des soldats allemands de Pornichet et j'ai relevé les noms des soldats soignés à la gare avant d'y trouver la mort³. »

Le village du Bois-Hamon, comme le bourg de La Sicaudais, faussement libérés à l'été 44, se trouvaient donc avalés par la poche. La vraie guerre était là et il fallait maintenant partager avec ces terribles « boches » routes et chemins, pâtures, taillis et marais, mais aussi le toit de la maison, de la grange et parfois de la cave et de l'étable. On allait disputer avec eux la farine, le pain, le lait, le vin, les animaux de la ferme - ceux qui se mangent et ceux qu'on attelle devant la charrette - mais aussi les vélos, le bois de chauffage, ou parfois même les meilleurs combines de braconnage ! Ajouter la peur des obus et des balles traversant cet espace partagé. Pour illustrer cette présence et cette promiscuité si pesante, il faut se glisser maintenant entre les maisons et les granges, les paillers et les étables du Bois Hamon, situé en retrait de la ligne de défense allemande, au nord de la route reliant La Sicaudais à Saint-Père-en-Retz. À l'issue de leur offensive sur le front sud de la poche du 21 décembre 1944, ce furent au total 17 soldats et officiers d'infanterie et de marine qui s'installèrent dans six maisons du village, une sorte de précipité de société allemande retombé au bout de cinq ans de guerre dans un prototype de village français. Et je n'ai pas trouvé de témoignage plus précis et plus précieux que celui de François Baconnais pour décrire cette spécificité d'une guerre de poche...

² La veuve Toussaint, chef de gare, décéda le lendemain à l'hôpital de Paimbœuf, ainsi que le réfugié Poutancier, les jours suivants.

³ J'ai depuis complété cette liste avec les archives du *Volksbund* : PERSONN Reinfried, 22 ans, *Gefreiter*, né le 16.09.1922 à Woltorf ; MOHR Heinrich, 34 ans, *Obergefreiter*, né le 15.11.1910 à Stettin ; HOFFMANN Paul, 48 ans, *Bootsmann (Kriegsmarine)*, né le 13.01.1896 à Neuendorf i.Sande ; NOAK Helmut, 27 ans, *Stabsgefreiter*, né le 24.01.1917 à Dresden ; LANGE Herbert, 37 ans, *UFFZ (Unteroffizier)*, né le 31.12.1907 à Möckern ; SCHLENKERT Alfred, 33 ans, médecin, *UFFZ*, né le 03.08.1911 à Essen ; HUBL Ernst, *UFFZ*, 29 ans ; JANKOWSKI Kurt, 20 ans, *Matrose (Kriegsmarine)*, né le 22.01.1924 à Senftenberg ; MOBIUS Hans, 35 ans, *UFFZ*, DCD en juillet 1945, 35 ans ; HIRTH Frantz, 38 ans, *Feldwebel*, né le 02.08.1906 à Schöckstupönen ; GOTTSCHALK Alfred, 33 ans, né le 01.08.1911 à Sharteuke.

« ... Brinkmaïer et Winter se sont installés dans la maison de Constant Corbé. Le commandant Gustav Brinkmaïer était un inspecteur d'académie de 50 ans, originaire de Braunschweig ; le lieutenant Rudolf Winter avait été enrôlé en 1939 dans un régiment d'infanterie de Baden-Baden ; il s'était battu dans les Ardennes en 1940 avant de défilé sur les Champs-Élysées... Puis de connaître l'enfer russe ! Combats du lac Ladoga, bataille de Leningrad. Deux hivers terribles. Première blessure en 41, une autre en janvier 43, qui l'avait sauvé de la mort. Remis d'aplomb, on l'avait envoyé avec son bataillon monter la garde à Guidel, face à l'île de Groix... Avant d'être expédié vers la Normandie au moment où les Américains perçaient à Avranches. Ensuite, il s'était retrouvé vers la forêt de Fouesnant où le bataillon Brinkmaïer avait reçu l'ordre de rallier Saint-Nazaire qu'il fallait défendre « jusqu'à la mort ! ». Les deux hommes partageaient les lieux avec le caporal Karl Wrontz, l'ordonnance du commandant qu'on appelait « le singe », un chauffeur et, de temps en temps, un officier de liaison. C'était l'état-major de campagne. Ils avaient une voiture et une moto mais elles n'ont jamais fait un tour de roue car privées d'essence. Chez nous étaient cantonnés six hommes : le sergent Emmanuel Babetsky, employé des chemins de fer, Helmut Wichmann, restaurateur, Karl Reising, un fonctionnaire qu'on appelait « Dent en or », le soldat Ernst, qu'on appelait « Beurre de lait », l'infirmier Coco, un rondouillard avec un brassard à croix rouge et un paysan dont j'ai oublié le nom. Ces 6 hommes étaient les gardiens du village et se relayaient jour et nuit sur le seuil du commandant, devant le dépôt de munitions et aux deux bouts du chemin. Chez Auguste Fillodeau, c'était Karl Worms et un autre paysan. Dans une casemate édifiée dans l'aire de la ferme Chalmel, il y avait deux radiotélégraphistes de la marine. Chez Léon Tellier, c'était le sergent Hans Dewenter et le soldat Chabakha.

Chaque matin, Brinkmaïer sortait de chez Corbé, son petit calot vissé sur la tête, suivi de son ordonnance ; il nous croisait sans détourner la tête, allait droit son chemin et ne saluait pas. Goustav, comme l'appelaient ses hommes, n'était pas un nazi mais un militaire formé à la prussienne. Il faisait le tour de son dispositif : les postes de garde, le dépôt de munition, les télégraphistes, un bonjour au cheval. Ensuite, les jumelles autour du cou, il partait en patrouille. En attendant son retour, la sentinelle faisait les cent pas, s'arrêtait de temps en temps pour battre les bras et les bottes pour se réchauffer, s'écartait pour croiser les troupeaux ou les attelages... Puis c'était Winter qui sortait à son tour. Il était civil et poli. Bonjour, bonjour. Wie geht's ? Pas mal et vous ? Pas chaud ce matin. De temps en temps, d'autres soldats se pointaient par la route de Saint-Père-en-Retz ou par la voie ferrée, mais pas question de voler les œufs et de courser les poules car ils étaient très vite rattrapés et chassés par les hommes de Goustav.

Un jour pourtant, une patrouille de la Kriegsmarine en provenance de Saint-Brévin avait voulu réquisitionner le cheval du père Leroux. Le bonhomme résistait, tentait de négocier et de retarder les choses. Si seulement Dewenter ou le lieutenant Winter pouvaient passer par-là ! Dans la marmite qui bouillottait sur le trépied de la cheminée, ça sentait bon la soupe de choux. On lui en proposa même un bol pour le calmer. Le temps passait, on allait se résoudre à atteler la jument pour laisser partir l'attelage. Mais le sergent Dewenter qui avait été prévenu, s'encadra enfin dans la porte de l'écurie. Ses galons de sergent ne faisaient pas le poids ! Le père Leroux alla chercher Winter qui vira aussitôt les forbans : « La jument restera au Bois Hamon ; on en a besoin ici ». Marinette continua de transporter le bois de chauffage pour nous mais aussi les planches et les piquets pour couvrir et étayer les abris et les courtines des soldats. Elle était bien vue des soldats car elle avait gagné ses galons après le bombardement du 26 décembre 1944 en transportant les corps de leurs camarades sortis des décombres de la gare du Pas Boschet. Au soir de ce bombardement, le bourg et tous les villages alentour, on a reçu de nouvelles canonnades venant des lignes FFI. Tous les habitants du Bois Hamon ont décampé vers les villages voisins ».

Ces tirs inauguraient un harcèlement en direction du clocher qui allait atteindre aussi des maisons, au point même de tuer dans son jardin Maurice Lemouilland, un réfugié

brévinçois de 60 ans ; on était au soir du 31 décembre 1944, et l'église que l'on soupçonnait de servir de vigie aux Allemands encaissait ce jour-là trois obus : un dans la muraille du chœur, un autre sur une toiture latérale et un troisième détériorant les pierres d'ornement de la chambre des cloches. Le lendemain, jour de la Saint Sylvestre, le village du Pas Boschet, vers 9 h du soir, était frappé à son tour de plusieurs obus qui provoquèrent l'exode de ses habitants. Visait-on le nouveau central téléphonique allemand ? À la mi-janvier, la Maison Neuve recevait aussi sa bordée d'obus... Le 21 janvier, on vit arriver quelques véhicules de la Croix-Rouge qui convoyèrent vers Saint-Nazaire et les trains d'exode une quarantaine d'habitants ou de réfugiés de La Sicaudais.

« Nous, la famille Baconnais, on s'était repliés chez Félix Labarre, un voisin de Saint-Jules. On dormait sur une bâche, tout habillés, à huit dans la même pièce. Ni lumière ni chauffage ; pas de carte de pain, pas de vélo, pas d'école. Les grands faisaient la classe aux petits. On était pris à la gorge par l'odeur des chandelles à huile de transfo... »

L'inconfort et la promiscuité poussèrent cette famille à repointer prudemment le nez dans leur ferme du Bois Hamon. La méfiance réciproque était à son comble ; il y avait eu des victimes dans les deux camps et chacun redoutait un retour des avions. Les Allemands s'inquiétaient de se retrouver seuls dans le village où ils poursuivaient le creusement de leurs tranchées, bientôt recouvertes de troncs d'arbres et de poutrelles d'acier.

« On est d'abord revenus soigner les poules et les bêtes, jeter un œil sur nos réserves, vérifier le niveau du vin dans les barriques, mais les Allemands mettaient un point d'honneur à « protéger » le village. Comme l'accalmie semblait se maintenir, on s'est réinstallé peu à peu. On a creusé une tranchée-abri derrière la maison, recouverte aussi de troncs d'arbres, comme on le voyait faire aux Allemands. Mon grand-père en a profité pour enterrer son vieux Mauser ramené de la guerre de 14 et son fusil de chasse. Un matin, j'ai trébuché sur la terre gelée de la tranchée et je me suis cassé un bras. Le docteur Rabier et sa femme sont venus de Saint-Père-en-Retz en vélo, en suivant la voie ferrée... « Et comme ça, ça fait moins mal ? » Et va comme je te plâtre ! Ni radio, ni rééducation. Mon bras est resté de travers ! »

Courtes journées d'hiver. Neige, pluie et verglas... « Les quelques lampées de lait de beurre ne suffisaient pas à réchauffer les deux télégraphistes qui gelaient sur pied dans leur casemate. Quand ils n'en pouvaient plus, ils se rapprochaient des étables. Parfois même, ils s'invitaient au coin d'une cheminée et on les laissait s'asseoir. Ils donnaient des nouvelles de l'avance des Russes et des Alliés. Comme on n'avait plus de TSF et qu'il n'était pas question d'installer un poste à galène, on ne savait plus rien des nouvelles du monde. C'est les télégraphistes allemands qui nous informaient : un peu de chaleur et quelques lichettes de beurre contre de bonnes nouvelles du front. Dans un village voisin, chez Hyppolite Mellerin, à Retail, les Allemands venaient consulter la grande carte d'Europe affichée au mur où on soulignait les villes tombant aux mains des « alliés »... ou de l'« ennemi », selon les camps ! ».

Les FFI de la Poche sud

L'engagement de Maurice Landry aux FFI à l'automne 1944 tel qu'il me l'a raconté avec sa verve habituelle le 2 décembre 2003

« C'est notre copain Louis Mellerin qui a lancé l'idée le premier :

- Ça commence à se refermer, les gars. Faut décamper ! J'ai un contact.

- Et il dit quoi, ton contact ?

- Faut aller au maquis de Princé

On a formé un trio pour partir, Louis Mellerin, Johannes Renaudin et moi. Notre première escapade n'a pas été plus loin que le poste de garde de la Hurline où les plantons n'ont pas trop cherché la petite bête mais nous ont remis sur le droit chemin, celui de la maison familiale : « Chauvé ? Nicht possible. » Dès le lendemain, on a retenté notre chance, par la gare, pelle et fourche sur l'épaule : « Arbeit, Arbeit... tonton malade. » Devant la guérite, il y avait des Russes avec un coup dans le nez et les yeux brillants, et dans la guérite deux Allemands un peu avachis. A notre grande surprise, on nous a laissé filer. On a poursuivi notre chemin en marchant lentement et en discutant d'un air dégagé... Jusqu'au virage, sans se retourner. Et frrrt ! On s'est carapaté comme des voleurs, à en perdre ses sabots. À la nuit tombée, on était arrivés du côté de Rouans. À moitié perdus. On voit une lumière :

- Qui va là ?

- On est de Saint-Père.

- Ici, c'est Rouans. Allez-vous faire voir ailleurs.

- Ben, justement, ma sœur est mariée avec Quérard, un gars de chez vous. Faudrait nous garder pour la nuit.

On est tombé sur une famille très accueillante qui a recoupé du pain sur la soupe et nous a donné un bout de lard et un oignon chacun. P'tit Louis a commencé d'expliquer : « Les FFI... La forêt de Princé ! » Les yeux s'arrondissaient autour de la table ! Et encore plus grands quand il a sorti de sa poche le 7.65 ramené par son père en 1918. Nous on ne mouftait pas mais une fois grimpés au grenier par l'échelle de meunier, on lui a sauté sur le râble au P'tit Louis : « Sacré couillon ! S'ils nous avaient fait les poches, à la gare, tu nous envoyais tous les trois au poteau » ! Le lendemain, direction Nantes, au 65^e régiment d'infanterie - le 6/5, bien connu des troupes de l'entre-deux guerres. La même semaine et par des filières différentes sont arrivés au 6/5 deux frères Mellerin et deux frères Landry qui ne s'étaient pas donnés le mot. Plus Lili Barteau, André Clavreux, Maurice Guérin, Georges Hervé, Jean Pichaud...

- À vos ordres, mon lieutenant !

- À vos ordres, mon COMMANDANT ! Va falloir tout leur apprendre à ces loustics ! avait rouscaillé le commandant Grangeat.

À commencer par la marche au pas et le maniement d'armes. Justement, il n'y en avait pas pour tout le monde. Avec des manches à balai, ça faisait beaucoup moins sérieux. Et la cadence, c'était pas terrible avec les sabots ! Pourtant, on y allait de bon cœur puisque pour tirer sur les Boches, fallait d'abord savoir marcher au pas et reposer le manche à balai tous en même temps ! »

Lors de plusieurs visites en 2003 et 2004, Pierre Jarno, engagé volontaire au 1^{er} GMR du capitaine Besnier, m'a confié quelques épisodes de sa guerre dans la poche sud.

Les limites de la poche sud sont encore incertaines. Le no man's land où se croisent les patrouilles est parfois profond de plus de vingt kilomètres, surtout en limite des marais de la Pré de Tenue ou de Haute-Perche... C'est alors qu'à la mi-octobre 1944 les Allemands lancent une première offensive limitée leur permettant de conquérir 35 km² et de repousser les FFI au-delà de Saint-Père-en-Retz, Saint-Viaud et de Frossay...

« En ce matin du 15 octobre, il pleuvait de plus en plus dru. Avec ma patrouille on avançait prudemment sur la route de Saint-Michel à Chauvé et on arrivait à la hauteur de la ferme de Bel-Air. Le temps était à la pluie, on sentait une odeur de pomme et de cidre sur la campagne. On venait de dépasser un petit bois, à gauche ; un autre, à droite... Je me souvenais de mes premières patrouilles du côté de Saint-Philbert-de-Grandlieu avec le sergent chef Fouché. C'était un ancien brigadiste de la guerre d'Espagne, un soldat expérimenté, très prudent. Il savait déchiffrer le terrain comme la carte. Il me disait : « Suis-moi petit, la balle qui doit me tuer n'est pas encore forgée ! »... Mais aujourd'hui, c'était moi qui marchais en tête et devais veiller au grain. Et si c'étais un de mes hommes qui prenait une balle ! On n'était pas si nombreux, cinq douzaines de gars unis à la vie à la mort. C'était pas le moment d'en perdre un ! Je savais bien que les trois premières minutes d'une embuscade sont décisives. Là-bas, une silhouette venait de traverser la route... Camouflé dans un petit bois, à droite, un fusil mitrailleur venait de les allumer et, aussitôt, dans une ferme, à gauche, un autre lui faisait écho. Les hommes de tête se sont jetés dans le fossé, à l'abri des tirs venant du bois mais nullement protégés des balles venant de la ferme. C'est alors que j'ai senti une brûlure au bras droit et des impacts au bras gauche, à la cuisse et au ventre. Ça ne faisait pas vraiment mal. J'avais du sang sur la manche ! Une balle m'avait traversé le biceps droit, une autre avait déchiré mon pantalon au ras de la cuisse, une troisième avait traversé ma veste au ras du ventre. Mais j'étais vivant. Veinard et vivant ! Sans me retourner, j'ai interrogé mon copain Lemesle : « Ça va André ? » Pour toute réponse j'ai entendu un râle.. Entravé par son FM, il s'était bien jeté au fossé, mais une seconde trop tard, le temps de prendre une balle dans les poumons. J'ai donné l'ordre de rester à l'abri du talus et j'ai tiré une dizaine de cartouches avec mon mousqueton de cavalerie, en direction de la ferme. Mais autant tirer sur les alouettes ! on était en mauvaise posture. Il y avait bien le mortier de 81, à l'arrière, mais il ne disposait que d'une lunette de fortune. Impossible de l'utiliser, ça tomberait sur les copains. C'est alors que Huguet a déboulé avec son automitrailleuse. Je lui ai fait un signe... À gauche, la ferme. Il a balancé une dizaine d'obus... Et le canon s'est enrayé. Il a fallu attendre l'arrivée de Le Menn et Besnier avec le reste de la patrouille pour obliger les Allemands à décrocher. »

Alors que les fermiers alentour se remettaient à presser leurs pommes, chaque camp releva ses victimes. André Lemesle fut transporté à la ferme de Bel-Air où Francine Landreau, la fermière, fit son possible pour éteindre le sang. Le curé Sérot était accouru aussitôt et il donna un coup de main à Besnier pour le transfert des blessés : André Lemesle vers l'hôpital de Nantes - mais il expira en route - quant à Jarno, Besnier l'embarqua dans la Traction pour le transporter à Machecoul. L'après-midi, on vit une scène insolite : le curé Sérot regagnant sa cure avec un fusil mitrailleur sous le bras, celui de Lemesle récupéré dans le fossé.

Avec l'arrivée du 8ème Cuir, début décembre 1944, on avait vu l'activité militaire redoubler entre Le Clion et Chauvé, ponctuée de part et d'autre d'embuscades meurtrières, et on commençait à redouter de nouveaux empiètements allemands. On hésitait seulement sur l'heure et le lieu où l'ennemi donnerait le prochain coup d'épaule. La semaine précédant l'attaque allemande du 21 décembre, flairant la menace, on avait organisé la collecte de 600 hl de vin du no man's land. René Boucard, le marchand de vin, avait envoyé ses deux camions dans les fermes pour ramasser les dernières barriques du précieux breuvage, assisté par les négociants Chéneau, de Bouguenais, et Bardy, de Vue, qui avaient rempli plusieurs citernes. Après le transfert des dernières récoltes de blé vers le silo de la petite gare de campagne du Pas Bochet, près de La Sicaudais, les autorités civiles et militaires locales s'étaient inquiétées de voir ces réserves devenir un nouveau but de guerre et on avait décidé de les évacuer « en France ».

Il avait fallu obtenir d'abord la confiance et la participation des fermiers en protégeant les convois entre fermes et silos, puis l'accord de l'inspecteur de la SNCF, M. Fady, et celui du chef de gare de La Feuillardais. Pour lancer l'opération à la limite même des lignes allemandes, le 1^{er} GMR, en accord avec l'adjoint Gautier, encadra alors le transfert de cinq wagons de 100 tonnes tirés par bœufs et chevaux entre la gare du Pas Boschet et celle de La Feuillardais. La SNCF attela une locomotive devant le convoi pour le tracter ensuite jusqu'à Machecoul où le blé était destiné à la minoterie Laraison. À terme, à la veille de l'attaque allemande du 21 décembre 1944, on avait sauvé 8 000 quintaux qui n'iraient pas nourrir l'ennemi. L'opération avait commencé le 2 décembre et c'est ce jour-là qu'était tombé le premier FFI sur la commune. Le transfert du blé venait de commencer... Mais écoutons le témoignage recueilli auprès de Pierre Jarno en 2004...

« Avec mon groupe du 1^{er} GMR, on a été pris sous le feu d'une mitrailleuse allemande embossée derrière le ballast de la voie ferrée, à la hauteur du Bois Hamon. Les tirs croisés ont duré une heure. Impossible de neutraliser la mitrailleuse ni de battre en retraite... Avec ma dizaine d'hommes on s'en est sortis en rampant entre les sillons de choux verts. Les feuilles déchiquetées nous tombaient sur la tête. Un deuxième groupe est venu en renfort pour prendre l'ennemi à revers, mais au débouché d'un petit bois, il a été pris instantanément sous un feu nourri. Notre camarade Robert Bourreau a été abattu d'une rafale dans la poitrine ».

J'ai recueilli ce témoignage de Jean Séguineau, médecin FFI, le 1^{er} décembre 2006 à Nantes

Affecté d'abord au groupe Le Chouan, avant de passer sous le commandement du capitaine Chambon, avant celui du commandant Ricourt, au 5^{ème} bataillon du 125^è RI, il sera versé après dissolution de ce bataillon en mars 1945 au service médical du 2^{ème} bataillon du 67^{ème} RI.

« C'est le commandant Lacambre, médecin-chef du 4^{ème} bataillon FFI, qui est venu me recruter à l'Hôtel-Dieu nantais alors que j'étais un jeune interne de 23 ans. On m'a envoyé au pied de la Tour de Buzay, au milieu des cantonnements du groupe Le Chouan où le docteur Cantuern m'a enseigné les rudiments de la médecine de guerre. Les étagères de son infirmerie ainsi que sa trousse de campagne ne comportaient que le strict minimum : sulfamides, alcool à 90, Dakin, aspirine, compresses et pansements. Quelques jours après ma prise de poste, je me trouvais à la Chaussée-le-Retz où j'ai assisté à l'arrivée à travers le marais d'un groupe de cavaliers, des « Russes » se constituant prisonniers, ou plus exactement des Tchétchènes. Parmi eux, un jeune médecin, dont j'ai hérité de la trousse de chirurgie accrochée au pommeau de sa selle. On nous a dotés après quelques semaines de petits sachets caoutchoutés, garnis de pansements individuels, que les hommes pouvaient glisser dans leur poche avec les pastilles pour la toux qui leur étaient très utiles lors des gardes ou des patrouilles de nuit.

Il fallait une bonne dose de persuasion pour convaincre les soldats de respecter quelques consignes d'hygiène, comme celle de se laver chaque fois qu'on trouvait de l'eau claire... Mais ce n'était parfois qu'au retour des lignes, après 15 jours de gourbi ! Ou de se brosser les dents ! Ou d'accepter d'utiliser le préservatif, avant, et la pommade au mercure, après ! Les poux et les gales nous posaient beaucoup de problèmes. Quand on avait la chance de coucher dans un lit, voire dans des draps, c'était après beaucoup d'autres corps mal lavés !

On mangeait à notre faim, mais la diététique aux armées était une science inconnue. Patates, faillots, conserves américaines. Ni fruits, ni légumes verts. Les dents se déchaussaient ; il fallait prévenir l'avitaminose et parfois même le scorbut. On disposait bien de boîtes d'ananas mais les hommes trouvaient ces fruits trop exotiques ou trop sucrés ! Les jus de fruits ou les sodas américains : de la boisson pour femmes ! Rien de mieux pour la

plupart des soldats que le gros rouge qui tache ! Pour se réchauffer, pour se consoler et pour partir en patrouille !

On soulageait les bronchites, les bobos ordinaires et les blessures légères, mais lorsque les blessures étaient trop sérieuses, on se contentait des soins d'urgence, garrots et pansements compressifs, et on expédiait les blessés vers l'hôpital de Machecoul, ou le plus souvent vers Saint-Jacques. Tant qu'on n'est pas parvenu à établir des lignes bien défendues et des périmètres de sécurité assez profonds, on a redouté les terribles éclats de mortier qui ravageaient les chairs. Mais ce qu'on n'a jamais assez redouté, ce furent les imprudences liées à la jeunesse ou au manque de formation de certains soldats, ou à la vétusté des armes. Combien de mains ou de doigts arrachés par les détonateurs ? De morts ou blessés par accidents de chasse ? Par exemple, lors de cette chasse aux canards sur le marais, dans la pénombre du soir, avec sur le dos des capotes allemandes reteintes en kaki ! Que dire encore de la manie de certains chefs d'ordonner des tirs nocturnes avec des balles traçantes ? C'était beaucoup plus beau et spectaculaire ! Mais rien de mieux pour signaler une position mal défendue ou indéfendable. Combien de patrouilles sans éclaireurs ni flanc gardes tombant sur un nid de mitrailleuse ou un mortier ?

Il faut aussi parler des ravages des Sten partant toute seules en les posant sur la table. Je n'ai rien pu faire pour sauver un pauvre gars qui avait pris de cette façon une balle dans la cuisse et dont je n'ai pas pu enrayer l'hémorragie. Parfois aussi, le drame tournait à la farce... Je vois arriver un soldat courant vers le pavillon de chasse du château de Briord où était installée l'infirmerie : "Venez vite, mon lieutenant. J'ai tué mon copain" ! Je me précipite vers la victime ... qui s'est déjà redressée sur un coude, assommée seulement par la décharge à blanc d'un pistolet lance-grenades ! »

... Et celui de Dominique Versari le 3 novembre 2006 à Pornic

Né à Audin le Tiche en Moselle, Dominique Versari était un fils de mineur italien qui se réfugia à Loudun, dans la Vienne, avec sa famille lors de la déclaration de guerre en 1939. Il avait alors 18 ans et le jeune mineur devenu maçon et boxeur amateur allait traverser une période à haut risque. Après 4 ans de guerre ponctués d'arrestations, d'évasions, de travail forcé sur les chantiers Todt, il échappa à la déportation et s'engagea au maquis...

« J'ai croisé mon copain Lucchetti, Rital et Lorrain comme moi et devenu recruteur pour le maquis de Scévollès. On était à l'été 44, le débarquement semblait avoir réussi, l'occupant s'affolait. Pas question de se faire reprendre. Il m'a dit : "Viens avec nous. On a du pain blanc, du beurre à volonté... T'en as pas marre de courir devant les Boches ?" Rendez-vous dans une ferme à trois kilomètres de Loudun où j'ai retrouvé mon grand frère Victor qui m'a dit : "Je pars avec toi. Pas question de laisser un chien fou partir seul au maquis". Un troisième Lorrain nous a rejoints et on a été embarqués par une traction du maquis. Après un rapide questionnaire, on a été enrôlés dans une section d'une trentaine d'hommes, l'embryon du « groupe Lorraine » aux ordres du lieutenant Hubert Bedel. Très vite, notre groupe a grossi et on a commencé à mener la vie dure aux Allemands, aux collabos et aux trafiquants. Après une formation accélérée, je me suis retrouvé avec un FM en bandoulière.

Sous la responsabilité de René Mabileau, un jeune étudiant saumurois, s'est constitué le 2 juillet 44, un maquis rassemblant une dizaine de groupes, des « rouges » aux « blancs », c'est-à-dire des FTP communistes jusqu'aux gaullistes. Les parachutages d'armes se multiplièrent et c'est la forêt de Scévollès qui fut choisie pour nous accueillir. Le choix stratégique de ce massif forestier tenait à la proximité de la route Poitiers-Saumur, et des voies ferrées Bordeaux-Tours, Poitiers-Loudun, Chinon-Thouars, où on a tout fait pour entraver les convois allemands. Les « Lorrains » de Bedel ont multiplié les coups de main... Ici, deux motards allemands mitraillés en rase campagne ; là, l'encercllement d'un dépôt de la régie des tabacs et la saisie des stocks, répartis aussitôt aux hommes du maquis ; plus loin, un

coup de bazooka dans un camion allemand. Dans la nuit du 4 au 5 août, un sabotage sur la ligne Nantes-Paris, à quelques kilomètres de Saumur où on a libéré des tirailleurs sénégalais en provenance du camp du Ruchard qui ont rejoint le maquis. Lors de la libération de Mirebeau, Loudun et Poitiers, notre groupe d'hommes des bois était passé à 300. Bedel était devenu capitaine, et mon frère Victor Versari, sergent-chef. Au moment de la libération de la Vienne, le 5 septembre 1944, notre bataillon de Scévilles comptait 800 hommes, mais on avait perdu 24 compagnons.

À la mi-septembre, on a reçu l'ordre d'aller prêter main-forte aux FFI de Loire-Inférieure, bien incapables, tout seuls, de contenir les 28 000 soldats allemands enfermés dans la poche de Saint-Nazaire. C'est au Pont-Béranger que nous avons sauté des camions. On a cantonné dans le secteur pendant trois semaines, le temps de reconnaître les lignes ennemies, de construire les premiers fortins, creuser les premières tranchées. À l'entrée du cantonnement, on avait installé un grand panneau : « PORNIC – TERRE PROMISE », mais on ignorait qu'il nous faudrait encore de longs mois pour atteindre cette « terre promise ».

En décembre 1944, notre bataillon de Scévilles a été fondu dans le 6^{ème} bataillon du 125^{ème} RI, placé sous le commandement du général Chomel. On était équipés d'armes individuelles, de quelques mitrailleuses et de quelques bazookas. On était habillés n'importe comment, depuis la tenue civile ou le battle-dress, jusqu'au blouson américain frappé d'une étoile, en passant par les tenues recyclées de la milice ou des chantiers de jeunesse. À l'arrivée de l'hiver, on nous a offert des vestes en peau de lapin ou de mouton.

Entre deux patrouilles, j'ai commencé à exercer mes talents de bâtisseur, déjà éprouvés en forêt de Scévilles. Je suis devenu le champion du « beau gourbi », bien orienté, bien protégé, avec tous les petits aménagements intérieurs qui rendent la garde plus confortable et plus sûr. À condition de rester à l'abri du talus ou derrière sa meurtrière !... Un jour où on attendait la relève pour partir en repos, on s'est fait allumer par une rafale allemande en pleine partie de carte. Faut dire qu'on était assis au soleil au pied du gourbi et la balle a traversé le gras du bide de mes deux copains de belote. Ce n'était pas trop grave mais avec cette glorieuse blessure de guerre, ils ont reçu une médaille ! Une autre balle a transpercé le cou d'un copain à la sortie du poste. Interminable petite guerre où on nous a fait courir d'un bout à l'autre des lignes, de Pornic au Pellerin, en passant par Chauvé, La Sicaudais, Vue, le grand Moulin de la cote 40 ou la Vecquerie, avec des repos à Cheméré ou à Saint-Philbert ».

Et Dominique me montre les photos pieusement conservées montrant les « Lorrains du pays de Retz » posant sur les ruines du moulin Vilaine au printemps 1945, ou sagement rangés derrière un panneau à l'enseigne du « Maquis de Scévilles (Vienne) 1944 ».

« C'est au cours d'une patrouille devant Paimbœuf, que j'ai appris la bonne nouvelle, et de la bouche des Allemands ! C'était un magnifique jour de printemps ; je marchais avec mon groupe, torse nu. On s'approchait d'un poste allemand ; on savait qu'ils étaient cuits, mais on prenait les précautions habituelles... On a entendu un cheval renâcler, puis tout à coup, on a vu les soldats sortir de leur gourbi, mouchoirs blancs et fusils sur la tête : "Finie la guerre" ! Ils semblaient nous attendre. On les a désarmés. Je me suis emparé du pistolet et de la mitraillette de l'officier, tandis que mon copain Jeannot Claisse sautait sur le cheval. On est rentrés triomphants au cantonnement, avec prisonniers, armes et cheval. Mais on a frisé l'incident lorsque les officiers du bataillon ont voulu s'accaparer les armes... On voulut bien leur laisser le canasson mais pas touche aux armes qu'on a graissées et cachées soigneusement dans une niche au creux d'un talus. (On est venu les récupérer avant de rentrer au pays, le jour de la permission libérable... La mitraillette a servi d'arme de chasse pendant quelques mois, du côté de Loudun !)

Les anciens du maquis de Scévilles ont été choisis pour les cérémonies de la Libération et on a défilé avec nos drapeaux à la Baule, Poitiers, Paris... Avant d'être envoyés à Pornic « terre promise », où nous avons cantonné à l'hôtel de la Noëveillard pendant toute

la durée des opérations de ratissage et de sécurisation de la contrée. C'est là que j'ai fait la connaissance de Suzanne, une jeune veuve que j'ai épousé à Pornic en 1946. On n'avait pas un sou mais on ne manquait pas de courage. Tous les jours, je sautais sur mon vélo pour gagner Saint-Nazaire où j'ai bouché et ravaudé les traces de la guerre pendant des semaines, avant de construire les soubassements des baraquements américains où allaient s'entasser les sinistrés de Saint-Nazaire. Puis M. Humbert, le patron du casino de Pornic m'a embauché pour remettre en état ses locaux, à la tête d'une équipe de cinq compagnons. Après avoir construit le bar des Grandes Vallées puis tenu celui de la Noëveillard, je me suis mis à mon compte. Les débuts ont été difficiles car je ne fréquentais pas l'église et j'avais eu l'impudence d'inscrire ma fille à l'école publique... " Si vous ne mettez pas votre fille chez nous, vous n'aurez pas de travail à Sainte-Marie, m'avait dit Monsieur le curé" ! Et je lui avais répondu : "Je ne suis pas à vendre" ! Quelques années plus tard, j'ai obtenu pourtant l'adjudication de la réfection du mur de la cure. On a fait la paix des braves et le curé m'a entraîné à la cave : " Dommage que vous ne soyez pas de notre bord, car vous seriez le roi du pays". Ma réponse n'avait pas changé : "Je ne suis pas à vendre, monsieur le curé". Je ne suis pas devenu le "roi du pays" mais dans les années 80, je faisais travailler 35 compagnons sur toute la côte de Jade. »

Lorsque j'ai recueilli ce témoignage à Pornic le 3 novembre 2006, Dominique Versari tenait encore à jour la liste des compagnons installés dans le département, morts et vivants, et à chaque nouvelle disparition, se déplaçait sur le lieu des obsèques pour déposer la plaque du maquis de Scévolles... *« Je suis parfois surpris d'y rencontrer des gars bardés de médailles, alors que je ne les ai jamais croisés au maquis... Moi, je ne n'en ai pas, mais j'ai ma conscience pour moi. Ma famille a perdu tous ses biens ; j'ai résisté avec elle. J'ai juste fait mon devoir. »*

Enfin, j'ai recueilli à l'hiver 2004, les témoignages de trois FFI de Loire-Inférieure ayant rejoint le 8^{ème} Cuirassiers

Clément Herbreteau (classe 42) - Du maquis de Princé aux brouillards du canal de Nantes à Brest. Témoignage recueilli le 11 février 2004.

Clément Herbreteau travaillait aux chantiers de Penhoët comme dessinateur. L'ingénieur Planck l'envoyait régulièrement aux bureaux de la marine, à la villa *Alte Liebe* sur le boulevard Wilson, pour faire provision de certificats de travail permettant à ses ouvriers d'échapper aux STO. Le jeune homme remettait les précieux documents à l'ingénieur... Sauf un ou deux qu'il réservait à des copains serrés de trop près par les gendarmes. Le passe-droit tomba un jour dans les mains d'un gars peu fiable et complètement ivre qui se fit arrêter par les *Feldgendarm* et ne parvint pas à garder sa langue. On retrouva facilement son bienfaiteur, mais le jour où on vint l'arrêter, le gardien du chantier le fit prévenir de l'arrivée des gendarmes. Pendant qu'ils montaient un escalier, Clément en redescendait un autre et il ne remettrait pas les pieds à Penhoët avant la fin de la guerre...

« Kilici, un copain des chantiers, m'avait glissé l'adresse du curé Sérot, à Chauvé, et c'est lui qui me mit en contact avec Serge Denjean, chef du groupe AS de Rouans. Le soir même, je me suis retrouvé avec deux douzaines de Robinsons en forêt de Princé, aux ordres de Frédéric Payen, un ingénieur d'Indret avec le grade de lieutenant de vaisseaux et devenu le chef des résistants de la Montagne !... L'instruction militaire était dispensée par Henri Landrain, un ancien adjudant de la légion étrangère. Entre les tours de garde, on dormait sous un marabout, enfin, quand les moustiques voulaient bien nous laisser dormir ! Mes copains de l'époque s'appelaient Alfred Maraud, André Friedrich... Mais les noms de guerre sonnaient beaucoup mieux : Requin, Falaise, Domino, Bouvier, Robinson... !

Une nuit, je montais la garde avec Louis Renard, du côté de l'étang de Pierre Levée. On a entendu un bruit insolite de l'autre côté de l'étang... Un bruit de culasse ? On a cru voir une forme accroupie ! La consigne était claire : ne pas signaler la présence du groupe ; ne tirer qu'en cas de nécessité... Mais on n'avait pas du tout envie de tirer. En quinze jours de maquis, on était encore des apprentis guerriers ! Et quasiment sans armes ! On nous avait recommandé d'être discrets mais toute la région était au courant de notre présence. Et même les Boches ! Un jour, on vit arriver Alfred Maraud poussant un homme devant lui, ou plutôt, suivant un homme. Cet homme s'appelait Ladow Sakanoïev ! Un soldat russe sous uniforme allemand ! C'est après plusieurs jours et l'aide d'un interprète que l'on a fini par apprendre qu'il venait de descendre son capitaine, de lui voler son parabellum et, nanti de la carte du calendrier des postes, s'était dirigé vers la forêt de Princé.

Il venait de tomber sur une redoutable sentinelle... armée d'une simple baïonnette, celle d'Alfred Maraud ! Alfred n'avait aucune chance face au puissant Mauser du Russe, mais c'est pourtant Ladow qui avait levé les bras en tendant son arme. C'était un costaud avec une abondante tignasse noire de jais ».

Je dispose de la photo de Ladow Sakanoïev et cette description est très fidèle. Il faudrait ajouter un large front, un regard clair et intelligent et pas du tout le profil d'un moujik qu'on peut endormir à la vodka ! Ladow Sakanoïev avait d'abord été instituteur à Kiev, puis lieutenant de l'armée rouge. Capturé à Karkhov, il avait eu le choix entre la mort et l'enrôlement dans l'armée allemande où il était devenu sergent ! Mais pour lui, l'heure était venue de changer de camp, et « pour faire ses preuves », il avait descendu un officier allemand...

« Il était encore habillé de sa veste de coton de l'armée rouge et il répétait : "Kamarade ! Kamarade !" Il avait sorti les chargeurs qui alourdisaient ses poches, puis on l'avait déshabillé et examiné sous toutes les coutures. Que faire de lui ? Son pistolet mitrailleur barrait déjà la poitrine d'Henri Landrain qui était d'accord pour qu'on le garde dans le groupe. Après tout, « ses preuves » et ses états de services étaient suffisants, et il semblait en connaître un rayon sur les armes de tous calibres et de toutes provenances. Finalement, il a été intégré comme armurier dans une compagnie hors-rang du 3^{ème} bataillon où son expérience a été très précieuse ».

Suite au tri effectué à l'hiver 44-45 dans les rangs des prisonniers et des transfuges venus des troupes supplétives allemandes, il fut confié aux Américains. Contrairement à tous les autres soldats *Osttruppen* s'étant constitués prisonniers à l'automne 1944, Ladow Sakanoïev aurait échappé au retour en URSS. Sans doute dut-il son salut au rôle de négociateur ayant su convaincre ses compatriotes de suivre son exemple lors de la reddition du major Potiereyka et de 300 soldats russes en provenance du secteur de Pornic, Saint-Père-en-Retz – Saint-Brevin le 4 septembre 1944.

« Un beau matin, on a reçu l'ordre de gagner Nantes. C'est moi qui pilotais la 15.6 Citroën, chargée jusqu'à la gueule d'une brassée de Mausers, d'une mitrailleuse Hotchkiss, de casques et de gamelles. Sur une place de la Montagne, on est tombé sur un spectacle bien dérangent : une bande d'énergumènes en train de tondre une fille dénudée. D'autres femmes attendaient leur tour devant un public vengeur. Henri Landrain est monté sur l'estrade pour prendre à parti le chef de bande : « T'es résistant, toi ? Depuis quand ? La semaine dernière ? Libérez ces filles-là ! Ensuite, on a fait halte au " Chat qui guette ", l'ancien camp annamite où croupissaient des trafiquants de marché noir, des dénonciateurs et des collabos des deux sexes, coupables ou innocents. Puis, on a traversé la Loire sur un bac et on est arrivés au 6/5, à la caserne Cambronne. Là aussi, le climat était bien lourd. La ville était fraîchement libérée, les miliciens et les collabos remplissaient encore les cachots. Nous, ce n'était pas notre affaire, on a jouté notre nom sur la liste d'enrôlement des bataillons FFI et

on a passé notre première nuit sur la litière abandonnée par les Allemands et infestée de vermine. Et au matin : “ Garde-à-vous ” ! *Qui c’était celui-là ? Il était sanglé, botté, avec quatre ficelles sur l’épaule ! C’était de Torquat, un commandant, un vrai de vrai. Il voulait 120 hommes pour compléter son 3^{ème} bataillon, et de préférence des gars sortant du maquis. J’ai donc intégré la 1^{ère} compagnie d’Albert Guény. Après avoir chargé notre équipement sur des troïkas, on a quitté Nantes, avec deux chevaux devant chaque attelage, les arceaux au-dessus du col. Et hue ! Vers le carrefour de l’Etoile, en forêt du Gâvre, où on est venus en appui aux FTP et à la 94^e DI américaine.*

À la veille de Noël, alors qu’on était en position sur le canal de Nantes à Brest, retour à Nantes où on nous a habillés de neuf pour être expédiés dare-dare vers les Ardennes. Deux ou trois escadrons sont parvenus jusqu’à Chalon-sur-Saône où on nous a fait tourner casaque car la bataille venait d’être gagnée sans nous. Retour à Mellinet où des “Naphtalins” un peu sans-gêne ont tenté de nous déshabiller et de récupérer nos équipements, mais on s’est rebiffés et on est repartis en ligne, habillés en “Français” ! L’hiver a été rude sur les bords du canal et plus d’une fois, on a regretté les moustiques de la forêt de Princé ! ».

Gilbert Lebas - De l’Armée secrète au 8^{ème} Cuir sur le front de Chauvé. Témoignage recueilli le 10 mars 2004.

Impossible d’obtenir de Gilbert Lebas des détails sur son parcours avant son engagement au 8^{ème} Cuir à l’automne 1944. D’abord, la 1^{ère} armée de France, puis l’Armée secrète sous le pseudo de Jean Sablé, un internement en camp de travail, une évasion et un passage aux FTP... Avant de se retrouver sous les ordres du capitaine Colomb dans le 1^{er} escadron du 8^{ème} Cuir à Chauvé. Parmi les multiples patrouilles et combats auxquels il participa, j’ai choisi un épisode que Gilbert Lebas m’a raconté avec un sens du détail et une grande franchise sur l’inexpérience de certains jeunes engagés volontaires mais aussi sur les erreurs de commandement.

« On était le dimanche 14 janvier 1945, en fin d’après-midi. Après avoir examiné des photos aériennes, le capitaine Colomb a décidé d’envoyer une patrouille pour tâter les nouveaux avant-postes allemands sur la Rivière Mulon. D’après les photos aériennes, on s’attendait à une couverture buissonnante qui permettrait de progresser à couvert, du moins l’espérait-on, mais l’aspirant Calvel semblait soucieux. Il a posé les clichés, plié sa carte d’état-major et a donné le signal du départ. Le ciel était bas et on frissonnait sous nos capotes. On est parvenu à un chemin qu’il fallait traverser, mais l’éclaireur de pointe désigné par Calvel refusait de franchir le pas et l’aspirant n’a pas insisté. L’heure prévue était déjà dépassée ; on piétinait dans les ornières détrempées. Je savais que l’ennemi abat rarement l’éclaireur de pointe et j’ai bondi à travers la route et sauté le fossé. Après avoir exploré les abords immédiats, j’ai fait signe au groupe de me suivre, puis j’ai repris la progression, Bordier à ma gauche, Bourdeix à ma droite. Mais, surprise, une fois franchi le premier rideau d’ajoncs, au lieu de la “couverture buissonnante” attendue, il nous fallait traverser un glacis fraîchement débroussaillé, jusqu’à un taillis, en contrebas. Les photos aériennes étaient donc périmées ! Calvel nous a pourtant donné l’ordre de poursuivre la progression. J’ai fait un bond de 20 mètres puis je me suis retourné, Calvel a levé son bras et fait signe au groupe d’avancer mais les deux flancs-gardes marquaient le pas. À une trentaine de mètres des lisières du taillis, dans l’obscurité naissante, on devinait des remblais de terre fraîchement relevés. Mais tout semblait calme et on ne devinait aucune présence ennemie.

Poum... Poum... Brutalement, des tirs de mortiers sont partis de nos propres lignes pilonnant le taillis, au hasard. Pour l’effet de surprise, c’était foutu. J’ai eu juste le temps de me jeter dans un fossé, le nez contre le talus. Aussitôt, les premiers tirs de mitrailleuses allemandes ont balayé tout le périmètre. Les balles s’enfonçaient dans la terre à trois centimètres du visage. Le repli était impossible. Ma seule ressource : faire le mort. Bientôt les

rafales se sont apaisées ; j'ai attendu que l'obscurité me protège un peu plus pour ramper à reculons jusqu'aux abords du chemin où j'ai buté sur un corps... L'aspirant Calvel ! Il râlait mais le poulx battait encore. Une balle avait perforé le casque, traversé le crâne et affleurait sous la peau. Seul, je ne pouvais rien pour lui, j'ai récupéré son arme et je suis retourné vers nos lignes... Jusque dans un pré où patrouillait un margi-chef du 1^{er} escadron avec son groupe tournant en rond. Il était déboussolé au point de ne pas me reconnaître et de me lancer les sommations ! J'ai dû lui répéter deux fois " France " ! Mais j'ai eu bien du mal à le convaincre que je n'étais pas un fantôme et que je n'étais ni mort, ni blessé ni prisonnier comme il le croyait. Et quand je lui ai dit qu'il fallait aller chercher le lieutenant de toute urgence, il m'a répondu : " T'es fou, les Allemands sont partout, ils ont fait un mouvement tournant, on est encerclés " ! On a bricolé pourtant un brancard de fortune avec deux fusils et des manteaux de cavalerie, mais il a été bien difficile de convaincre deux hommes de repartir. Quand on a retrouvé l'aspirant Calvel, il était trop tard ! On s'est contenté d'ailleurs de le transférer à l'hôpital de Machecoul où il est mort le lendemain.

Quand j'ai rejoint mon gourbi, au Poirier, on m'a annoncé qu'on s'était partagé ma ration mais qu'on n'avait pas touché à mes affaires personnelles ! Vers une heure du matin, j'ai été convoqué par quatre officiers pour rendre compte des circonstances de l'embuscade et de la récupération de Calvel. Le malaise était palpable, on a tenté de me faire adopter une version « officielle ». Ne pas parler des photos périmées, confirmer cette lubie d'un soi-disant mouvement tournant des Allemands visant à encercler le groupe et qui aurait justifié le tir intempestif des mortiers en batterie à l'école Saint Joseph. Ne rien dire du margi paniqué, incapable de secourir son éclaireur et son lieutenant blessé ; et encore moins qu'il ait fallu crier au lâche pour obtenir l'aide de deux secouristes. »

Gilbert Michaud - Des fossés de la Vesquerie à la reddition allemande à Bouvron. Témoignage recueilli à Chauvé le 9 février 2004.

« C'est le STO qui a réveillé les gars ! On était bien obligés de choisir : rester ou partir. Et si on restait, il fallait se cacher. À Chauvé, il n'y a eu qu'un seul volontaire pour la relève. Deux gars qui s'étaient fait prendre pour le STO sont revenus en perm et ils ont "oublié" de repartir. Chauvé avait déjà 71 prisonniers en Allemagne et le curé Sérot faisait tout ce qu'il pouvait pour nous empêcher de partir. Il avait fait une partie de ses études à Rome ; il connaissait les politiques, les évêques, les cardinaux. Il avait été vicaire à Saint-Nicolas de Nantes et il avait ses contacts à la préfecture. Dès qu'il était averti d'une rafle de réfractaires, il nous envoyait, Rémy Clavier et moi, prévenir les gars qui se cachaient dans les fermes. La nouvelle faisait vite le tour des planqués. Le gendarme Le Deuff faisait semblant de chercher avant de repartir bredouille, et content ! Henri Clavier, un ancien de 40, nous donnait des rudiments d'entraînement militaire, mais par ici, les maquis avaient du mal à prendre... À la fin du mois d'août, il a fallu se décider et 17 gars de Chauvé ont sauté sur les vélos pour rejoindre le 6/5 à Nantes. À la Chaussée le Retz, on est tombés sur une patrouille allemande et on a dû s'échapper par le marais. Dès le lendemain, on était à Cambronne avec le capitaine Payen.

Après deux exercices de tir au terrain du Beyle, direction Cordemais où on est restés un mois et demi à garder les lignes avec un mousqueton chacun et un FM roumain par groupe. Fin novembre, dans les magasins à fourrage de Bouvron, un jeune lieutenant parachuté d'Angleterre nous a tenu un discours bien étrange : " Mourir pour la patrie c'est bien mais vivre pour la patrie, c'est mieux " ! Aux premiers jours de décembre, je me trouvais en perm à la maison paternelle à Chauvé où on hébergeait deux sous-officiers du 8^e Cuir. Ils m'ont conseillé de me faire démobiliser des FFI pour les rejoindre : " Viens avec nous, c'est plus sérieux " ! Et, j'ai compris ce que voulait dire le lieutenant anglais. Aussitôt dit, aussitôt fait. Aller-retour Chauvé-Sautron en vélo pour saluer les copains, et engagement immédiat au peloton Fagot du 2^{ème} escadron du 8^{ème} Cuir. »

Le 7 mai 1945, Gilbert Lebas et Gilbert Michaud avaient pris leur dernière garde : le premier dans le cimetière de Chauvé, le deuxième à la Vesquerie. Le lendemain, c'était la grande nouvelle. Un escadron de défilé fut constitué qui grimpa dans les camions et traversa la Loire en deux groupes, un par Mindin et un par les bacs de Nantes. L'événement a marqué les deux hommes. Et d'abord Gilbert Michaud...

« On a passé le bac, mais on ne savait pas où on nous emmenait. On a fait un détour par la base sous-marine où on s'est gavés de boîtes de thon, de confiture et de café. Puis on nous a débarqués dans les hangars à fourrage de Couéron. Pas très glorieux. Le lendemain, alors que tout le monde faisait déjà la fête, nous les "Cuirs", on répétait inlassablement notre prise d'armes et notre défilé. On était consignés. Pas de bals, pas de cafés. "Attention à vos uniformes" ! Au matin du 11 mai, on était fin prêts quand les camions nous ont débarqués dans la prairie du champ de course de Bouvron, avec des marguerites et du foin jusqu'aux genoux.

Le capitaine Trastour a vérifié une dernière fois les boutons des capotes, avant de présenter son détachement à de Beaumont. Chomel avait fait disposer en première ligne les deux carrés du 8^{ème} Cuir pour cacher un peu les autres groupes encore affublés d'uniformes dépareillés, anglais ou canadiens. Les Américains étaient là avec leur musique. Tout était paré. Ne manquaient que les Allemands... »

Le général Kramer et les colonels Forester et Keating attendaient devant un détachement de la 66^{ème} DI, avec cinq chars pavoisés, en fond de décor... À leurs côtés, le général Chomel flanqué du capitaine de vaisseau Le Gac et du préfet Vincent. Enfin, les trois voitures firent leur entrée à même l'hippodrome du Grand-Clos. Le colonel Keating et le colonel Payen se portèrent à la rencontre du général Junck, de l'amiral Mathies et du colonel Deffner, puis les deux colonels alliés accompagnèrent les trois chefs allemands vers l'ultime acte symbolique de la reddition au cours duquel Junck allait remettre son Mauser à Kramer :

- Je remets entre vos mains les forces armées allemandes qui étaient sous mes ordres à Saint-Nazaire. En symbole de cette reddition, je vous remets mon arme personnelle...

- Au nom des forces alliées, j'accepte votre reddition. Vos hommes seront traités correctement en tant que prisonniers de guerre.

Junck salua ses homologues américains Kramer et Forester mais feignit d'ignorer le général Chomel (après quelques heures de méditation au château d'Heinlex, à Saint-Nazaire, où il allait se trouver prisonnier, Junck reviendra à des sentiments plus respectueux à l'égard de Chomel, et il finira par envoyer une lettre d'excuses.

« Nous avons présenté les armes, les officiers américains et français nous ont passé en revue pendant que résonnait la fanfare des "Panthères noires", puis les Allemands ont regagné leurs voitures. La guerre était finie ». Tel est le récit de Gilbert Michaud. Quant à Gilbert Lebas, ce n'est finalement pas à Bouvron qu'il avait rendez-vous avec la libération de la Poche.

« Le lieutenant Léré avait convoqué six hommes : "Nous partons à Saint-Père, habillez-vous en tenue d'apparat, n'oubliez pas les éperons" ! Un véhicule léger nous a ramené à la Loire où on a passé le bac pour nous emmener du côté de la Feuilladais. On a sorti des chevaux d'une écurie, déjà harnachés. Il n'y avait plus qu'à sauter dessus pour gagner au trot Saint-Père-en-Retz et participer aux cérémonies de reddition devant la mairie ».

Les évacuations de fermes et de villages

Les premières évacuations de la poche sud à l'Ennerie et au Chatelier à Saint-Père-en-Retz ; l'exode des enfants Brosseau : Clotilde née en 1926, Joseph né en 1930 et Monique née en 1932 (témoignages recueilli en 2006)

Dans le nord du pays de Retz, c'est à la mi-septembre 1944 que la guerre prit un cours vraiment chaotique et bouleversa les villages du *no man's land* séparant les avant-postes allemands et les premiers groupes FFI s'installant à Cheméré, Arthon et bientôt Chauvé. Claude Brosseau se rappelle par exemple de ce coup de main inaugural des Bérêts rouges du capitaine Simon alias *Barberousse* le 17 septembre 1944...

« C'était un dimanche après-midi. J'étais en visite chez mon copain Gabriel Bézier à l'Ennerie. Tout le monde était aux vêpres à Saint-Père. De nouveaux soldats allemands venaient de s'installer dans le village et commençaient à patrouiller vers La Sicaudais et Chauvé pour localiser les avant-postes FFI. Leurs canons étaient braqués vers le carrefour du Poteau. Ils avaient posté une vigie dans le grand pin parasol. Tout était calme. Les soldats étaient torse nu, se lavaient et faisaient leur lessive. Trois Jeep sont arrivées par la route de Chauvé et la foudre nous est tombée dessus. Avec Gaby, on s'est retrouvé dans la grange au milieu des soldats pris de panique sous les balles incendiaires des FFI.

Les chiens attachés au pied du pailler en flamme s'étaient mis à hurler et on voulait aller les détacher mais on avait peur d'une deuxième attaque. On s'est faufilé dehors mais on n'a pu sauver ni les chiens ni les vélos neufs cachés sous la paille. Bien heureux déjà de sauver notre peau et de regagner les Biais par le chemin de derrière. Deux jours plus tard, les soldats du 1^{er} GMR sont revenaient à la charge et ont envoyé quelques obus de 50 mais les Allemands avaient déjà décampé vers le Taillis de l'Enfer. La riposte a été terrible. On a compté 120 coups en huit salves tirées par les batteries de marine des Rochelets. Quarante impacts sur la ferme. Je revenais avec mon frère Joseph de chercher le troupeau de l'autre côté de la voie ferrée. On s'est figé au pied d'un poteau téléphonique qui a été cisailé sur nos têtes. Une fois l'orage passé, on s'est retrouvés tout étourdis mais bien vivants, encerclés par le troupeau qui attendait qu'on le ramène à la ferme pour la traite. C'est alors que la sérénade a repris. Les éclats faisaient sonner les tôles du hangar et ont blessé une vache.

Vers la fin septembre, une auto mitrailleuse de Besnier avait stoppé devant la maisonnette de l'Épinerie, autant pour boire un coup chez Finet que pour glaner quelques renseignements. Les gars du 1^{er} GMR étaient repartis bien chauds mais avec des informations sur les batteries allemandes de l'Épinerie et les habitudes des hommes qui les servaient. Les trois canons étaient installés dans un champ du père Chenet au bout d'une majestueuse allée de châtaigniers. Redoutant peut-être une attaque ou un sabotage, les Allemands décidèrent de les déménager. En pleine nuit, ils parvinrent à déhaler les deux premiers mais calèrent sur le troisième. Les bœufs du père Chenet ayant été réquisitionnés, *Taupin* et *Mouton* firent de leur mieux mais sans plus de succès ; le bonhomme fut alors envoyé en ambassade aux Biais pour chercher du renfort... « *Le père Chenet nous a réveillés sur le coup de trois heures du matin... On a attelé une deuxième paire de bœufs. En vain. Claude est revenu chercher nos deux Nantais qui ont emporté le morceau, puis on a mit les six bœufs en ligne pour achever le transfert dans le chemin de la Hurline, face au taillis de l'Enfer. Et là, on nous a donné l'ordre de recouvrir les canons de branchages pour les camoufler.* »

Évacuation de l'Ennerie à la mi-septembre, du Châtelier début octobre ; occupation de Frossay et de Saint Viaud à la mi-octobre ; évacuation de tous les villages de part et d'autre de la route Saint-Père - Pornic à la mi-novembre... On ignorait alors tout des intentions et des capacités militaires des uns et des autres mais la poche sud de Saint-Nazaire était bel et bien constituée. On savait que les Français étaient à Arthon depuis le 7 septembre, à Chauvé depuis

le 20, mais pour combien de temps ? On avait lu aussi une note de la Kommandantur de Saint-Brévin affichée sur la mairie le 26 septembre, officialisant la fermeture de ce qu'on commençait à appeler la « poche », et interdisant certains chemins, routes et carrefours, y compris aux charrois agricoles. L'angoisse grandissait dans chaque ferme située à proximité des lignes et engluée peu à peu dans un *no man's land* soumis aux incursions croisées et aux escarmouches des deux partis. À tel point que certains commencèrent d'évacuer une partie de leurs biens les plus précieux...

« Chez nous, le transfert a duré une semaine. On chargeait les charrettes à la nuit, puis on attelait les bœufs et on partait au matin. Souvent sous le nez des Allemands. On a d'abord transféré le « ménage » jusqu'à deux tours par jour. Les bœufs étaient parfois si fatigués qu'ils se couchaient sous le joug. On a tout entreposé dans les dépendances de la cure de Chauvé. Quand on était surpris par le couvre-feu, on restait à coucher chez le curé Sérot.

Après le « ménage », on a transporté aussi vingt barriques de vin chez Boisserpe et à la Feuillardais. On a stocké du foin chez Gautier à la Prauderie, les patates chez le père Boscher à Chauvé. On a mené la lieuse au Bois d'Ortail. On avait transféré le linge, les draps, les vêtements et les coupons de tissu... Et surprise, après-guerre, lorsqu'on les a retrouvés sur des dos pas toujours inconnus ! Sept génisses avaient déjà disparu et le nombre des moutons diminuait chaque jour, on a pensé à transférer les bêtes vers des pâtures plus paisibles. Mais qui aurait accepté cette charge ? »

Il fallait aussi préserver les personnes : femmes et enfants, vieillards parfois – mais ceux-ci refusaient souvent de quitter leur toit, et se retrouvaient bientôt les derniers occupants des villages évacués. Ainsi à l'Épinerie, le père Léon Chenet - dont la famille avait évacué aux Raillères où il possédait une ferme - partait le matin faire sa journée aux Raillères et revenait chaque soir coucher aux Biais... *« Chez nous, les Brosseau, Clotilde, Joseph et Monique - 18, 14 et 12 ans - ont pris la route avec six vaches pour se réfugier à la Haute-Chanterie, mais l'attaque allemande sur Chauvé les a surpris en chemin et les a repoussé vers Saint-Philbert-de-Grandlieu. En décembre la nuit tombe vite. C'était pas facile de maintenir les bêtes sur la route, elles s'engouffraient dans tous les champs et tous les chemins. Ils se sont perdus... Par chance, ils ont été recueillis par Joseph et Antoine Favreau, fermiers à la Riquelandière qui leur ont servi la soupe au coin du feu et ont donné du foin à leurs bêtes. Retour impossible. Quelques jours plus tard, le message porté aux Biais par un voyageur a rassuré les parents : « Partis avec les 6 vaches vers Saint-Philbert-de-Grandlieu. Tout va bien. » Mais comment survivre sans ressources ? Le curé de Saint-Philbert les a aidés comme il pouvait et ils s'en sont tirés en vendant les vaches une par une. »*

Hélène Bézier (née Coindet en 1919) raconte la même attaque de son village de l'Ennerie (Saint-Père-en-Retz) le 17 septembre 1944 et son évacuation le 1^{er} décembre 1944 – Témoignage recueilli le 26 juin 2003.

« En juin 1944, au moment du débarquement, les Allemands avaient déjà occupé la maison : une pièce et le grenier. Ils sont repartis puis revenus à la fin de l'été mais, au début de la Poche, les lignes n'étaient pas étanches, les villages ou les maisons n'étaient pas occupés en permanence ou changeaient de main, ce qui a permis de faire passer certaines rapines sur le dos des Allemands ou des FFI. C'était une période compliquée et souvent dangereuse. Mais parfois aussi, c'était cocasse... Dans les prés, les chevaux des Allemands cohabitaient avec les vaches des Français. Quand les filles allaient traire les vaches, les Allemands venaient aux barrières puis s'enhardissaient, ils venaient tourner autour de leurs chevaux, puis ils s'approchaient et tenaient la queue de la vache pour éviter les coups d'éventail sur le visage de la bergère. Il y avait aussi les Russes, cachés dans les taillis de la Massérie, dont tout le monde avait peur ; ceux-là n'avaient pas grand chose à manger, on

trouvait leurs fientes glaireuses d'herbe verte le long des haies et des paillers. Dans un village voisin, ils avaient forcé des filles. Ce n'était pas un cas isolé. Ma sœur Marcelle et moi, on a passé un mois difficile. On ne dormait plus tranquilles. Le soir, elle préférait quitter la maison pour dormir dans la paille. Elle escaladait le pailler et j'enlevais l'échelle jusqu'au lendemain matin, après le départ de la patrouille. On a fini par aller dormir à la Camillière. Puis, les Russes ont été arrêtés, d'autres se sont rendus, ça s'est calmé et on est revenues.

On n'a pas eu de chance, quand la poche sud s'est formée, notre village de l'Ennerie se trouvait juste en bordure, à la sortie de Saint-Père. Début septembre, les Allemands ont avancé leurs lignes entre Malnoue, la Camillière, l'Ennerie... Chez nous, ils s'étaient installés dans une grange et ils avaient mis des canons au bord de la route. Les FFI de Chauvé ou de Cheméré arrivaient par le carrefour du Poteau pour les asticoter. Le premier coup dur a eu lieu le 17 septembre 1944. C'était un dimanche. Il faisait un beau soleil, on revenait des vêpres. [Cette attaque fut menée par les Bérets rouges du capitaine Simon-Barberousse et quelques hommes du 1^{er} GMR encadrés par le maréchal des logis-chef Foucher, un ancien de la guerre d'Espagne. Ils sont arrivés de Chauvé à bord de trois Jeeps]... Les Allemands étaient à casser la croûte. Ils avaient fait leur lessive et leur toilette, torse nu au soleil. Il n'y avait plus personne à garder les canons. Les FFI ont commencé par descendre le garde dans le grand pin au bord de la route et ils ont mitraillé la grange. Les Allemands se sont sauvés en courant et en laissant tout sur place, même les armes. Les FFI ont fait demi-tour à la Hurline et ont mitraillé encore en repartant vers Chauvé. La loge qui était bardée de genets et couverte de paille a pris feu.

Je revenais des vêpres bras dessus bras dessous avec ma sœur Marcelle et ma copine Germaine Deniaud. Les pompiers nous ont rattrapées : "Les FFI ont attaqué ! Il y a du grabuge à l'Ennerie, la ferme est en flammes... Une femme est blessée à la Haute Massérie" ! On a croisé une charrette avec un blessé allemand ballotté comme un sac de patates, qui descendait vers l'infirmerie de la Rouaudière. La loge et le pailler étaient en feu. Germaine a empoigné une paire de bottes et l'a balancée dans le brasier. Un Allemand a surpris son geste et il l'a mise en joue. Mais ils étaient trop occupés à reprendre bonne figure, à se rhabiller, se rechausser, rassembler leurs armes car ils s'attendaient à une autre attaque. Ils ont abandonné le village et sont partis vers le Châtelier. Vers 6 heures de l'après-midi, ils se sont vengés et on a reçu des obus sur toute la ligne : La Camillière, l'Ennerie, la Hardière et jusqu'à la Haute Massérie et la Croterie où Claire Durand a été blessée d'un éclat à la tête. Il paraît qu'on aurait reçu 120 obus, mais à part Claire Durand, il n'y a pas eu d'autres blessés.

Deux jours après, les FFI étaient de retour [Non plus les paras de Barberousse mais les hommes du 1^{er} GMR du capitaine Besnier]. C'était la fin de l'après-midi, ils ont braqué leurs canons vers la ferme et ils ont commencé à expédier des obus. Heureusement, il y avait des arracheurs de patates à côté du grand pin ; ils ont fait des signes et ils ont crié sur les soldats : " Halte au feu ! Les oiseaux sont envolés, ils sont au Taillis de l'Enfer " ! Après, forcément, les Allemands nous avaient dans le nez. Ils venaient en patrouille et on s'attendait à un mauvais coup. Mais on continuait à travailler, les vendanges, les patates... Mon père appartenait à une famille de 11 enfants ; il avait fait la guerre de 14 et était trépané, alors je l'ai toujours aidé, même à travailler aux champs, comme un homme.

Tous les jours on voyait défiler les « ravitailleurs » de Saint-Brevin ou des réfugiés de Saint-Nazaire. Celui-ci ramenait un sac de ciment chapardé sur un chantier Todt contre du beurre ou des patates, celui-là, c'était une marmite en fonte pour faire cuire les patates à cochons contre des lapins pris au lacet, une pêche de boucauds contre une demi-douzaine d'œufs. Parfois, ça se terminerait par un mariage avec « l'étranger » de passage, comme Hélène D avec Marcel C.

Parfois aussi on avait des problèmes avec les gendarmes... Chez la mère Bézier, ma future belle-mère, ils avaient ramené cinq porcelets du marché, pas d'acheteurs ! Il avait fallu les élever. Un ravitailleur les avait repérés : " Oh ! Les beaux cochons ! Vous voulez pas m'en vendre un ? Je m'occupe de tout ". Le voilà qui rapplique avec sa karikelle et un gars du pays qui tue le cochon. L'affaire est rondement menée. Le tueur s'en va, avec sa part. Le ravitailleur reste à charger sa barbaque et à boire un coup. Pas le temps de remonter sur son vélo que les gendarmes sont déjà là. Saisie de la marchandise, menaces et amende à la belle-mère !

Mais c'était de petits ennuis à côté de ce qui allait nous arriver le 1^{er} décembre 1944 !... Mon père avait attelé ses bœufs pour charger des barriques de vin dans la charrette et les emmener dans un champ où il voulait les cacher sous des fagots d'épines. Et voilà qu'il rentre à la maison : " Les Allemands encerclent le village " ! Un Allemand était déjà dans la cour : " Kommen sie hier " et il nous a enfermés dans une des chambres. Bientôt, on a été rejoints par tous les autres habitants du village, bouclés avec nous : la mère Gautier et son fils handicapé, ma tante et mes deux cousins, Joseph et Jules, Georges Coindet de la Hardière. La famille Philippon est arrivée, la femme et son bébé dans la charrette. La maman a refusé de descendre, les Allemands ont attaché le cheval à la rampe d'escalier et l'ont laissée toute la journée dans la charrette avec son bébé. Ma mère revenait de Chauvé avec son vélo et quatre pains de six livres, à partager avec tout le village. Les Allemands ont voulu lui prendre mais elle ne s'est pas laissée faire : " Pas question, c'est à moi " ! Ils lui ont répondu : " Tout ce qui se mange est à nous " ! Mais elle a réussi à sauver ses pains et on les a grignotés toute la journée avec un panier de pommes.

La veille, Alexandre Moriceau, le maire, était passé prévenir ceux de la Camillère et de Malnoue : " Faut évacuer " ! À Malnoue, certains étaient partis, d'autres non. Ceux de la Camillère étaient partis vers le Bois-Hamon, mais les Allemands venaient d'en capturer quelques uns revenus chercher des meubles et ils les ont mis avec nous. Un soldat a fermé la porte et a mis la clé dans sa poche. Toute la journée, la troupe a pillé et roulé tous nos biens vers le Moulin la Rose : patates, blé, vin, pommes... Et surtout nos vaches avec le foin pour les nourrir, sauf une qu'ils nous ont laissée pour le lait. Ils ont même emmené la Garelle qui venait de faire son veau. À la Libération, on a retrouvé notre Garelle dans les marais de Mindin. C'était le garde-manger des Allemands. Notre vache était devenue célèbre car elle allait boire dans la mer avec son veau qui était devenu un beau taurillon. À son retour à l'Ennerie, elle s'est dirigé tout droit vers son amarre dans l'étable. Ils n'ont pas pu emmener toutes les barriques et ils n'ont pas trouvé celle qu'on avait cachée sous le silo de betteraves, dans le pressoir.

À 5 heures et demi du soir, ils ont ouvert la porte et nous ont donné l'ordre de partir sur-le-champ : " Nach Chauvé, schnell " ! Il a fallu d'abord récupérer l'attelage de bœufs que mon père avait préparé. Ils avaient bien essayé de s'en servir, mais pour aller au fossé. J'avais compris qu'ils avaient voulu " mener " les bœufs à gauche ! Je me suis glissée à droite " Prrr... Aïï " et en deux temps trois mouvements j'ai remis l'attelage sur la route. On m'a laissé mon équipage pour emmener nos affaires. On a chargé une armoire à l'avant de la charrette, une autre à l'arrière, puis on a jeté nos hardes, nos papiers et un peu de vaisselle dans des draps et des couvertures roulés en baluchon qu'on a jetés entre les deux armoires. J'étais mignonne à l'époque et sûre de moi, un des jeunes soldats ne me quittait pas des yeux et quand il a découvert les poules cachées depuis le matin derrière une porte pleine, il m'a glissé à l'oreille " Prenez les poules, mais cachez-les ". Je ne me suis pas fait prier, j'en ai attrapé une demi-douzaine que j'ai fourrée dans une basse à vendange.

Quand je suis revenu quelques jours plus tard, le chat m'a fait la fête, mais quand je suis repartie le chien n'a pas voulu me suivre. En me cachant, j'avais écarté les betteraves entreposées dans le pressoir pour siphonner le vin dans la barrique. Les Allemands étaient toujours dans le village et continuaient leur pillage. Les convois traversaient le bourg de Saint-Père pour prendre la route de Saint-Brevin, chargés de betteraves, de foin, de vin, de

patates et de tout ce que les bêtes où les humains peuvent manger. Quand ma mère est revenue à son tour, les jours suivants, le chien lui a fait fête, il aboyait, ce qui a eu le don d'énervé les Allemands qui l'ont abattu à ses pieds d'un coup de fusil. Quelques villageois sont restés dans le secteur. Comme le père Mariot des Biais et sa fille, des durs à cuire qui n'avaient peur de rien. Après la libération, Henriette Mariot est allée elle-même, photographe les Allemands sous le nez, parqués dans une pâture des Biais, en maillot de corps et en caleçon. Ils étaient moins fiers !

Après quelques kilomètres, nous avons fait étape à la petite Massérie, en Chauvé. C'est le père Besseau qui nous a ouvert sa porte, nous a fait la soupe et nous a proposé des lits. Le lendemain, on s'est arrêté dans une maison de maître où on n'était pas les bienvenus : dans l'étable, il y avait déjà Blanchette, et pas question de mettre nos bœufs et notre vache avec. Au bout d'une semaine, on est arrivé chez Joseph Héraud, un cousin de Sainte-Pazanne qui nous a hébergés quelques jours, le temps de nous trouver une petite maison abandonnée en campagne où on est restés six mois.

On n'était pas inscrits sur les registres de la commune, donc on n'avait pas droit à la carte d'alimentation ni aux tickets de rationnement. On nous disait : " Pourquoi vous êtes venus ? Pourquoi vous êtes pas restés chez vous ? " On a dû attendre la mi-avril 45 pour recevoir une petite allocation aux évacués. On a eu faim et on ne refusait pas le cadeau d'un navet pour la soupe. Ma sœur Marcelle a réussi à se faire embaucher à la boulangerie-coopérative et nous ramenait du pain. Raphaël Boué, le laitier, nous donnait de temps en temps un fromage. Mon père allait aider le voisin à arracher les choux raves et passait des journées à les gratter pour les vaches. Il attelait la vache et le cheval en ligne pour débarder les fagots, les bûches ou les choux dans la gadoue des chemins de marais. Moi qui étais une fille des champs, j'étais capable de manier l'aiguillon comme un homme pour tirer droit le brabant ou la charrue, mais je n'étais pas forte sur l'aiguille à repriser. J'ai pourtant été obligée de faire du rapetassage dans les villages. De temps en temps, la maison était bonne et, au moins on me remplissait mon assiette et je pouvais manger à ma faim. Ce jour-là, c'était de la poule, on m'a dit : " Comme tu manges vite Hélène " ! Les pattes, la crête, tout y était passé ! Pour gagner mon pain, j'étais prête à tout, même à passer une après-midi entière à effacer les crottes de mouches sur une armoire avec du vinaigre.

Au début, je revenais pour rendre visite à la grand-mère restée à Saint-Père en Retz et pour récupérer ce que je pouvais. Mais ensuite, je revenais aussi pour voir l'état du village et des maisons. J'ai assisté au fil des semaines au dépeçage du village. Les Allemands récupéraient tout : les poteaux des hangars, la volige des toitures... Il n'est pas resté une allumette. Chez la famille Bourreau, ils avaient installé leur cuisine et leurs gamelles, mais chez nous, par chance, ils avaient installé des bureaux. En mai 1945, après la Libération, les FFI les ont remplacés et en ont rajouté une couche. Après leur départ, il a fallu des semaines pour décrasser tout ça, les murs noircis par la fumée des feux faits à même le sol pour se chauffer. »

À la fin de cette entretien, Hélène m'a dit qu'elle avait été très contente d'avoir pu parler de tout cela avec moi, que ça lui faisait du bien et que c'était une bonne chose qu'il y ait encore des gens qui s'intéressent à cette histoire. Je lui ai demandé l'autorisation de faire une photo, elle a accepté et m'a prêté trois photos d'elle pendant la guerre.

L'expulsion du Châtelier le 3 octobre 1944 telle que me l'a racontée Claire Héry, née Deniaud, le 13 juin 2004

Une patrouille du bataillon Dominique/Conty Freslon (en provenance d'Indre et Loire et devenu Bataillon VII /4 puis 32è RI dans la Poche de Saint-Nazaire) est tombée dans une

embuscade tout près de la ferme du Châtelier à Saint-Père-en-Retz. Le sergent Millet a été grièvement blessé et capturé par les Allemands qui décident d'expulser les habitants du village qu'ils soupçonnent d'aider ces maquisards...

« On nous a poussé à descendre vers la route de Saint-Père. Sous le bras de maman Marcelline, la petite Marcelle qui n'avait que deux ans et demi ne parvenait pas à détacher son regard de ce blessé porté devant elle par deux Allemands. Ils ont fait sortir la grand-mère Gouard de sa maison et l'ont poussée vers notre groupe sans ménagement, avec deux de ses petits-enfants. On nous a parqués sur l'aire du Moulin la Rose, face à la gueule d'une mitrailleuse. Le père Mariot tentait de nous remonter le moral ; le voisin François Pruneau, dont on avait réquisitionné le moulin et les bâtiments, s'est approché pour nous reconforter mais ils l'ont repoussé. On voyait passer des Allemands sur les vélos volés au Châtelier, avec les grands pots de terre cuite sur le porte-bagage. Pas fous, ils commençaient par le beurre ! Le maire avait été prévenu ; c'est son adjoint Rouxel qui est venu nous voir. Il ne pouvait rien pour nous mais au moins, il savait qu'on était là.

À midi, on attendait encore. L'angoisse montait, les enfants pleuraient et demandaient à manger. Ils ont escorté Marcelline, Germaine et la grand-mère Gouard jusqu'au village pour récupérer quelques provisions. C'était pas beau à voir ! Les bancs à laver souillés de sang, les têtes de poulets sur le sol, des mares de vin dans l'entrée des caves, les portes forcées, les maisons fouillées, tous nos bijoux volés... Dans l'après-midi, des chefs sont arrivés. Un officier a montré une poignée de cartouches oubliées par les FFI dans une grange... Il fallait déguerpir. Cette ferme était une menace pour leur poste au Taillis de l'Enfer ! On nous a laissé le choix : à l'intérieur ou à l'extérieur de la Poche ? La sécurité des enfants, la fatigue, le goût du pain blanc, on a choisi de quitter la poche.

- Vous partir. Deux heures pour déménager. Tout ce qui se mange est pour nous. Vous pouvez prendre trois vaches pour petits babis...

- Et les bœufs pour la charrette ? Pour emmener le ménage ?

- Les bœufs aussi.

- Et la jument au frère prisonnier ? Demanda courageusement la mère Deniaud.

- Emmenez jument.

Les bêtes rassemblées dans le pré de l'Enfer étaient devenues folles par les tirs et le remue-ménage. C'était difficile d'en trier trois. Les autres ont été volées par les Allemands. Après la libération, on a appris qu'elles avaient été emmenées à la Rouaudière et qu'on les avait abattues au fusil de guerre au fil des semaines. Ils les pendaient à des crocs de boucher aux branches des sapins, et en découpaient des morceaux au fur et à mesure des besoins. À la fin, la viande pourrissait et devenait verte. »

« On a attelé les charrettes derrière les bœufs et on a choisi le plus utile... les lits, les meubles, la vaisselle. Un grand drap par terre... du linge et des vêtements jetés au milieu et on a rassemblé les quatre coins... Comment faire tenir une ferme et toute notre vie dans deux charrettes ? On a abandonné la pendule comtoise qui a fait le bonheur d'un voleur. On a attaché trois vaches par derrière et on a quitté le village. Il était déjà tard. Pas le temps d'aller plus loin que la Massérie où les Dolu et les Lechat ont partagé leur toit ; une famille ici, l'autre là. Le lendemain, on s'est remis en route car les Allemands ne voulaient plus voir aucun habitant du Châtelier dans le secteur. Pas de place à la Prauderie. On est remonté vers la Sicaudais. Au Loup Pendu, on est tombé sur le cousin Jean Labarre qui nous a entraînés à Bellevue... « Vous pouvez rester, on s'arrangera ! »...

Claire Héry m'a confié le dossier d'indemnisation pour dommages de guerre présenté par son père à la Libération...

« Déclaration de Léon Deniaud au Châtelier.

Ferme évacuée, expulsion violente : 23 hectares de terres labourables, 7 hectares de prairies, 1,5 ha de bois et de landes ; plancher du grenier disparu dans la maison ; toute la toiture endommagée ; 11 fenêtres, 11 portes disparues, ferrures disparues ; toutes toitures disparues ou endommagées ; trous de bombe dans pièce de terres labourables

Matériel roulant disparu : 1 tombereau, 1 charrette, 1 brancard pour cheval, 1 charrette à bœuf, 1 brouette à essieu.

Machines de culture : charrue Brabant, charrue et son train

Machines de récolte : 1 faucheuse, 1 râteau

Machines d'intérieur de ferme : coupe-racine, couteau à vendange, moulin à vendange, 2 cages à porc, 1 concasseur, 2 auges à porcs, 1 meule, 2 jougs, bascules et poids, couteau à foin, 21 barriques, 1 écrémeuse, 1 baratte, 10 baquets en bois, 1 lessiveuse, 1 malaxeur, 1 poulain à barriques.

Harnachement : 2 paires de harnais, travail et voitures, 1 paire de courroies.

Matériel d'écurie : 2 chaînes d'attelage, 2 chaînes à bœufs, 33 m de mangeoires, 33 m de râtelier.

Outils : 5 couteaux à main, 10 fourches, 7 pelles, 7 pics, 6 coins de fer, 2 masses, 1 harpon, 5 tarières, quantité d'outils aratoires et à main, 20 cordages, 4 funeaux de 20 m, 1 double dal, 2 entonnoirs, 2 paniers, 2 cuves, bois d'ouvrage : 1 tonne, 6 stères de bûches, 1000 fagots de gros bois, 600 fagots d'épines, 100 m de fil de fer barbelé, 120 m de fil de fer à fagots.

Bétail : 2 truies d'élevage âgées de deux ans : 300 kilos, 5 porcs de cinq mois : 250 kilos, 12 porcelets de douze mois : 180 kilos, 1 taureau normand de deux ans de 500 kilos, 5 vaches laitières normandes de 4 à 8 ans : 3000 kilos, 5 génisses et bovillons normands de 20 à 24 mois : 2000 kilos, 1 jeune veau de deux mois : 100 kilos, 110 poules et poulets : 250 kilos, 30 canards : 75 kilos, 15 lapins : 110 kilos, 24 pigeons : 15 kilos

Récolte en grange : 115 quintaux de céréales battues, 550 quintaux de paille, 400 quintaux de foin, 102 quintaux de racines et tubercules, 39 kilos de haricots, 100 kilos de graines diverses, 70 hectolitres de vin, 14 hectolitres de cidre, 5 litres d'eau de vie.

Récoltes en terre et plantations : 5 hectares de blé et d'avoine nonensemencée, récolte impossible ; 60 ares de foin, récolte perdue ; 40 ares de choux perdus ; 400 quintaux de betteraves non arrachés ; 100 quintaux de navets non arrachés ; 6 pieds de chênes perdus.

Produits en magasin nécessaires à l'exploitation : 6 kilos de graisse agricole, 10 litres de gazole, 8 litres d'huile agricole, 20 kilos de soufre.

Dommages divers : 1 harnais, 1 pendule comtoise, 1 table de 1 m par 0,50 par 0,80, 1 berceau, 2 lits, 5 bancs, six chaises, une glace, six bicyclettes (homme et femme), 2 couvertures en laine, 1 pull en laine, 2 montres bracelet en or, une paire de boucles d'oreille or, 1 paire de souliers homme, linge de ménage, verres, vaisselle, chaudière et marmites, batterie de cuisine, cuillères et fourchettes, 8 pots à lait, 8 seaux, 1 bidon à lait, 20 kilos de

pointe, 1 charnier avec 50 kilos de lard salé, 20 kilos de beurre, 14 kilos de graisse de porc, 4 kilos de savon. »

Joseph Évin (né en 1935) et Gaby Évin (née Bachelier en 1936) racontent la tourmente vécue par leur famille à la Michelais des Marais (Chauvé) – Témoignage recueilli le 22 avril 2004.

« Cela s'est passé dans la nuit du 5 septembre 1944 à la Michelais des Marais. La future maman était à bout de force, atteinte de pleurésie. L'accouchement se présentait mal. Le médecin avait dit : "Ce sera la maman ou le bébé". La petite Marie-Claude était venue au monde, mais au bout de huit jours, elle s'est éteinte. La famille et les voisins sont venus prier la petite morte. On était dans la pénombre, juste éclairés par des cierges. Il y a eu des coups violents sur la porte. Et un ordre : "Licht, verboten"! La grand-mère Léontine Évin nous a rassemblés autour d'elles et elle nous a fait dire des Ave Maria. Les coups ont redoublé. Elle a dit "Vont pas nous bouffer quand même"! et elle s'est dirigée vers la porte. C'était une patrouille de couvre-feu. Elle a attrapé le gradé par le bras, l'a tiré à travers l'assistance et elle l'a planté devant le berceau. La lumière était tremblotante, mais on devinait le petit visage de cire du bébé enfoui dans sa robe de baptême. L'Allemand s'est replié vers la porte, mais Léontine l'a rattrapé par la manche. "Ja ! Ja !" Elle lui a montré les cierges et l'homme s'est excusé en se repliant vers la porte à grands pas "Ja ! Ja ! Verstehen"! Et il a pris la porte.

Ce soir-là, on les avait mis dehors, mais bientôt c'était notre tour ! Le facteur venait de quitter Chauvé pour Saint-Hilaire-de-Chaléons. Plus de boulanger. Village après village, les ordres d'évacuation arrivaient. À la Michelais des Marais, les frères Bachelier ont attelé les bœufs et les chevaux et ils commencé à déménager tout ce qu'ils pouvaient vers Arthon. Les Allemands étaient en face, au village de Retord, et faisaient des cartons sur tout ce qui bougeait. Les FFI leur répondaient. Dès le couvre-feu, c'était encore pire. Impossible d'allumer une lanterne pour sortir dans la cour ou aider une vache au vêlage. Ça tirait à travers le marais, à toute heure et en tout calibre. On a quitté la ferme, tête basse, derrière les charrettes et le troupeau, comme tout le village qui s'est lancé sur les routes. Parfois vers un cousin mais bien souvent au hasard. Les Douet vers Sainte-Pazanne, suivie de Claire Bouyer qui a dû se débarrasser de ses vaches à la foire de Sainte-Pazanne. La famille Rochais de la Gautrais a suivi ses bœufs jusqu'à Talmont, en Vendée. Le père Samson, impossible de le pousser plus loin qu'Arthon, et encore, il avait fallu insister... Quand les deux frères Bachelier sont venus le chercher avec leurs attelages, il était dans son jardin avec sa pelle et sa pioche : "Faut partir père Baptiste ! Les Boches vont arriver"! Il ne répondait pas. Ils ont insisté... "Je partirai point avant de les retrouver"! Ils ont réussi à le faire monter avec son fatras. Il était assis sur son gros poste de TSF, avec sur les genoux, une boîte toute barbouillée de glaise qu'il tenait précieusement : "J'vas quand même pas leur laisser mes Napoléons"! »

Marie-Thérèse Leduc (née Bouvron en 1928) raconte l'évacuation de sa famille à l'Ennerie de Chauvé – Témoignage recueilli le 23 mars 2004.

Ordre d'évacuation. Départ aux premières heures de la Saint Sylvestre 1945 de Marie-Thérèse, de sa sœur Germaine et de ses parents Marie et Jean-Baptiste Bouvron...

« On a fait une dernière traite et on a emmené tout le lait qui fera le bonheur d'autres familles rattrapées ou croisées sur le chemin. Double ration de betteraves et de foin pour les bêtes... Que mangeraient-elles demain ? On a chargé les hardes, les casseroles et le linge. On a resserré les courroies autour du joug des bœufs, puis on a détaché les vaches qui jetaient des regards inquiets sur tout cet équipage qui les attendait dans la cour. On a attrapé quelques poules sur leur perchoir, puis on les a jetées dans une basse de vendange et on a mis

par-dessus une dame-jeanne de rouget enveloppée d'une couverture. Ensuite, on a poussé les vaches vers la route de Chauvé où s'est joint à nous l'équipage du père Crépin. On a aidé le bonhomme handicapé à grimper sur son tombereau de betteraves, tout emmitouflé dans son gros manteau du dimanche. On comptait être à Bourgneuf le soir... Si les bêtes ou les gens ne se cassaient pas une patte ! Là-bas, on avait un cousin qui avait trouvé une petite maison et un bâtiment pour les bêtes... Celles-là, c'était notre gagne-pain mais c'était aussi du tracass. Déjà, il fallait les tenir sur la route et dans la bonne direction ; à chaque pause, chaque place de village ou chaque embranchement, elles tentaient leur chance ; elles pointaient leurs cornes vers le bercail. Et là-bas, comment allait-on les nourrir ?

Le cousin a cédé un peu de fourrage pour les premiers jours. Mme Crochet, une voisine de Bourgneuf, a accepté de revenir à l'Ennerie avec une charrette et son cheval pour ramener du bois et des betteraves, mais au retour, elle a été stoppée par la bourrasque et a dû abandonner son attelage sous la neige, à Arthon. C'était le 12 janvier 1945. Il a fallu acheter un lot de foin et de paille à Honoré Gouy, un voisin de Bourgneuf. C'est marqué sur le cahier, prix du lot : 4 100 francs. Le char à bœuf de Louis Crépin a refait un tour de ménage, 10 heures de charroi : 850 francs.

Malgré le froid, ma mère s'est rendue à Saint-Hilaire le 14 janvier pour demander une indemnité de déplacement. On lui a dit non. Les sabots de mon père Jean-Baptiste avaient rendu l'âme. Le 21 janvier, il est allé à Fresnay-en-Retz pour en acheter une paire ; il n'y en avait plus. Le 25, il a remis ça ; nouvel échec. Heureusement, la perception de Bourgneuf nous a versé une allocation de réfugié : 12 923 francs, entre janvier et juin 1945. On a reçu aussi un colis américain envoyé par la mairie de Saint-Hilaire... avec un corsage bien chaud et plutôt seyant pour ma sœur et moi. [La précision de ces détails, tient au fait que mère et fille ont tenu un cahier de cette période]

On a obtenu quelques hectares de patureau dans le marais, mais les petites vaches nantaises étaient devenues indépendantes comme des chèvres, et on s'épuisait à les courser entre les douves pour la traite du soir. Finalement, on les gardait, tricot à la main, le long des kilomètres de chemins où elles faisaient le travail du cantonnier... Quand on les a ramenées à l'Ennerie, quelques jours après l'ouverture de la Poche [le 22 mai 1945], quel bonheur dans le dernier quart d'heure de les voir redresser la tête, humer l'air, remuer la queue ! À la fin, on ne pouvait plus les suivre à regrimper le chemin au pas de course pour se précipiter dans l'étable. Pas d'erreur, elles étaient toutes à leur amarre. Si elles avaient pu se repasser la chaîne autour du cou ! On a eu bien du mal à les pousser dehors pour aller brouter l'herbe dans l'enclos.

Les passages et les courtines du village étaient envahis d'herbes folles, le blé repoussait dans l'aire, une harde de sanglier avait pris ses quartiers dans le verger. Il manquait des tôles et des tuiles mais la ferme était debout. Ma mère a dit : on déchargera le fourbi plus tard. Au milieu des armoires vidées et des fils arrachés, elle a sorti du panier une boîte de corned-beef et un gros pain blanc, cadeau d'adieu des voisins de Bourgneuf. Le meilleur repas de ma vie ! On était délivrés mais pourtant, j'avais le cœur gros. Je venais de quitter mes amis de Bourgneuf, les soldats, les pêcheurs... Il fallait reprendre le collier, nettoyer les traces de la guerre, désherber, labourer, semer les patates... La vie d'avant !

Après m'avoir décrit la mort de son frère, Jean-Marie Gouy m'a aussi raconté les drames des mois qui suivirent à la Guichardière...

« Après l'attaque allemande du 21 décembre 1944, les Allemands et les FFI ont continué à se canarder à coups de canons aux abords du pont du Clion. Il y a eu aussi des accrochages de patrouilles. Un jeune FFI de 20 ans, Joseph Fouliot, a été blessé [le 23 décembre 1944] et il allait mourir au bout de son sang. Pour se mettre à l'abri des tirs, son copain de patrouille s'est mis à l'eau pour traverser le marais glacé et il est arrivé à la Guichardière. On l'a bouchonné avec de la paille, comme un cheval. Dès qu'il a repris des

couleurs, il a bredouillé : *“Joseph est là-bas, il perd tout son sang. Il appelle sa mère” ! Quand on l’a retrouvé, il était mort. C’était un gars du 93è RI, un Vendéen. On a mis une stèle à une centaine de mètres du pont du Clion. Le père Landais de la Gautrais, un ancien poilu, a fleuri la stèle tous les jeudis jusqu’à sa mort en 1980 ».*

...
« On était pris dans une enclave, entre le marais du canal de Haute-Perche et la route Saint-Père Le Clion où passait la ligne allemande. Comme ça canardait souvent, on a été obligés d’évacuer. Quand les Allemands sont entrés dans la cour de la ferme, ils ont descendu les volailles à la mitrailleuse, puis ils ont tué la truie et les petits cochons au couteau. Ils ont tout emporté. On est parti sur la route, les neuf personnes de la maisonnée, avec nos deux charrettes, derrière les bœufs et le cheval, avec quelques meubles, quelques bêtes et le chien. Après 24 km de marche dans la campagne gelée, on est arrivé vers 1 heures du matin au village de la Boulais, à Port-Saint-Père. C’est le père Prin qui nous a recueillis. Le lendemain on est allée à la mairie pour obtenir du foin pour les bêtes et des tickets de ravitaillement. On est resté là jusqu’à la Libération. »

...
« Quand je suis revenu en vélo, à la Guichardière, avec Julienne, c’était la désolation ! Des ruines partout, les hangars brûlés, les caves pillées, les brancards et les timons de charrettes coupés pour faire du feu. Les hommes avaient marché sur les toits, cassé les tuiles, volé les voliges. On a retrouvé les barriques au poste allemand du pont du Clion. Une tonne de six cents litres avait été oubliée par les pillards... C’est comme ça qu’on a eu du vin pour notre mariage » !

Des évacuations à Frossay, sur la Prée de Tenue

Une première offensive allemande se déroula dans la Poche sud le 15 octobre 1944. À la faveur d’une nuit noyée de bourrasques, les Allemands avancèrent sans opposition sérieuse, enveloppant Saint- Viaud endormi, et occupant à l’aube le bourg de Frossay. Ils venaient de conquérir 35 km² et des dizaines de villages dont la plupart furent contraints d’évacuer au fil des mois. Dès le mois d’août 1944, ils avaient fait sauter les ponts et les digues permettant l’accès à l’Île Adet et de nombreuses familles durent évacuer par des voies submergées !

Le 22 janvier 2004, Ambroise Berthebaud me racontait son évacuation de la Hamonais...

« Au lendemain de Noël, avec mon frère Paul on attelé la jument et les bœufs devant deux charrettes où on a chargé les meubles et cinq barriques de vin. On est descendu vers le marais qui était gelé. On s’est engagé sur la chaussée recouverte par quinze centimètres d’eau, entre Beaumont et l’Île Adet. La jument allait devant, cassant la glace ; elle connaissait la route. On a traversé Vue, Messan... On nous avait dit qu’il y aurait des bâtiments libres à la Télindière, en bordure des marais du Pellerin. On doublait des attelages abandonnés. Le verglas recouvrait le bitume, comme du cristal. Les bêtes dérapaient et n’avançaient plus. Du foin et des betteraves ont versé au fossé. Une charrette de fagots bloquait le passage. La colonne s’est mise en colère... “Quand on déménage les fagots, c’est qu’on a déjà déménagé tout le reste et en plus on emmerde le monde” ! On a dételé les charrettes dans une cour du Pellerin et on s’est réfugiés dans une grange. Dans la nuit, il a fallu aider la jument à faire son poulain.

...
Quand on est revenu à la Hamonais, une semaine après la Libération, on s’est rendu compte que la ferme avait été occupée par les Allemands. C’était pas plus mal parce qu’ils l’avaient protégée et elle avait encore ses toitures et ses charpentes. Chez les voisins Lécuyer, aux Virées, ils ont eu moins de chance... Pour les trois gars qui revenaient d’Allemagne, ils n’y avait plus que les murs ! »

Chez les Bourreau de la Maillerelle, sur l'Île Adet (Frossay)

« On est partis avec deux chevaux et une demi-douzaine de vaches. Première étape chez une tante à la Montagne avant d'arriver au Château du Pé, à Saint-Jean-de-Boiseau. Sept dans la même pièce. On n'a conservé que les bêtes que l'on pouvait nourrir ; quand l'herbe a commencé à reverdir, on les a gardées le long des routes. On vendait le lait. On gardait précieusement le crottin et le fumier pour faire du troc. Pour survivre, on se louait à la journée pour tailler les vignes ou labourer... Au retour, il n'y avait plus une tôle sur le hangar et plus une goutte de vin dans les barriques ».

Marie-Louise Grosseau du Pé de l'Île (Frossay)

« Je vivais seule avec mon père veuf. La misère !... On labourait avec deux vaches. Le cousin nous a prêté son cheval pour tirer la charrette, avec les lits et les armoires. La semaine d'après, je suis revenue pour chercher mon veau avant qu'il soit tué par les soldats. Au retour, j'ai eu bien peur qu'il m'entraîne dans le marais gelé ; il était vigoureux le bougre, il bondissait au bout de sa corde et on ne voyait plus les bords du chemin » !

L'offensive allemande du 21 décembre 1944

L'attaque du 21 décembre à La Sicaudais, vue par Colette Charrier, Victoire Normand, l'aspirant Roussel et Fernand Allais

Colette Charrier (née en 1923) m'a raconté son enfance, sa jeunesse et sa guerre au cours de multiples entretiens depuis 2004 jusqu'à ce jour...

Ce dernier hiver de guerre a laissé une trace vivace dans la mémoire de Colette Suaudeau, née Charrier, dont les parents tenaient une mercerie sur la place de la mairie de Saint-Père-en-Retz. Elle se trouva plongée au cœur de ces combats du 21 décembre 1944, et s'acquitta, ce jour-là, d'une bien singulière mission... Mais c'est au matin du 20 décembre que commença l'aventure...

« J'étais venue voir ma sœur Anna à La Sicaudais. Elle était mariée avec le forgeron Pierre Cerclé. Elle s'inquiétait pour ses petites : " On a peur des balles perdues. Pourrais-tu aller demain à Sainte-Pazanne chez M. et Mme Mainguy, marchands de chaussures. Je les connais bien... S'ils pouvaient me trouver un logement pour me réfugier avec les filles ?" Le lendemain, je me suis levée de bonne heure. Ça tirait au loin, plus que d'habitude. Il y avait encore du courant à La Sicaudais et on voyait un peu de lumière filtrer à travers les vitraux de l'église où l'office avait commencé. Il faisait frisquet. J'ai relevé le col de mon manteau, enfilé mes gants et j'ai sauté sur mon vélo qui laissait des traces sur la route blanche de frime. Direction Sainte-Pazanne, par la Feuillardais, Cheméré et Saint-Hilaire de Chaléons. Les tirs redoublaient de partout. Loin, côté de la mer, puis vers la Loire, vers Saint-Père... Mais aussi tout près, dans mon dos, vers la Feuillardais. J'ai appuyé sur les pédales et je suis arrivée à Sainte-Pazanne où Mme Mainguy m'a promis de chercher un hébergement provisoire pour Anna et les petites, puis j'ai pris le chemin du retour. À Saint Hilaire, j'ai acheté un kilo d'anguilles à une marchande ambulante et j'ai pris au plus court, le long de la voie de chemin de fer. Pas question de traîner. Malgré le froid, il y avait comme de l'électricité dans l'air. Aux abords de la Feuillardais, ça tirait de plus belle, mais j'ai gardé mon cap. Pourtant, j'ai dû mettre pied à terre, lorsque je suis tombée sur le père Audion, le cantonnier, un voisin de ma sœur. Il était assis au bord du fossé, à côté de son vélo, et semblait inquiet.

- Que faites-vous là, père Audion ?

- Tu ferais mieux d'attendre que ça se passe ! Ils tirent dur aujourd'hui !

J'ai posé mon vélo et je me suis assise à côté de lui. Ça tonnait maintenant de partout. " Obus !... Mitrailleuses !... Mortiers ! disait le père Audion. Instinctivement, on baissait la tête. Bientôt, on a vu accourir le long de la voie ferrée une femme affolée qui s'est arrêtée à notre hauteur... " Je suis Mme Pollono. La compagnie de mon mari est attaquée. Il faut aller demander du renfort au Moulin Henriet, à Sainte-Pazanne. Vite" ! Je ne connaissais pas ce nom-là et je ne me voyais pas en estafette des FFI. Je lui ai dit : " Prenez mon vélo. Vous le laisserez chez M. Mainguy. Je rentrerai à pied à la Sicaudais ". Elle avait la panique sur son visage... " Merci ! Merci ! Mais... Je ne sais pas rouler à vélo" ! J'ai hésité, puis j'ai demandé au père Audion de prévenir ma sœur et j'ai proposé à la malheureuse : " Madame, asseyez-vous sur mon porte-bagages. Je vous emmène ". Elle s'est installée derrière moi sur le biclou et on est reparties vers Sainte-Pazanne. Elle disait " Plus vite ! Plus vite, s'il vous plaît" ! Mais l'état du vélo et du chemin, le poids de la dame ! On est arrivée tant bien que mal à Saint-Hilaire. À droite par la Gerbretière. Le château était en vue. Je l'ai déposée aux abords du Moulin Henriet et j'ai rebroussé chemin. Aux abords de la Feuillardais, j'ai été interceptée par les soldats français. " Pas question d'aller plus loin Mademoiselle ! Les Boches sont à La Sicaudais" ! Je me trouvais enfermée dehors, coupée de ma famille. Avec pour tout bien mon vélo et quelques francs dans mon porte-monnaie. Retour à Sainte-Pazanne où Mme Mainguy m'hébergea et accepta le kilo d'anguilles en gage provisoire.

Que faire ? Où aller ? Je me suis retrouvée dans la peau d'une réfugiée. C'était un peu de la faute de cette dame et de son guerrier de mari si je me trouvais dans cette situation ! À cette époque-là je ne savais rien du sort du malheureux Pollono et de ses compagnons qui devaient déjà avoir été tués, et j'ai décidé de retourner au Moulin Henriet pour expliquer ma situation. Ils ne pouvaient rien pour moi mais pour se débarrasser de moi, ils m'ont donné une boule de pain blanc ! Du pain blanc ! Quel bonheur ! Mais quelle honte de se voir traitée en mendiante.

Mme Mainguy m'a trouvé une chambre chez Mme Rio, place du Champ de foire, J'ai pensé " Bah ! Dans deux ou trois semaines ce sera fini ! Mes parents paieront le loyer et je pourrai rentrer chez moi." Je suis restée enfermée dans ma chambre les jours de Noël et du premier de l'an, les jours les plus noirs de ma vie, à pleurer comme une Madeleine. La mairie m'a ouvert un dossier de réfugiée et on m'a promis une petite allocation. Mais avant de toucher les premiers sous, il fallait bien manger. C'est Madame Moreau, la femme de l'adjudant-chef de la brigade de gendarmerie de Paimbœuf repliée à Sainte-Pazanne, qui m'a avancé de quoi subsister.

J'ai décidé de me rendre à Nantes chez les fournisseurs de mes parents [Les parents Charrier-Lefort tenaient une boutique de mercerie-lingerie-couture sur la place de la mairie à Saint-Père-en-Retz] pour me pourvoir en chemises, culottes et combinaisons et je leur ai demandé d'envoyer la facture à mes parents. Plus tard, j'ai eu droit à quelques vêtements par la mairie : une robe que je n'ai jamais pu enfiler, un corsage rose, une précieuse paire de socquettes, une chemise de nuit blanche à pois rouges et bleus, une chemise de nuit patriotique !

Courant janvier, ma sœur a été évacuée de La Sicaudais par la Croix-Rouge, avec ses deux filles. Quelle joie de les voir sur le seuil de ma porte et de reconstituer une famille. Les nouvelles qu'elle m'a données étaient pourtant bien sombres. Ce Pollono, un lieutenant originaire de Pornic, était bel et bien mort, avec trois de ses compagnons. Peut-être était-il déjà mort lorsque je pédalais avec sa femme sur le porte-bagages... " Plus vite ! Plus vite " ! La pauvre femme ! Pendant que le menuisier Pierre Fouché fabriquait les cercueils, c'est Pierre Cerclé, le mari de ma sœur, aidé de Fernand Allais, Georges Guérin et Jean Doucet qui avaient relevé les corps sur la route et dans la chenillette. Ils m'ont raconté... On les avait déposés dans l'église, couverts d'un drap blanc, sous la statue de Notre Dame du Bon Secours, et on les avait enterrés la veille de Noël. Pas grand monde au cimetière : l'abbé Olivaud, les porteurs qui avaient relevé les corps, Vital Leduc qui portait la croix et Paul Chatelier, l'organiste. Deux Allemands avaient tiré une salve d'honneur pour chaque corps inhumé dans le cimetière.

... Et voilà qu'est arrivé ce beau jour de mai 1945 où les cloches se sont mises à sonner grand branle. Interminablement. On est sortis peu à peu des maisons pour se rassembler sur la place. On avait du mal à y croire. Puis la rumeur s'est répandue : " C'est la reddition de la poche. Ils sont libres " !. C'était une explosion de joie dans les rues de Sainte-Pazanne. On riait et on pleurait à la fois. Des gens qui ne s'étaient jamais vus s'embrassaient comme de vieux amis. Les réfugiés n'avaient plus qu'une idée en tête : " On va rentrer chez nous." Mme Méaulle, la femme d'un assureur de Paimbœuf, réfugiée elle aussi, a demandé : " Quelqu'un aurait-il un piano ? " Des hommes ont sorti le piano de Mme Hardy sur la place du champ de foire. Quand Mme Méaulle a frappé les premières notes de la Marseillaise, tout le monde a entonné l'hymne national. On chantait et pleurait à la fois. Puis elle a joué des airs de danse et on s'est mis à danser. Le lendemain, j'ai dit à Anna : " Je vais aller sur les lignes pour voir si on peut rentrer ". Je suis allée du côté du village de Beauchêne, tout près de la Feuillardais et des lignes françaises. J'y ai retrouvé d'autres candidats au retour. Des camions militaires chargeaient des caisses. Je me suis avancée vers les soldats :

- Où allez-vous ?

- À notre nouveau PC.
- Et où est-il ce nouveau PC ?
- À l'entrée de Saint-Père-en-Retz... Au village de l'Ennerie.

L'Ennerie ! À cinq minutes de chez mes parents ! Je les ai suppliés, tant et si bien que j'ai fini par les convaincre. J'ai confié mon vélo à un réfugié moins chanceux pour qu'il le ramène à ma sœur. Et je ne me suis pas fait prier de bien me cacher au fond d'un camion, derrière une bâche. À l'Ennerie, j'ai embobiné un officier qui devait se rendre à la mairie de Saint-Père... " Je vous montrerai, c'est en face de ma maison ". Il m'a laissé monter dans sa voiture et j'ai débarqué au pied du magasin familial où mes parents n'en revenaient pas de me voir rentrer aussi vite. J'étais sans doute la première civile à revenir dans la poche ».

Témoignage de Victoire Ériaud (née Normand en 1931) recueilli le 8 mai 2014 à Bourgneuf

« J'étais alors âgée de 13 ans. J'habitais dans une ferme qui donnait sur la place de l'église. Ce matin-là, je venais d'ouvrir mes volets. Il faisait encore à moitié noir. J'ai vu arriver par la route du Coprès un groupe d'hommes, en file indienne, avec un canon. Je me suis précipitée dans la cour pour prévenir mon père qui était occupé à couper les betteraves pour les vaches. Dans cinq minutes les Allemands seraient là et ils allaient découvrir les armes du FFI ! Mon père était un ancien prisonnier libéré par la « relève » en janvier 1943 et si les Allemands trouvaient des armes chez nous, il risquait gros ! Je lui ai dit : " On va les cacher dans l'abreuvoir des vaches ", mais quand on a grimpé l'escalier vers la chambre du soldat, on a vu par la fenêtre que les Allemands avaient déjà pris position le long de la voie ferrée et qu'ils s'apprêtaient à grimper vers l'église. Il était trop tard ! »

Mais que faisaient ces armes dans la maison Normand ?

« Une dizaine de jours plus tôt, Auguste Gautier, adjoint spécial de La Sicaudais, avait demandé à mes parents d'héberger un FFI dans une chambre, à l'étage de notre grande maison, face à l'église. C'était un gars originaire de Paimbœuf, qui avait fait la guerre d'Espagne et qui s'appelait Gustave Foucher. On ne pouvait pas refuser ! La veille de l'attaque, le mercredi 20 décembre, lorsqu'il avait prévenu de son départ à Machecoul pour les fêtes de Noël, on s'était inquiété. Et si les Allemands arrivaient et trouvaient ces armes et ces munitions dans la chambre, mais il avait répondu en riant que les Boches ne risquaient pas d'attaquer !

« Je m'étais précipitée aussitôt à l'église où ma mère accompagnée de mon petit frère assistait à la messe de 7 heures. Elle était dite par le père Auguste Riallot [prédicateur d'un triduum eucharistique, assisté du curé Olivaud]. J'avais beau lui dire : " Les Allemands arrivent " ! Ma mère ne voulait pas me croire. Je suis revenue à la maison et je me suis précipitée dans le jardin pour retrouver mon père, mais il avait abandonné les betteraves et les vaches et il avait disparu. Je suis ressortie et j'ai vu les Allemands qui se faufilaient le long de l'église pour se diriger vers la Roulais. Là-bas, ils allaient tomber sur les FFI ! Je me suis réfugiée dans la première maison, chez la mère Malard dont le frère était au STO en Allemagne, à côté de chez Léon Labarre. J'étais coupée de ma famille, les Allemands étaient partout et un déluge de feu venait de commencer.

À la première accalmie, j'ai entendu ma mère crier à travers la place : " Victoire ! Victoire " ! et elle frappait aux portes des maisons. Toute la famille a fini par se retrouver chez Léon Labarre où mon père s'était déjà réfugié. On a reçu la visite de l'abbé Riallot qui nous a conseillé de revenir à la maison pour y prendre des vêtements plus chauds... Mais il avait autre chose à nous demander. Il voulait qu'on lui donne des draps. Il a dit : " Sinon, ces pauvres soldats n'auront pas de linceul ". C'est là qu'on a appris que quatre soldats français avaient été tués, mais pour l'instant, on ne savait pas qui. Ma mère et moi, on est retournées à

la maison, mais les Allemands y étaient déjà ! Un soldat s'est avancé : " Où est votre mari ? " On a compris qu'ils avaient trouvé les armes et elle a tenté d'expliquer que c'était le bourgmestre qui avait demandé de loger un soldat français. Ils étaient fou furieux et avaient déjà tout retourné et tout fouillé de fond en comble, même nos affaires d'école. Pourtant, ils nous ont laissé récupérer quelques vêtements dans l'armoire ? Ma mère s'est enhardie et elle a demandé à soigner et traire les vaches ! Et ils ont répondu " Nein. Nicht vaches ! Nous faire " !

Ma mère, mon petit frère et moi, on s'est réfugié alors chez Joseph Allais, le charcutier, bientôt rejoints par mon père. Mais on avait oublié la demande du père Riallot, et ma mère est retournée à la maison malgré la présence des Allemands pour en extraire quatre draps qu'elle est allée porter à l'église. On a passé la nuit chez Joseph Allais, puis après que des obus soient tombés près du presbytère, on a passé la nuit suivante chez une autre voisine, Mme Huvert. Mon père a appris qu'on pouvait passer les lignes en se dirigeant vers la Drouaillère, alors on a décidé de gagner Bourgneuf-en-Retz pour se réfugier chez le grand-père. On avait prévu une marche de trois jours. On s'est mis en route le 24, la veille de Noël, avec une vingtaine de personnes. C'est le père Billot qui avait donné les consignes : passer par le Pas Morin, la Bévinière pour rejoindre le marais de Vue... Le marais traversé, du côté du Pigeonnier, on a vu arriver une patrouille FFI, alors on a gité nos mouchoirs et ils ont fini par baisser leur fusil. Aux abords de Vue, notre groupe s'est dispersé et nous quatre, on a poursuivi le voyage avec une étape à la Chaussée-le-Retz et une autre à Cheméré pour atteindre Bourgneuf le 26 décembre ».

Après six mois d'exode, la famille Normand ne reviendra à La Sicaudais qu'en mai 1945...

« A notre retour, on a appris que dès le premier jour, les Allemands avaient fait main basse sur nos vélos, puis s'étaient emparés du vin, des légumes, de la réserve de pommes. Et même des vaches. Au début, ils avaient dû les traire, mais ensuite, ils ont dû les manger car on a retrouvé beaucoup d'os dans une fosse creusée dans la cave. La ferme était dévastée, cernée de tranchées ; un de nos champs à la Malpointe était rempli d'obus, un autre, à la Roulais, était miné. Lorsqu'ils l'ont nettoyé, un soldat allemand a sauté sur une mine.

Au bout de quelques semaines, on a reçu une visite pas banale. C'était Mme Pollono, la mère de Maurice, tué avec ses trois compagnons à la Malpointe, le 21 décembre 1944. Elle venait remettre un drap à ma mère. Ma mère s'est récriée : " Non Madame, c'est pas la peine. On a fait notre devoir, on ne pouvait pas laisser ces hommes sans linceul ". Mais Madame Pollono a expliqué qu'elle y tenait... " Comme ça, c'est comme si c'était moi. C'est comme si je lui avais donné son linceul ".

Les derniers instants de Maurice Pollono tels que me les rapportés les 17 et le 22 septembre 2014 à Nantes l'aspirant Roussel (né en 1923, Alexandre Roussel devint ensuite colonel)

Pollono venait de décider de repartir en patrouille vers La Sicaudais. Il sortit un petit carnet de sa poche sur lequel il griffonna au crayon de bois un dernier message à l'intention du commandant Thomas. Le message était bref : « S/L Pollono à Ct. Thomas – 9 h 40 – Carrefour La Feuillardais. Les Boches semblent avoir percé sous la station venant de la Perrière. Une reconnaissance faite par une patrouille vers le N. de... » Et dans cette phrase interrompue, nous venons de lire en pointillés la mort prochaine de Pollono qui vient de prendre la décision de repartir lui-même en reconnaissance vers La Sicaudais pour traduire la situation de façon plus claire avant d'en informer le commandant Thomas [Le corps franc de Pollono était rattaché à la compagnie d'accompagnement Bretteval du capitaine Lequime, en provenance de la Vienne, elle-même intégrée au 7^{ème} bataillon du commandant Thomas appartenant au 125^{ème} RI. Quant à Alexandre Roussel, il était frais émoulu d'un peloton

d'aspirant]. Dans l'urgence de la mission, Pollono avait tendu le feuillet avec son graffiti interrompu à son adjoint, l'aspirant Roussel, en lui ordonnant de le suivre à pied avec son groupe pour aller mettre en place deux mitrailleuses lourdes dans les postes qu'ils avaient préparés les jours précédents à l'entrée sud du bourg, aux abords de la Malpointe... Mais nous allons maintenant faire un détour par le témoignage de ce jeune aspirant devenu depuis colonel...

« Nous étions installés dans une ferme abandonnée par ses habitants à proximité du carrefour des Landes Fleuries. Les lignes françaises et allemandes dans ce secteur n'étaient pas au contact. Il y avait entre les deux une zone de terrain libre, mais ce n'était pas un no man's land car la plupart des habitants étaient restés sur place dans les fermes, hameaux et bourgs. À 2 km environ de notre installation, le petit village de La Sicaudais vivait comme si la guerre n'existait pas. Nous entendions tous les jours sonner l'Angélus et l'appel à la messe le dimanche. Par deux fois, j'eus l'occasion d'entendre la messe dans cette église, avec quelques hommes de la section en provenance du maquis de Legé, pendant que les autres qui n'étaient pas « Talamesse », pour la plupart communistes en provenance d'un maquis FTP, assuraient la sécurité, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs de fréquenter le café du coin. Descendant des Vendéens de Charette ou adeptes de Staline, on s'entendait à merveille quand il s'agissait de combattre les Boches. Une punition redoutée en cas d'incartade consistait à priver le fautif de patrouille ou d'embuscade ! Par contre, au cantonnement, les empoignades verbales étaient fréquentes, animées et bruyantes ; chacun cherchant à convaincre l'autre du bien-fondé de ses convictions.

Notre activité principale consistait à rechercher des renseignements sur l'activité des troupes allemandes, soit par des patrouilles soit par des prises de contact avec les habitants... Nous étions, pour une section commando, fortement armés : deux mitrailleuses lourdes allemandes de petit calibre de la première guerre mondiale (50 kg), un fusil mitrailleur Bren, un fusil mitrailleur d'origine tchèque mais manifestement inspirée du Bren, un fusil mitrailleur français Mac 24/29. L'armement individuel se répartissait de façon à peu près équivalente entre fusils et pistolets-mitrailleurs d'origine anglaise ou allemande. Pour ma part, j'avais conservé mon fusil Mauser du peloton... Le lieutenant Pollono nous avait fait aménager des emplacements de combat à proximité du village de La Sicaudais, destinés à recevoir nos deux mitrailleuses allemandes. Avec le recul du temps et l'expérience acquise, je crois que les Allemands auraient eu vite fait de neutraliser ces deux armes, soit par un tir d'artillerie, soit par une opération commando de "va et vient". Je suis aussi convaincu qu'ils avaient repéré nos emplacements et nos préparatifs lors de leurs propres patrouilles. Nous avions de temps à autre la visite des Américains qui venaient prendre des contacts et sans doute s'assurer de la qualité de nos positions, mais lors d'une de leurs visites, la mitrailleuse de leur Jeep fut volée » !

...

« Avec le reste de la section, j'avais donc pris la route de La Sicaudais. J'avais réquisitionné un fermier avec cheval et carriole pour transporter les mitrailleuses et ainsi alléger les hommes. Au bout de quelques centaines de mètres, le bruit des armes s'étant amplifié, le fermier refusa d'aller plus loin. Je fus donc dans l'obligation de transporter armes lourdes et munitions à bras d'hommes mais cela me prenait la moitié de mes effectifs. Il me restait peu de voltigeurs pour assurer la sécurité de l'ensemble. À peu de distance de la voie ferrée, un homme couvert de sang se traînait sur la route ; c'était un membre de l'équipage de la chenillette. Il nous raconta qu'après avoir traversé la voie ferrée et à l'entrée du bourg de La Sicaudais, la chenillette avait été détruite par des tirs d'armes antichars. Bien que choqué, il avait réussi à sortir du véhicule et à se replier. Tous les autres étaient morts ou blessés. Il était certain de la mort du lieutenant Pollono.

Après l'avoir recueilli et soigné avec des moyens pratiquement inexistantes, je pris la décision de me replier et d'occuper le carrefour des Landes Fleuries. Quoique consternés par la destruction de la chenillette et la mort de leurs camarades, les hommes ont bien réagi et

voulaient descendre du Boche. Seulement, sur notre droite, au retour, une ferme [la Perrière] avait été occupée par l'ennemi et le chemin qui y menait était battu par des armes automatiques. Difficile de croiser rapidement cette ligne de feu en portant nos mitrailleuses, lourdes à souhait, que je ne voulais pas abandonner. J'ai bien essayé de passer par les champs, mais c'était très difficile. Le chemin était bordé de prairie pour les bêtes, clôturées par des haies épaisses et épineuses. Le seul point d'entrée ou de sortie donnait sur le chemin où nous étions. Nous n'avions pas les outils nécessaires pour percer des ouvertures dans les haies. La section est donc restée sur place en attendant la nuit tout en se gardant de tous les côtés, mais sans pouvoir aménager d'emplacement de combat et sans protection arrière. À plusieurs reprises, la position fut soumise à des tirs d'artillerie et de mortiers. Les projectiles tombaient soit devant nous soit dans les prairies voisines. J'attribuais tous ces tirs de harcèlement aux artilleurs adverses mais il est fort possible que nos propres canons aient participé à cette action dans l'ignorance de notre position exacte. Par chance je n'ai eu aucun blessé. Après une attente d'environ une heure, je vis arriver un engin qui venait de La Feuillardais. Ce ne pouvait être qu'un ami. Effectivement, c'était une unité voisine qui venait aux nouvelles. J'ai rendu compte de la situation à l'officier qui était à bord de l'engin : destruction du Bren-Carrier, mort du lieutenant Pollono, recueil d'un homme de l'équipage, les difficultés pour passer le chemin sous le feu de l'ennemi, mon intention de m'installer en bouchon au carrefour des Landes Fleuries... Il prit le blessé à son bord puis l'engin blindé neutralisa l'arme automatique qui cessa de tirer [Il s'agissait de l'auto mitrailleuse de Hardy et Bichon qui reçurent l'appui de l'auto-canon du lieutenant Huguet. Accompagnés du peloton moto de Mazarguil, ils tentèrent une percée mais durent renoncer devant l'arrosage de mortiers allemands embossés à la cote 30, et retournèrent au Poirier.]

Je profitai de cette accalmie relative pour faire replier toute la section ainsi que les mitrailleuses. De retour au carrefour des Landes Fleuries, je disposai mes hommes de façon à contrôler et interdire les différents accès à ce carrefour. Après la tombée de la nuit, je reçus l'ordre de décrocher et de me replier sur Cheméré, à pied bien entendu, sans avoir mangé de la journée. Après une nuit de repos, j'assistai le lendemain à un débriefing des événements de la veille. Le commandant du bataillon avait rassemblé tous les commandants de compagnie et les chefs de section. Chacun fut mis en demeure d'exposer son action. Les questions fusai : pourquoi avez-vous fait ça ? Pourquoi n'avez-vous pas agi de cette façon ? Tous étaient sur le gril. Certains ont eu droit aux remontrances du commandant. Je n'ai fait qu'assister à cette réunion mais je n'ai pas eu à rendre compte de mon action de la veille ».

Après quelques jours de repos à Noirbreuil, l'aspirant Roussel remonta en ligne avec la compagnie Bretteval dans le secteur de la Brosse et du grand moulin cote 40 où il resta du 8 au 24 janvier 1945, puis ensuite dans le secteur de la Prauderie de Vue, à la cote 52... Avant de repartir en formation puis de rejoindre la partie nord de la poche.

Témoignage de Fernand Allais racontant la fin des combats à La Sicaudais

« Vers 15 heures, une voiture s'arrête, des officiers en descendent ; ils ont tous le sourire. D'autres gradés ayant participé à l'attaque viennent à leur rencontre, discutent une minute et se mettent au garde-à-vous. Les supérieurs lèvent le bras droit en disant : " Prima Artillerie " ! Nous en apprendrons la cause peu de temps après. On boit un verre de gnole, c'est tout ce qu'on a !... Peu à peu, la canonnade diminue d'intensité. Vers 15 heures 30, une voiture radio entre dans l'impasse pour envoyer des messages en morse. Le calme revenu, les soldats ne courent plus, ils marchent sans se courber, sans précautions. Nous sommes convaincus que les postes de la Roulais sont enfoncés. Le génie entre alors en action ; chaque soldat emporte deux mines en bandoulière sur son dos... Nous nous hasardons dehors et demandons à un soldat si on peut aller au ravitaillement ? « Oui Monsieur, nicht danger. FFI kaput ! »

Nous nous rendons alors à l'école pour y chercher Mme Moreau, l'institutrice, avec ses deux enfants. À l'école, il ne reste plus une vitre. Georges regarde alors par la fenêtre et aperçoit la chenillette et les corps allongés sur la route... Nous demandons aux soldats si nous pouvons aller les relever ? Réponse négative... Le lendemain, c'est un autre soldat qui nous demande de trouver cinq [!] cercueils. Georges se rend chez le menuisier Pierre Fouché, et moi je vais chercher Pierre Cerclé et quelques autres pour aller ramasser les morts avec la charrette à bras de René Boucard. Nous partons chercher les quatre FFI qui se sont fait tuer. Nous ramenons en premier Pollono ; en passant devant le canon, les soldats lèvent le bras droit. Ils feront de même aux autres passages. Nous ramenons Georges Maurice et mettons les corps dans l'église au-dessous de la statue de Notre-Dame du perpétuel secours. Au dernier tour, ce n'est pas la même chose, les balles sifflent, nous nous camouflons un moment puis nous chargeons René Le Guiffant et il nous faut beaucoup de courage pour retirer Albert Levœux, calciné dans la chenillette. L'après-midi nous creusons les tombes ; les balles sifflent au-dessus du mur du cimetière. À croire, comme dit Joseph Allais que nous creusons pour nous... »

Pollono et ses hommes furent enterrés le dimanche suivant, avec salves d'honneur allemandes pour chaque corps inhumé ; curieux retour des choses pour ce « terroriste » que les mêmes Allemands se proposaient de pendre sans procès quelques mois plus tôt. Voici la liste complète des victimes de cette embuscade : Lieutenant Maurice Pollono, 31 ans, père de 2 enfants ; caporal René le Guiffant, de Saint-Hilaire de Chaleçons, 31 ans, père de 3 enfants ; Georges Maurice, jeune mécanicien nazairien de 19 ans ; Albert Levœu, jeune Brévinois de 21 ans ; Joseph David, 21 ans, touché au ventre ; Léon Bocéno, 20 ans, atteint de balles dans le genou et la cuisse, et qui, une fois guéri, rejoignit son groupe... Avant de s'engager pour l'Indochine et l'Algérie ; Pierre Hérault, 21 ans, indemne.

J'ai recueilli le 27 septembre 2019 le témoignage d'Odette Letiembre, née en 1932 au village de l'Angle à Pornic

« On vivait dans une petite ferme à l'Angle, commune de Sainte Marie. Depuis que la Poche était fermée, on n'était pas rassurés avec les Allemands. On se méfiait d'eux quand on était à travailler dans les champs. Du haut de leur observatoire installé dans un grand arbre, ils s'amusaient à dégommer les betteraves qu'on était en train de désherber. Dans un village voisin, ils se sont accrochés avec les FFI, et le père Durand, le forgeron du Chêne Pendu a été tué (au lieu-dit les Raises) [Il s'agit d'un accrochage entre les Allemands du capitaine Josephi et les hommes du bataillon Dominique qui a eu lieu le 28 septembre 1944]. René, le fils du forgeron, était âgé de 16 ans, il a eu les deux jambes arrachées par un éclat de grenade et on a dû l'amputer. C'était un musicien qui jouait déjà de l'accordéon dans les bals et il avait une bonne amie qui ne l'a pas laissé tomber. Après guerre, on la voyait pousser son fauteuil roulant. On lui a mis des jambes artificielles, ils se sont mariés et ont fondé une famille. »

...

« Les Allemands du château de la Mossardière nous ont volé notre poulain. Mon oncle qui travaillait à Saint-Nazaire connaissait un officier allemand qui est intervenu pour qu'on nous rende notre bête, mais on craignait les représailles et mon père a préféré quitter la ferme. On a confié nos quelques vaches à nos voisins Garraud et on s'est réfugiés à la Bunière (La Sicaudais) chez une cousine, Lucienne Crépin, dont le mari était prisonnier en Allemagne. Au matin du 21 décembre alors qu'il faisait encore nuit noire, le village a été réveillé par des tirs de balles et d'obus. Les Allemands ont attaqué de partout et ont surpris les FFI. Dans la matinée, ils ont réquisitionné notre cuisine et ils se sont servis de la table pour soigner leurs blessés. On avait peur que les Allemands reconnaissent les hommes du

village, car pendant la semaine précédant l'attaque, ils avaient été réquisitionnés par les FFI pour couper des branches et des troncs d'arbre qui leur servaient à construire leurs abris et même un fortin entre la Bunière et Sainte Anne. Et parmi eux, il y avait mon père et le commis. Des FFI étaient venus à la maison ; on en soignait encore un qui était malade et on avait même caché sa mitraillette sous une couette. On a donc eu très peur quand ils ont enfermé mon père, le commis et le FFI malade dans l'écurie. L'inquiétude a encore grandi lorsque le FFI qui comprenait un peu l'Allemand a surpris un dialogue entre les soldats... Si l'infirmier de la compagnie parti chercher les blessés dans le pré à côté de la maison était tué ou blessé, les otages seraient fusillés ! Une fois le calme revenu, mon père et le commis ont été envoyés prisonniers à Penhoët et ils ont emmené le FFI. Mon oncle de Saint-Nazaire est intervenu à nouveau auprès de l'officier allemand qu'il connaissait et mon père a été libéré, mais il a jugé plus prudent de ne pas revenir à la Bunière et il s'est réfugié chez sa sœur, à la Mainguinière (à Saint-Michel-Chef-Chef).

Nous avons ensuite partagé notre toit avec les Allemands pendant 3 semaines. Ils occupaient la cuisine mais nous avons conservé les chambres et on prenait nos repas dans la buanderie. J'ai encore des souvenirs de ce Noël 1944... Ma tante avait caché la jarre à beurre dans un mulon de foin... Les Allemands se lavaient au puits dans la cour, torse nu malgré le froid ... Le jour de Noël, ils nous ont donné un pain noir et ils ont chanté Stille Nacht, heilige Nacht !... Douce nuit, sainte nuit ! L'un des soldats était en fait un Polonais qui ensuite s'est fait appelé Bruno ; c'est lui qui manipulait le gros poste de radio militaire et il se tenait toujours dans la cour à côté de la batterie de canons avec lesquels les Allemands tiraient sur les Français posté aux Landes Fleuries. Après la guerre et la captivité, il a épousé une fille de Saint-Père-en-Retz et il s'est installé comme électricien à Pornic.

À la mi-janvier 1945, nous avons chargé nos baluchons sur une charrette et nous avons rejoint mon père à la Minguinière. Mais on n'en avait pas fini avec les Allemands qui venaient voler du blé dans le grenier. Pour les en dissuader, l'oncle a installé une longue barre verticale venant bloquer la porte du grenier ; elle partait de la cuisine, traversait le plafond et venait se ficher dans le plafond du grenier. C'est dans cette ferme que nous avons attendu la Libération avant de retourner dans notre ferme de L'Angle à Sainte-Marie où nos voisins nous ont rendu nos vaches. »

Chantal Tedeschi, jeune réfugiée brestoise, m'a livré son témoignage le 2 juin 2014 à Saint-Nazaire.

Le 29 janvier 1945, les batteries françaises de Taillecou tiraient une trentaine d'obus vers le château de Terre-Neuve à Chauvé, contraignant les officiers allemands qui l'occupaient à se replier au château des Biais. On ne sait rien des pertes allemandes, mais attardons-nous sur le récit d'une petite fille de l'époque, Chantal Tedeschi, réfugiée avec sa mère au château de Terre-Neuve en 1943.

« Je suis née en 1934 à Brest. Quand mon père a été envoyé en captivité en 1940, j'avais 6 ans. Ma mère et moi avons quitté Brest devenu trop dangereuse pour nous réfugier chez mes grands-parents paternels à Sautron. Nous avons connu un drame en juin 1942 lorsque mes grands-parents brestois sont morts sous les bombes britanniques. Le climat est alors devenu très tendu car ma mère était une gaulliste convaincue alors que les grands-parents paternels qui nous hébergeaient étaient de fervents pétinistes. Nous les avons quittés pour nous réfugier à Nantes où nous avons été hébergés provisoirement à côté du lycée Clémenceau. La « Maison du prisonnier » a alors proposé à ma mère un hébergement pour sa fille en zone « non occupée ». Elle m'a donc mise dans le train en juillet 1942 avec ma petite valise marquée d'une étiquette à mon nom à destination du département de la Loire où une famille devait m'accueillir pour l'été. Mais j'y suis restée 6 mois, jusqu'à ce que ma mère vienne me rechercher pour m'emmener à Chauvé où elle avait trouvé un emploi.

Elle est donc devenue gouvernante de la châtelaine du château de Terre-Neuve, Madame Valeix, devenue grabataire et entourée de sa belle-fille et de Bernadette et Marie, ses deux bonnes. J'allais garder les vaches avec les enfants des fermiers du château, et je participais avec eux aux travaux des champs. Je ne fréquentais pas l'école de Chauvé et c'est la belle-fille de Mme Valeix qui me faisait l'école.

À l'automne 1944, deux officiers allemands ont occupé le château, un capitaine et un lieutenant qui était un très bel homme sans doute d'origine aristocratique, qui parlait français, jouait très bien du piano et se promenait à cheval. Les Allemands nous ont proposé de prendre le repas en commun mais nous avons refusé. Chaque dimanche, nous allions à la messe à Chauvé, en voiture à cheval. C'est à la sortie de la messe que ma mère a fait connaissance d'un officier français nommé de Lannurien à qui elle a confié qu'elle partageait son toit avec des officiers allemands, ce à quoi il a rétorqué qu'il allait les bombarder ! Ce qui advint effectivement le 29 janvier 1945 alors que je menais les vaches avec mes petits voisins. Lorsque sont tombés les premiers obus, je me suis précipité vers le château où le capitaine a conseillé à ma mère de se mettre à l'abri avec moi. Mais je me rappelais que mes grands parents étaient morts sous les ruines de leur maison bombardée, et j'ai préféré courir vers le jardin, aussitôt suivie par ma mère et par Marie, la vieille bonne. J'ai alors été blessée d'un éclat à la tête tandis que Marie, criblée d'éclats, s'effondrait, morte à mes pieds. J'étais couverte de sang et les Allemands m'ont alors prodigué les premiers secours. Après le dernier obus, ils m'ont convoyé avec ma mère à l'infirmerie allemande de la Rouaudière, à Saint-Père-en-Retz, où un major a extrait l'éclat et m'a bandé la tête. J'ai ensuite été transférée à Pornic où on a continué à me soigner dans une infirmerie. Quelques semaines plus tard, on nous a bandé les yeux et on nous a fait monter dans une voiture à cheval avec d'autres civils et nous avons quitté la Poche par la Rogère. »

À l'automne 2006 à Frossay, Robert Guisseau évoquait ses souvenirs du lieutenant Reiner à la Butte des Pins

À la mi-octobre 1944, une cinquantaine d'hommes (anciens de la Kriegsmarine) sous les ordres du lieutenant Reiner occupent le village des Pins au-dessus de la Pré de Tenue à Frossay. Robert Guisseau qui avait à l'époque 12 ans, se souvient...

« Il y avait une mitrailleuse en batterie au coin du jardin, et un canon de 20 mm au pied du grand chêne servant d'observatoire. De temps en temps, un canon de 88 planté devant le moulin tirait en direction de Buzay. Et les canons de 75 français, du côté de Cordemais, lui répondaient.

À la fin du mois de novembre, les Allemands ont fait évacuer les villages au bord de la Pré de Tenue. Et ensuite, c'était le tour du Bois-Péan, la Rivaudais, la Voirie, la Championnière, la Hamonais... Ils laissaient le choix : vers l'intérieur de la poche ou vers "la France", à travers le marais de Vue complètement inondé, par la route de l'Île. Mes oncles Guisseau de la Rivaudais ont dû quitter leur maison pour se réfugier à La Montagne, avec une paire de bœufs devant la charrette et une vache derrière. Ils avaient aidé les deux parents et la tante Anne-Marie à monter sur deux ballots de linge. Le lieutenant Reiner avait tenté de calmer les larmes de la mère et il avait interdit aux soldats de toucher au beurre ! Le lendemain, c'était le tour du tonton Gustave à la Voirie, et de son voisin Jean-Marie Olivier ; puis d'Alphonse Boucard à l'Andouillé...

Mon père, Francis Guisseau, et ses copains Clovis Éveillard et Lili Rondineau, ont demandé à Reiner l'autorisation d'aller récupérer les meubles des oncles pour les protéger du mauvais temps et du pillage. Il a accepté et ils ont mis les meubles à l'abri dans une réserve de M. Haas qui était directeur des chantiers de la Loire à Saint-Nazaire. Le transfert a duré plusieurs jours. Au dernier soir, des obus français sont tombés sur les Pins, et les Allemands ont riposté à la mitrailleuse. On était inquiets, les hommes ne rentraient pas, le

brouillard tombait... Reiner a ordonné à ses soldats de cesser le feu tant que les attelages ne seraient pas rentrés.

Le 27 avril 1945, mon père est parti avec sa faux et sa brouette couper du trèfle et il est tombé sur Reiner qui pleurait. Il y avait eu un accrochage avec les FFI entre le Bois Péan et le Pé de l'île... " Ach ! Monsieur Guisseau ! Grand malheur " ! Et il a éclaté en sanglots : " Mon ordonnance a été tué ! C'était mon grand camarade " ! On a ramené le corps sur une civière ; le soldat avait enlevé son casque et il avait été touché par une balle française. »

[Je fais l'hypothèse qu'il s'agit de Walter JENETZKE, né le 12 mars 1925 à Vordamm en Bavière, blessé mortellement sur la Pré de Tenue et décédé au Pavillon des Fleurs, le lazaret allemand de Saint-Brevin, pendant la Poche. Lors de l'accrochage où fut touché ce jeune soldat de la *Kriegsmarine* furent tués aussi 3 jeunes soldats français du 21^{ème} RI : Raymond GRENIER, 18 ans, Lucien BRACHET, 21 ans, et le jeune Nazairien Lucien TREMODEUX.

Consulter <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/bilan-perdes-allemandes-poche-de-saint-nazaire-2.pdf>].

« Le 8 mai 1945, en revenant de la messe à Frossay, mon père a trouvé sa charrette sur les chambrières, chargée d'armes et de caisses de munitions. Un Feldwebel lui a ordonné d'atteler la jument pour convoyer ce chargement jusqu'à Saint-Brévin. Il a dit non et je l'ai aidé à décharger la charrette sous les menaces du soldat. Le lendemain, tout le village a été témoin d'une scène dont on a parlé longtemps... On avait attaché des drapeaux en tête du moulin et sur les plus hautes branches du chêne ; les caves ne désemplissaient pas, et on ouvrait de bonnes bouteilles qu'on avait sauvées de tous les pillages. Chacun y allait de sa chanson, même Reiner, qui ne s'était pas encore constitué prisonnier et nous avait rejoints dans la cave... À la surprise générale, il a enchaîné tous les couplets de la Marseillaise, du premier au dernier. On n'en connaissait pas autant !

Après la guerre, on a continué d'entendre parler allemand car on a eu droit à deux prisonniers, Karl et Gherard, qu'on s'est partagés avec M. Haas. Et, en 1959, on a vu revenir le lieutenant Reiner... Il nous a offert un tôte à tôte en porcelaine de Saxe !... On a débouché une bouteille, et on a parlé de la Poche »... Reiner s'est tourné vers moi : " J'avais 35 ans à l'époque, et j'étais père d'une petite fille de ton âge " ! Il a campé sur la pelouse et, pendant plusieurs jours, il a sillonné les chemins et les marais où il s'était battu contre les Français... En attendant de chanter la Marseillaise avec eux ! »

Histoire croisée d'un capitaine allemand et d'un paysan français à la Prauderie (La Sicaudais) - Témoignage d'Étienne Gautier recueilli le 8 juillet 2004 et lettre du capitaine Baumann ayant occupé son village et lui ayant sauvé la vie.

Deux ans après la Libération, Alexandre Moriceau, maire de Saint-Père-en-Retz, recevait une lettre en date du 15 août 1947, avec l'en-tête suivante : « *Demande de Baumann, matricule 831157, dépôt 163, à Larzac dans l'Aveyron.* »

« Monsieur,

Selon un arrêté du général des P. G. A. porté à notre connaissance ces jours-ci, peuvent être libérés de préférence les prisonniers qui auparavant ont sauvé la vie à des Français ou au moins les ont aidés dans les conditions particulièrement difficiles. Cet arrêté me donne la chance de rapatriement prioritaire, vu surtout la situation misérable dans laquelle vit actuellement ma famille. Vous souvenant de moi et de mes bonnes relations avec la population française de votre commune, vous seriez bien aimables si vous pouviez certifier les faits suivants.

Du mois de septembre jusqu'aux 20 décembre 1944, j'étais le chef de compagnie 1/2/Mar. gren. Abt. et commandant local de Saint-Père ; du 20 décembre 1944 jusqu'à la capitulation, ma compagnie se trouvait à Chauvé. Ayant fait tout ce qui épargnait les rigueurs du siège à la population, je voudrais vous rappeler les détails suivants :

- Pendant le feu d'artillerie à la Noël, j'ai toujours admis la population au fortin du PC de ma compagnie.

- J'ai aidé moi-même à l'évacuation de la ferme sous le feu d'artillerie et au transport du fils blessé du cultivateur Gautier.

- J'ai mis en liberté tous les prisonniers civils faits par ma compagnie à Saint-Père, malgré les ordres opposés.

- J'ai donné la permission à des évacuations interdites.

- J'ai fait rendre au cultivateur des bêtes de trait et des vaches de lait malgré les ordres existants.

- L'intelligence entre les autorités françaises et moi fut toujours la meilleure.

Je vous serais bien obligé si vous pouviez me faire parvenir un écrit certifiant les faits cités ci-dessus le plus tôt possible. Dans l'attente d'une réponse favorable, et avec mes remerciements anticipés, je vous prie Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Paul Baumann. »

On ignore si cette requête fut suivie d'effet. Mais l'attitude conciliante et les services rendus par cet officier aux populations civiles seront bien confirmés par les derniers témoins de cette période, en particulier par Etienne Gautier dont il est fait état dans la lettre de Baumann et dont le père, Auguste Gautier, était l'adjoint « spécial » de la ville d'Arthon pour La Sicaudais...

« Lorsque Paul Baumann a franchi le seuil de notre cuisine, le 21 décembre 1944, j'avais 18 ans. Il nous a donné des ordres concis : “Je vais installer mon PC dans votre maison. Vous avez deux heures pour évacuer. Vous pouvez rester dans le village si quelqu'un veut bien vous héberger. Vous pourrez continuer vos travaux agricoles et garder vos animaux” ! Deux heures plus tard, on était encore à déménager nos lits, les ballots de linge, la vaisselle, la cuisinière, et Baumann a donné l'ordre à ses soldats de nous donner un coup de main à porter nos biens chez le père Allais qui avait accepté au pied levé de nous héberger. La veille, c'était les FFI qui avaient réquisitionné les paysans du village pour transporter du bois, des vivres, des barriques... Et Pollono cassait la croûte dans la cuisine !

On s'était tout de même dépêché d'enterrer les boîtes de conserves américaines qui traînaient encore dans les appentis et les hangars, et aujourd'hui, c'était Baumann qui allait manger à la table de Pollono ! Et dans les mêmes charrettes, on allait encore transporter des planches, du bois de chauffage, des troncs d'arbres ou des barriques, mais pour l'ennemi. On n'avait pas le choix. Moi, j'ai été réquisitionné pour récupérer des barriques de vin dans un village évacué, chez Étienne Odion à la Martinais. Aux abords du village, les Allemands enlevaient les mines devant les bœufs pour les reposer derrière. Dans les fermes occupées par les Allemands, on était de fait exclus des réquisitions frappant le reste de la Poche. Une partie de nos ressources était détournée directement à travers la cour, mais on était payés, car Baumann ne voulait pas se mettre à dos ses “voisins”.

Les Allemands ont installé une nouvelle ligne de défense au-dessus de la vallée de la Rivière-Mulon, face à Chauvé. Ils ont creusé des abris enterrés où ils ont même installé des lits, fabriqués avec les voliges prélevées sur un hangar en construction. Pendant des semaines, on a entendu les harpons, les marteaux et les haches qui se mêlaient de temps en temps aux tirs d'obus et d'armes automatiques. Entre les abris, ils ont creusé des tranchées. Et dans notre cour, ils ont construit un fortin protégé de sacs de terre et de troncs d'arbres pour protéger les soldats et les civils du village des obus français. Ils ont installé des lignes téléphoniques qui couraient dans les fossés, le long des chemins [ces lignes reliaient les PC de

compagnies de village à village, entre Baumann à la Prauderie, Brinkmaïer au Bois Hamon, Bald aux Biais, Würfel à Frossay, Emminger et Leptin à Saint-Père-en-Retz, Josephi à la Brenière ... Kaessberg à Saint-Brévin... et Junk et Huenten à Saint-Nazaire]. De temps en temps, ça ne passait plus, un saboteur avait coupé le fil ! Ils envoyaient des réparateurs qui se faufilaient entre les haies et les taillis, en rentrant la tête dans les épaules de peur de prendre une balle FFI. Ils s'enfonçaient parfois jusqu'aux genoux dans la boue. Au retour, ils enlevaient leurs bottes avec l'aide de soldats décrotteurs qui les lavaient, les séchaient et les enduisaient de graisse de porc. Le lendemain, ils repartaient les pieds secs en croisant la patrouille descendante avec des gaines de boue autour des jambes. Nous, on observait le cérémonial en douce, en rigolant intérieurement. Un jour, un soldat s'est retourné vers nous et il a lancé entre ses dents, comme s'il lisait dans notre tête : "Sales Boches" !

Baumann était un ennemi mais il nous a toujours ménagés. On a appris qu'il avait lui-même proposé à une famille de Retail de traverser les lignes sous sa protection pour rejoindre le père qui était bloqué à Chauvé. Il a autorisé des évacués de Saint-Père-en-Retz à se réinstaller. Il a aussi accompagné des fermiers pour récupérer de la futaille et du vin à la Bonnélais alors que ce village était sous le feu. Il faisait placarder des écriteaux dans les caves : "Interdiction absolu de vendre du vin aux soldats pour leur consommation individuelle". Le père Lodé et un soldat récalcitrant se sont fait tirer les oreilles. Il a fait aménager un cachot dans la cour de la Prauderie où il enfermait les ivrognes, les voleurs et les bagarreurs. On l'avait baptisé "la fosse aux lions". C'était pas un Boche comme les autres ! Si on était victime ou témoin d'un vol ou d'une injustice de ses soldats, on lui disait qu'on allait en parler à Baumann. Pourtant, il a fallu plusieurs semaines pour qu'il nous débarrasse du Feldwebel Linder, un alcoolique qui réglait ses problèmes à coups de poings et m'a même menacé d'exécution pour espionnage parce qu'il m'avait surpris à passer un paquet de gris. Baumann a fini par l'expédier en première ligne vers La Sicaudais.

Les Allemands étaient arrivés au village avec un cheval et quatre vaches. Où les avaient-ils volées ? C'est un vieux soldat qui les menait pâturer et assurait la traite mais il fallait partager les choux et le fourrage. Comme le lait des vaches "allemandes" ne suffisait pas aux besoins de la compagnie, ils ont réquisitionné le lait et le beurre des vaches françaises. Les soldats se rangeaient en colonne le long du mur de l'écurie, quart à la main, jusqu'à la porte de la loge où Claire Gautier passait le lait à l'écumeuse et où chacun attendait sagement sa ration de lait de beurre. Un soir, comme ça n'allait pas assez vite, un soldat a pénétré dans l'étable pour aider à la traite. Le lendemain, idem, puis l'habitude s'est installée. Un sergent allemand énervé par ce manège, s'est précipité dans l'étable pour botter le cul du "laitier". L'altercation a fini par attirer l'attention de Baumann qui a donné raison au "laitier" et a viré le sergent.

Un jour, on a vu arriver un attelage de bœufs avec des fourneaux et des marmites en provenance de Saint-Nazaire, mais le ravitaillement était de plus en plus maigre. Ils ont essayé de fabriquer du pain et de le faire cuire dans un four de Retail mais il était brûlé et immangeable. Pourtant, si Baumann surprenait une popote ou un feu clandestin, il les dispersait à coups de bottes. Et pas question de voler les poules. Je ne sais pas si j'ai raison d'en parler mais quelques semaines plus tôt, on avait vu des maquisards qui prenaient moins de gants avec nos volailles... Claireleur avait pourtant donné un canard-dinde, mais ils s'étaient dirigés vers l'étang et avaient fait leur marché à la mitraille, directement à travers la bande ! Baumann a fait installer des huttes de guet dans des chênes têtard en bordure d'un taillis, mais les sangliers éventaient les chasseurs. Ils se sont rabattus sur les lapins, mais pour nourrir une compagnie ! Vers la fin, une battue au sanglier a été organisée par des soldats et quelques jeunes du village. On a vu revenir le cheval attelé devant le tombereau d'où ils ont déchargé deux sangliers abattus dans les taillis du Bois Joli. Ils ont pendu les bêtes à une échelle et ils se préparaient à les dépouiller mais on a entendu claquer les canons du côté de Chauvé et tout le monde s'est réfugié aux abris.

En quatre mois d'occupation, plus de quatre cents obus français de tous calibres sont tombés sur le village. Le 14 avril 1945, les canons de 105 de Taillecou et de la Bitauderie ont arrosé tous les abords de Chauvé, de la Bonnelais à la Prauderie. Et pour faire bonne mesure, on a reçu aussi des obus de 50, tirés de la Vesquerie. Tous aux abris ! Mais pour moi, c'était trop tard. J'ai été blessé à la cuisse en traversant la cour. Comme le fortin refusait déjà du monde, je me suis enfui du village, couvert de sang. J'ai été secouru, au bord de l'évanouissement par le vieux bouvier allemand qui gardait les vaches de la compagnie. L'éclat était toujours dans la cuisse. Le chirurgien m'a dit plus tard que si j'avais couru quelques mètres de plus "les digues de l'artère fémorale auraient céder" ! Le soldat a tiré de sa poche son propre pansement hermétique et il a fait ce qu'il a pu pour contenir l'hémorragie. Baumann qui avait été prévenu, est arrivé sous le feu, avec son infirmier et il a tout de suite décidé de me faire évacuer : "Pour toi, c'est l'hôpital. La Baule ou Pornic ? Si c'est la Baule, nous allons te transporter ; si c'est Pornic, c'est ta famille". J'ai répondu Pornic. Baumann a fait prévenir ma sœur et ma grand-mère à la Redunière, puis un tombereau m'a transféré chez Marcel Brelet, à la Maison-Neuve, et c'est Marcel qui m'a emmené à Pornic avec son propre attelage. Le chirurgien Duperrier m'a dit : "Toi, t'as eu une sacrée chance" ! Quelques jours plus tard, j'ai été rejoint à l'hôpital par mon voisin Aristide Courjeon, le meunier du Bois Joli canoné lui aussi par les Français. Je n'ai pas assisté aux derniers jours de la guerre ni au départ de la compagnie. On m'a dit que quelques jours avant la fin, ils se sont repliés du côté de la Poterie, où Baumann a recommencé à creuser des tranchées et même fait construire une casemate aux Terrières. »

Hyppolite Mellerin, observateur inlassable de cette fin de guerre, a rapporté la teneur de son ultime entretien avec le capitaine Baumann : « La guerre est perdue pour nous, Monsieur Mellerin, et pour moi, la vie est finie. J'ai toujours été soldat, je n'ai aucun autre métier »... Puis après un silence : « Ma femme était à Dantzig... Je sais que je ne la reverrai plus ; la ville est rasée et occupée par les Russes. »

Les marins de la Ville Aubert (Frossay)

Lorsque j'ai recueilli le témoignage d'**Anne-Marie Bernier (née Rondineau)** le 22 janvier 2004, elle habitait toujours cette ferme de la Ville Aubert en Frossay, où un jour d'octobre 1944 elle avait vu arriver des bœufs devant d'étranges attelages traînant des canons de marine arrachés au pont d'un navire...

« Une cinquantaine de marins s'étaient installés dans les hangars. Pendant quelques jours, pas question de mettre le nez dehors. Ils avaient installé leurs pièces derrière la maison dans un pré qui dominait Frossay et ils les essayaient en pointant la tour de Buzay. Puis les canons et les marins étaient remontés au château de la Rousselière. Il ne restait plus à la Ville Aubert que le lieutenant Mitchass, et quatre sous-officiers. Mitchass venait de Hambourg, c'était un officier de marine professionnel et il connaissait bien le français. Il connaissait bien aussi le tempérament de ses hommes. Il nous avait prévenus : " Ce sergent est un joyeux drille ; celui-là, par contre est inquiet pour sa famille, sa ville a été bombardée, évitez de rire devant lui". Un jour, la milice Boucard est venue inspecter les greniers, pour vérifier qu'on n'avait pas gardé du blé. Le capitaine Mitchas a grimpé les escaliers quatre à quatre et les a virés. »

« Un autre lieutenant descendait chaque jour du château pour rencontrer son ami Mitchass ; c'était un étudiant en médecine poli et affable, manifestant toutes les attentions pour Agnès, la belle-fille de la maison dont le mari était prisonnier. C'est après guerre, quand il est revenu nous voir, qu'on a compris pourquoi il était gentil avec Agnès. Sa fiancée de l'époque s'appelait aussi Agnès et elle était devenue sa femme. »

« Le matin, quand les soldats faisaient leur gymnastique dans le pré, Agnès et moi, on se poussait du coude en admirant les torsos nus de cette bande de gaillards qui faisaient leur toilette à la pompe. Ensuite, ils soignaient leurs chevaux et ils partaient en patrouille. Le soir, ils nous rattrapaient dans les chemins, fourbus et crottés. Un des hommes passait son arme à l'épaule d'un compagnon et il nous remplaçait derrière la brouette de choux ou de betteraves qu'il poussait jusqu'à l'étable. »

« Le 10 mai 1945, jeudi de l'ascension, on a entendu frapper. C'était Mitchass : "Pour nous, la guerre est finie. Demain, on se rend. Madame Rondineau, est-ce que vous pourriez nous faire à manger ? ... Un bon plat français" ! Elle leur a fait un civet. Le père Guimard, venu en voisin, avait parlé des camps de concentration. "Ce n'est pas possible, avait dit Mitchass. On n'est pas capable de ça" ! Après le repas, ceux du château étaient arrivés, plein la cour, avec leurs revolvers et leurs fusils. Le père Rondineau a fait rentrer ses femmes à la maison. On regardait par la fenêtre. Ils avaient l'air contents. Sauf un sergent qui s'était mis à l'écart... Brusquement, il a couru vers les fusils, en a empoigné un, se l'est mis sous le menton et a appuyé sur la gâchette. Heureusement, il n'y avait plus de cartouche. On a appris que sa femme et ses enfants avaient été tués dans un bombardement ».

« Ils ont quitté la Ville Aubert sans gardes et sans armes, en colonnes, bien en ordre, pour se constituer prisonniers dans un pré de la Brosse, sur la route de Saint-Père-en-Retz. Les gens du bourg sont montés au château en vainqueurs pour voir ce qui restait des Allemands. Ils ont jeté les paillasses par les fenêtres puis ils ont aidé le père Huveteau à charger dans sa charrette les postes de TSF de la réquisition pour les emmener à la mairie. Mon père a glané des restes pendant des semaines. Avant de reboucher la tranchée qui cernait l'emplacement des quatre canons, il a déposé au fond les bâtons de dynamite. Les armes et les munitions ont été jetées dans le puits et les grenades dorment encore sous le grand chêne ».

Témoignage de Michel Krantz recueilli le 4 décembre 2003, à propos d'un soldat russe rencontré dans le parc du château de la Corbinais.

Dans beaucoup de cantonnements allemands va s'installer au cours de l'hiver 44-45 une résignation qui poussera de nombreux soldats à se contenter du service minimum, et pour certains, à désertir. On assistera parfois à une inversion des rôles s'accompagnant de scènes insolites, avec la multiplication des gestes de simple humanité entre civils et occupants affamés... Comme en ce beau matin de printemps 1945 où dans le pré s'étendant entre le château de la Corbinais et la route de Paimbœuf, on découvre un campement de toile...

« C'était des " Russes", plus ou moins débandés. Au début, on s'évitait et on s'observait de loin, mais au fil des jours, ils se sont enhardis vers le parc et les bâtiments. J'étais à bûcheronner dans le parc lorsque l'un d'eux, un petit gradé, est venu s'asseoir sur un banc, devant l'étang. Il me regardait m'échiner à coups de hache contre un chêne. Ni agressif ni menaçant, plutôt abattu. Je suis allé vers lui et "on s'est parlé", enfin, je devrais dire "On s'est compris" ! Il était originaire de Minsk et s'appelait Michka. Ses parents, frères et sœurs avaient été tués par les Allemands. Lui, pourtant très jeune, avait l'âge de faire un soldat... Et aujourd'hui que la guerre touchait à sa fin, quel avenir ? La captivité ! La mort peut-être ! Notre dialogue était maladroit : quelques mots en russe, en allemand, en français, des gestes. J'ai pointé le doigt sur l'étui qui pendait au ceinturon de Michka... " Louki ? Louki ?" Il a ouvert l'étui et m'a tendu le revolver. Je l'ai soupesé et je l'ai pointé sur lui en faisant mine de tirer. Et il m'a répondu : "Moi, égal !" »

Travaux de réquisition pour les chantiers de défense allemands

De nombreux “empochés” ont conservé le souvenir des chantiers de défense, aussi bien à l’intérieur des terres que sur les plages. Pour illustrer ces chantiers de défense et les conséquences parfois tragiques qui en découlèrent, voici une série de témoignages à propos de la « tranchée antichars », des barrières Cointet de la Roussellerie, des mines de Tharon et de la catastrophe du Boivre.

Mais avant de lire le premier témoignage sur la tranchée antichars, je vais en préciser le cadre historique... *« Ce chantier mobilisa des centaines d’hommes, de novembre 1944 à avril 1945. Pendant tout ce dernier hiver, on vit donc des requis de Saint-Père-en-Retz, Corsept, Saint-Viaud et Paimboeuf se rendre sur divers chantiers, entre le marais du Boivre et les marais de Corsept. Selon les semaines, de 40 à 150 hommes sur chaque chantier : des paysans mais aussi beaucoup d’ouvriers ou d’artisans des bourgs, plus ou moins contraints à l’inactivité depuis la fermeture de la poche. Les maires établissaient leur liste de requis chaque semaine parmi les hommes de 16 à 45 ans. On partait chaque matin sous la responsabilité d’un chef d’équipe français et de un ou deux gardes allemands ou supplétifs. Il fallait fournir son propre outillage – serpeaux, haches, pelles, pioches - et amener le casse-croûte et la bouteille.*

Pendant les dix-huit semaines de travaux consacrés au creusement d’un tronçon de cette tranchée longue seulement de quelques hectomètres, la commune de Saint-Père-en-Retz fournit à l’occupant 230 000 heures de travail. Il s’agissait d’un travail à la fois forcé et rétribué. En effet, on ne pouvait s’y soustraire sauf certificat médical, mais on touchait sa paye chaque semaine, sur la base d’un salaire horaire de 7,50 F, et de 11 F pour les chômeurs – y compris 2 heures de transport par jour. La Kommandantur versa ainsi 1,8 million de francs pour cette seule commune et ce seul chantier.

Le souvenir qu’a laissé ce travail pharaonique est très mêlé. On y retrouve bien sûr l’humiliation et la rage, ressenties par tous les travailleurs forcés, mais aussi le souvenir de la solidarité et de la bonne humeur liées à tous les ouvrages collectifs. La cadence et l’ardeur au travail étaient très modérées et on n’usait pas le manche des pelles. Certains en profitaient pour poser des collets dans les haies voisines, d’autres repartaient à leurs propres travaux quand le garde regardait ailleurs. Dans tous les cas, on garde le souvenir d’un travail dérisoire et inutile, dont, sans se concerter et sans consigne particulière de la Résistance, on fit tout pour retarder l’avancement.

Peut-on dire pour autant que cette entreprise était inepte militairement ? Les Allemands redoutaient les bombardements qui précéderaient une éventuelle invasion de la poche, mais la base sous-marine avait déjà fait ses preuves et suffirait à préserver une fois de plus sa garnison et les troupes rapprochées. Quant aux troupes de campagne, elles étaient suffisamment éparpillées à l’intérieur des zones rurales et collaient trop aux populations civiles pour qu’un assaut aérien suffise à les réduire. On s’attendait donc, un jour ou l’autre, à un assaut terrestre et vraisemblablement avec des chars - comme ce fut le cas à Royan - qui enfoncerait facilement les premières lignes de défense. Il fallait donc prévoir une deuxième ligne de défense, rapprochée de la partie vitale de l’estuaire, celle s’étendant dans un triangle Corsept - Saint-Père-en-Retz - Saint-Brévin, et protégeant la rive sud de Saint-Nazaire. Faute de troupes suffisantes et d’armes lourdes, l’occupant décida d’utiliser les défenses naturelles de façon judicieuse en s’adossant, au sud-ouest aux marais de Haute-Perche et du Boivre, et au nord-est, à ceux de Vue, de la Prée de Tenue, du Migron, de Corsept et du Greix. Dans les limites de cette forteresse aquatique, il fallait établir une ligne la plus continue possible, constituée d’une part, d’éléments de tranchées antichars barrant les routes et les voies de pénétration les plus exposées, et d’autre part, de zones minées.

Les travailleurs affectés à l’arasement de tel talus, au creusement de tel trou ou tel tronçon de tranchée, n’eurent jamais la vision globale de l’ouvrage et conservent le souvenir de chantiers sans pertinence défensive. Pourtant, il apparaît bien que ce plan jamais achevé

relevait d'une excellente logique militaire. Comment d'ailleurs en douter, de la part d'une armée qui pendant les deux mois de la terrible campagne normande avait disputé chaque talus et chaque carrefour aux troupes de Bradley et Patton ? En effet, l'étude de la carte d'état-major, en présence des derniers témoins, fait apparaître les éléments cohérents d'une ligne de défense nord-sud, entre les marais de Corsept et le marais du Boivre.

On avait creusé des tranchées, installé des barrages et/ou détruit les ponts sur toutes les routes reliant Corsept à Saint-Viaud, Saint-Père-en-Retz, Mindin, Saint-Brévin, les Rochelets ; idem entre Saint-Père-en-Retz et Saint-Brévin. En prolongement des prairies inondées de Corsept, de la Gédelière et du marais Gédéau, les premiers tronçons de tranchées antichars avaient été creusés entre la Moustrie, la Haute-Barillais et le bois de la Noëlle (traversant la route Corsept - Saint-Père-en-Retz). En avant de cette tranchée, on avait installé des batteries à la Gauterie. Un nouveau tronçon descendait sous la Franquinerie, jusqu'à la butte des Bersillais, au-delà de laquelle s'étendait un champ de mines en quinconce, à l'est du village de la Touche. Comme on ne disposait pas de mines anti chars en quantité suffisante, on les remplaça par des obus ou des mines sous-marines piégés, placés dans des boîtes en bois avec amorce, détonateur et bouteille d'Ypérite. Deux soldats allemands sautèrent en les installant... Derrière ces mines, on avait disposé des nids de mitrailleuses et une batterie de 3 canons de 155 au-dessus du petit étang de la Guerche. La route entre le Landreau et le Cerny était coupée d'un fossé anti chars à Bellevue. Après le village de la Donnoire, une dernière tranchée descendait vers le marais du Boivre transformé en lac, et coupait la route de Saint-Père – Saint-Brévin entre Louisiane et les Pilorgères ; des postes de mitrailleuses et les batteries de la Clercière dominaient cette dernière tranchée qu'on projetait d'inonder des eaux du Boivre, le jour venu. Tout au long de cette ligne de défense, étaient répartis des cantonnements de campagne, par exemple à la Noëlle, à la Donnoire, à Louisiane ou à la Noë ». (Extrait de Poche de Saint-Nazaire – Neuf mois d'une guerre oubliée. Michel Gautier - Geste Éditions, 2017).

Le 4 décembre 2003, Michel Krantz se souvenait de la tranchée antichar...

« Sur le chantier, on ne se tuait pas au travail. À force de cracher dans les mains, on avait soif, mais chacun avait amené sa chopine. Les gardiens, une demi-douzaine de territoriaux en tenue de Feldgrau, passaient plus de temps à admirer la campagne qu'à nous faire travailler. Quand on entendait le ronronnement de la voiture, le sergent rajustait sa casquette et s'agitait sur le talus : "Arbeit ! Arbeit !" avant de se figer au garde-à-vous devant l'officier qui ne s'approchait pas, de crainte de salir son beau pantalon à bandes rouges. On jetait la terre vers l'est, dans l'axe de pénétration supposé des blindés ennemis qui devraient escalader le talus avant de redescendre dans la tranchée où les attendraient les soldats embusqués, prêts à grenader par dessous, les chenilles et les carters. La tactique a été utilisée en Normandie. Mais on n'en a pas creusé deux hectomètres de cette tranchée, alors qu'il en aurait fallu plusieurs dizaines de kilomètres pour venir s'abouter aux prairies inondées du Boivre, entre Saint-Père et Saint-Brevin.

Au fil des heures, le niveau descendait dans les bouteilles, et on jetait la terre de moins en moins loin. Jusqu'au coup de sifflet du casse-croûte où on s'extirpait de l'argile pour s'asseoir au sec avant de sortir le pain, la terrine ou le lard. Les gardiens se contentaient de saliver en s'écartant de nous ; les plus affamés s'éloignaient encore pour grignoter une rave... Ce jour-là, notre sergent à casquette autrichienne a dégrafé son ceinturon et son pistolet qu'il a accrochés à une branche puis il est venu s'asseoir près du groupe. Bras aux genoux, il ne disait rien et n'osait pas nous regarder. C'est difficile de dévorer de bon appétit quand le gardien s'est lui-même désarmé et qu'il crève de faim ! C'était un beau gars au regard triste, trente-cinq ans, la voix douce. Il venait de Breslau. Pas question d' évoquer la guerre devant un Allemand, mais avec lui, c'était venu tout seul. Pas pour le plaindre mais pour partager la vacherie du moment. Il a dit " Avions... Boum !" en balayant le ciel de sa main ramenée brutalement sur ses yeux ; puis il a parlé de sa femme et de ses

deux enfants volatilisés dans les bombardements. On lui a donné à manger, ça au moins on pouvait... Pour le reste, c'était la guerre. Quelques mois plus tard, c'est lui qui allait reboucher cette tranchée avec ses compagnons »

Les travaux de défense sur les plages de la Côte de Jade

Quatre témoins, **Joseph Bichon, Vital Bouyer, Auguste Bichon et Robert Merlet** m'ont raconté à l'automne 2004 les chantiers de défense auxquels ils ont participé en 1944 et 1945.

Au printemps 1944, les Allemands ont acheminé par trains des barrières de défense appelées « barrières Cointet » ou « barrières belges » prélevées dans le parc de défenses antichars de la ligne Maginot.

« On les a déchargées en gare de Saint-Père-en-Retz puis on les a transportées sur des charrois agricoles vers les plages de Saint-Michel-Chef et de Tharon. On suivait le convoi jusqu'à Saint-Michel où nous rejoignaient d'autres gars de la côte de Jade. L'installation de ces barrières a duré des mois. C'était fatigant et dangereux et on faisait tout pour y échapper. Notre maire Moriceau a tout fait pour nous défendre ».

« Il fallait 25 paires de bras pour porter chaque "barrière" [2,50 m de haut, 3 m de large, 1,4 t]. Il aurait fallu un bon commandement et de la cadence, mais on manquait de motivation. On était encadré par des gardes russes, géorgiens ou polonais qui avaient bien du mal à se faire respecter. C'était lourd et on trébuchait. Pas facile de reprendre une barrière tombée dans le sable. On transportait aussi les caisses de goupilles et de boulons. Les goupilles, c'était pour articuler les grilles entre elles et les boulons pour les solidariser avec les rouleaux de transport et avec les contreforts pour les tenir debout face à la mer. Mais quand les gardes regardaient ailleurs, on balançait des boulons vers la mer et il en manquait pour terminer l'assemblage »

Les maires les plus courageux s'efforcèrent en effet d'obtenir une réduction des réquisitions et parfois y parvinrent. Les travaux de défense des plages de la Roussellerie/Tharon au printemps 1944 rassemblaient théoriquement 200 hommes de 16 à 60 ans en provenance de cinq communes du littoral « pris dans tous les milieux, sans tenir compte de la profession » : 80 de Saint-Père, 60 de Pornic, 20 de Saint-Michel, 20 de La Plaine et 20 de Préfaillles. Ces hommes devaient « assurer l'aller-retour avec leur bicyclette personnelle » et étaient rétribués sur la base d'un salaire horaire de 7,50 f et de 11 f pour les chômeurs dont c'était parfois le seul revenu. Cette rétribution des chantiers de défense était prélevée sur l'argent provenant de la saisie par les Allemands au mois d'août 1944, de 193 millions de francs dans la banque de Saint-Nazaire. Une note de la section du travail 518 de la FeldKommandantur témoignait bien de son étroite imbrication avec l'administration française, puisqu'elle annonçait que « les salaires seraient payés par les mairies qui seraient remboursées par la Kommandantur de Nantes par l'intermédiaire du préfet ». La demande initiale pour Saint-Père-en-Retz était de 80 hommes - très grande majorité de paysans et de domestiques agricoles. Mais après protestations du maire Alexandre Moriceau, le quota de Saint-Père-en-Retz fut réduit de moitié et continua de fondre au fil des mois. Le 8 mai 1944, il se fit tirer les oreilles par la Kommandantur de Saint-Michel qui constatait que les effectifs diminuaient inexorablement. En conséquence « les civils se refusant à comparaître au travail seraient conduits par les policiers français. Si l'action des policiers français n'obtenait aucun résultat, les ouvriers seraient amenés à la gendarmerie allemande ». Le maire relaya la menace mais pourtant, ce chantier de cinq mois, démarré avec 80 puis 40 travailleurs de Saint-Père-en-Retz en février 1944, n'en comptait plus que 30 en juin. Les menaces d'amendes ou d'arrestations ou même de fermer l'église en guise de représailles ne suffisaient

plus. Le curé Hauraix lui-même, sollicité par l'occupant pour rappeler ses ouailles à leur devoir répondit nettement : *« Ce n'est pas mon rôle, je prêche l'Evangile ! »* Pendant la semaine du 6 juin, plus personne ! Pourtant, on reprit le chantier dès le 12 juin et on conservera le rythme de croisière pendant quelques semaines... Tant que l'on ne saurait pas à quoi s'en tenir sur la nature et les chances de réussite du débarquement normand !

« Certains jours, on oubliait d'y aller, mais le jour de la paye, le vendredi, on y était. On se présentait en file devant une maison à l'entrée du bourg de Saint-Michel. Il y avait une guérite percée dans le mur et, derrière, un « collier de chien » [Feldgendarm] qui nous donnait notre paye. »

Se déployait souvent au cours de ces travaux de défense un sabotage rampant ; il ne s'agissait pas de « résistance » ouverte mais plutôt de « coulage ». Encore fallait-il deviner les limites de l'exercice et ne pas oublier la nature du régime auquel on avait affaire.

« Quand il fallait emporter un peu de matériel lourd sur le chantier - pioches, barres à mines, masses, brouettes, sacs de ciment - on y allait en charrettes, chargées à bloc. Sur le chantier de l'Ermitage par exemple [à Saint-Brevin-les-Pins]. C'était bien moins fatigant que les grilles. On plantait des "asperges de Rommel" qu'on allait couper les bois de la contrée, comme au Bois de Comberge par exemple. Les Allemands les coiffaient ensuite avec des mines recouvertes de brai [ces mines étaient appelées Tellerminen]. En cas de débarquement elles auraient sauté contre les flancs des péniches.

On faisait semblant de pousser à la roue dans les côtes, mais on n'était pas sur le chantier avant 11 heures ! Le temps de faire sauter quelques mines dans le rocher, c'était déjà l'heure du repas. Après le casse-croûte, selon l'humeur des gardes, on négociait une petite sieste de santé. On revenait le lendemain pour finir les trous, mais il aurait fallu les recreuser, les équarrir, les nettoyer... Ça irait bien comme ça ! Parfois même, les gardes avec leur brassard ROA roupillaient sur la plage ou chassaient le goéland avec leur fusil de guerre. Tout à coup Wladimir se mettait à gueuler : "La mer monte, Schnell ! Schnell !" Le poteau était redressé dans le trou, une brouette de ciment mal brassé versée au fond... Et c'était déjà l'heure du casse-croûte. Pendant qu'on se restaurait, le cul bien au sec sur les rochers, on regardait en rigolant, les vagues qui inondaient le ciment frais. Après la sieste, il fallait repêcher les poteaux sur la plage !

L'aller s'était fait au pas du cheval avec des cyclistes s'accrochant à la charrette, mais le retour s'effectuait ventre à terre. Chacun récupérait sa pelle et sa musette pour regagner son foyer. Ceux du bourg reformaient les colonnes par deux devant le café des Bons Amis à Saint-Père-en-Retz : "Garde-à-vous ! En avant marche !" grognait Jean Rouaud qui encadrait le groupe. Avant la dispersion, on refaisait un petit tour de ville, histoire de montrer à l'occupant et aux populations qu'on était des gars courageux et qu'on savait marcher droit. De temps en temps, on croisait une compagnie allemande qui regagnait son cantonnement. Des gamins sortaient des cours ou des ruelles pour nous emboîter le pas. Les Allemands chantaient : "Ailli ! Aillo !" et les gosses répondaient "Ali ! Alo !" De retour devant le café du bourrelier, Jean Rouaud nous disait "Halte" et puis "Stop Fire" ! et on rentrait chez nous. »

Le danger des mines ou l'histoire de Raymond Bigot et Marcel Melin, deux jeunes résistants tharonnais. Marcel Melin, jeune résistant de Tharon, est décédé le 16 février 2018 à l'âge de 90 ans. Voici la transcription de l'entretien que j'ai eu avec lui en 2006. On y trouve le récit d'un acte de bravoure et de résistance accompli par lui et son ami Raymond Bigot sur les berges du petit ruisseau du Calais à Tharon. Raymond Bigot y laissa la vie le 28 septembre 1944.

L'entretien commença ainsi : « Ce jour-là, on m'a pris une partie de ma jeunesse. Il y a eu un trou dans ma vie. J'y pense souvent, encore aujourd'hui. C'était mon meilleur copain. Vous savez, à cet âge-là, l'amitié ça compte ! »... Marcel Melin avait alors 78 ans et son copain Raymond Bigot en aurait peut-être eu 79 si une mine allemande ne l'avait fauché à 17 ans sur les bords du Calais, petit ruisseau de la côte de Jade, le 28 septembre 1944.

« C'est à l'été 1939 que ma famille, originaire de Vincennes, a posé ses valises pour la première fois dans la petite bourgade de Tharon. Mes parents et leurs 4 gosses. J'avais alors 11 ans et j'ai fait la connaissance des gars de mon âge, Guy Fromentin, le fils du menuisier, Raymond Bigot, le fils de l'électricien... Pour nous, c'était le dernier été d'insouciance. Entre deux bains et deux parties de pêche, on explorait les dunes et les taillis où on construisait des cabanes. Je n'ai pas fait ma rentrée scolaire à Paris. Le 3 septembre 1939, ce fut la déclaration de guerre et la mobilisation générale. Ma famille a décidé de prolonger son séjour à Tharon, tandis que mon père était rappelé sous les drapeaux. Après la défaite, il a échappé finalement à la captivité car déjà père de quatre enfants.

C'est alors que notre petite bande a croisé la route d'Yves Morand, un prêtre au profil pas ordinaire. C'était un Breton de Paimpol, étudiant puis enseignant en Angleterre pendant sept ans, ordonné prêtre à l'âge de 36 ans. Il était devenu instituteur dans le vignoble nantais, puis vicaire de Rezé et de Guérande... Avant de se voir nommé chapelain de la chapelle de Tharon à la veille de la guerre et de prendre les rênes de la colonie Sainte Anne. C'est dans les murs de cette colonie qu'il nous donna un début de formation secondaire. Cet homme-là connaissait le monde et il était ouvert d'esprit. C'était un anglophile et il ne gobait pas les bobards et les mensonges des journaux collabos.

[Yves Morand, né en 1892, avait 52 ans au moment des faits. Marcel Melin accompagné de sa jeune femme avec qui il faisait un tour de Bretagne en vélo lui rendit visite en 1948 à Saint-Viaud dont il fut le curé de 1946 à 1952. Il est décédé au Bon Pasteur à Nantes le 19 novembre 1974.]

On a mis beaucoup de temps à se remettre du coup de massue de 1940. C'est dès l'été 40 que l'occupant a commencé d'imposer son empreinte sur Tharon et toutes les stations balnéaires voisines. D'abord, on a eu droit aux tranchées et aux barbelés ; ils ont réquisitionné les villas et les chalets pour y loger leurs officiers. Après l'opération Chariot au printemps 42, puis le raid de Dieppe, ils ont commencé à craindre un débarquement allié. Ils ont installé deux énormes canons de 240 sur rail entre Préfailles et la Pointe Saint-Gildas, pointés sur Noirmoutier où ils craignaient un débarquement. À Tharon même, ils ont construit trois blockhaus face à la mer, au bas de la rue d'Anjou. Tous les jours, on croisait les chantiers Todt et des colonnes de travailleurs du Pays de Retz requis pour les chantiers de défense de la côte. En 1943, les Allemands ont délimité une zone côtière avec de nombreux espaces minés. Au printemps 1944, les derniers habitants de cette zone ont été obligés de déguerpir en laissant ouvertes les villas et les maisons. C'était la " zone interdite " et malgré les de fer barbelés et les Achtung Minen, les pillages ont commencé.

Dans l'ensemble, les gens étaient résignés mais on entendait parler de fils de téléphone arrachés, on voyait des affiches, les requis du STO partaient se cacher. Et nous les jeunes, ça nous travaillait aussi. Le chapelain de Sainte Anne ne faisait rien pour nous calmer. C'est Raymond Bigot, devenu apprenti électricien, qui était le plus ardent. Il n'y avait plus guère de chantiers civils pour les électriciens, les maçons ou les menuisiers de la côte, mais bon gré mal gré, ils étaient souvent requis pour les besoins de l'occupant. Raymond obtempérait mais il ne gardait pas les yeux dans sa poche et il repérait les lignes électriques ou téléphoniques. Dans une lettre concernant les circonstances de sa mort, adressée par l'abbé Morand aux autorités militaires le 20 octobre 1945, on découvre même que Raymond avait préparé le sabotage de l'installation électrique du bunker de Comberge "dont il avait réussi à faire passer les fils sous la soute à munitions. Il pensait pouvoir, au moment opportun, faire sauter le bunker et, par la zone qu'il déminait à cet effet, conduire les troupes de

débarquement sur les arrières des défenses de Saint-Michel-Chef-Chef qui auraient ainsi été prises à revers”.

Comment avait germé cette idée de pénétrer dans la « zone interdite » pour dégager un passage à travers les mines dans les dunes bordant le Calais ? Dans son rapport, Yves Morand, qui était le confident de Raymond, révèle qu’il “ avait pris ce service de sa propre initiative, non par goût du risque ou de l’aventure mais par pur patriotisme ”. Son père, René Bigot, était un électricien hors pair, mais il était aussi armurier, et c’est sans doute lui qui a transmis à son fils l’art de la poudre, du fil et du piège ! Il était veuf et s’était remariée avec Yvonne Boisseau, veuve elle aussi, qui tenait le magasin de mercerie modiste, “Les Myosotis”, face à la gare de Tharon. C’est là que vivaient désormais le père et le fils. Yvonne devait d’ailleurs être informée de la zone où se trouvait son beau-fils le jour du drame parce qu’elle fut la première à s’inquiéter et à redouter le pire, ne le voyant pas rentrer à l’heure du repas. L’abbé Morand affirme en tout cas qu’ « averti de limiter par prudence cette activité dangereuse, Bigot répondit que sachant désamorcer les mines, il se croyait en conscience tenu de le faire, pour éviter à d’autres, une mort qu’il devait subir lui-même. »

Que cette action fut entreprise sans ordre ni consigne d’aucune autorité ni d’aucun groupe est donc très probable. Pourtant, pouvait-elle être menée à bien de façon solitaire et sans aucune aide ? Pour décrire le drame et ses prémices, il faut maintenant reprendre le témoignage de Marcel Melin, dont le nom est désormais associé à cet épisode héroïque de la résistance en pays de Retz.

« À l’automne 1942, mes parents m’avaient réexpédié poursuivre mes humanités à Paris, mais lorsqu’est survenu le débarquement, j’ai embrassé la tante qui m’hébergeait et j’ai mis le cap sur Tharon où j’ai rejoint parents, frères et sœurs... Mais aussi l’abbé Morand, et Raymond, mon compagnon d’enfance qui secondait désormais son père. La France était en cours de libération, Nantes était libre, Paris aussi, mais ici, les Allemands s’accrochaient. Raymond était prêt à tout pour accélérer le mouvement. Et moi, j’étais prêt à le suivre.

On a appris début septembre qu’il y avait toujours des Américains au nord de la Poche et que des soldats français étaient à Arthon. C’était le moment de pousser à la roue... Et qui sait ? De favoriser un débarquement sur l’estuaire ! On était sûrement inconscients et on n’imaginait pas que tout cela pouvait mal finir... Sur une mine ou devant un peloton d’exécution. J’ai renoncé à rejoindre Paris pour la rentrée de septembre et je me suis retrouvé dans la Poche. La « zone interdite » est devenue notre royaume. On connaissait toutes les « brusses » où on échappe aux regards, les habitudes des occupés et des occupants, les heures des patrouilles. On a appris à se glisser sous les pancartes à tête de mort et à se faufiler entre les villas abandonnées. D’abord pour reconnaître le plan de minage : mines anti-personnelles, mines antichars, marmites ou obus piégés, souvent reliés par des fils. Toute une ferraille à fleur de sable. De temps en temps, ça sautait spontanément au passage d’un chien, d’un renard, d’un cheval ou d’une vache égarée. Et tout le monde y était habitué, même les Allemands.

C’est le 12 septembre 1944 qu’on a commencé à couper les fils, puis à extraire avec mille précautions les premières mines dont on avait retiré les détonateurs. En cas de doute sur les dispositifs de mise à feu, on tirait sur les fils avec une ficelle qu’on actionnait de loin, aplatis dans un pli de la dune... Baaoum ! Les riverains devaient penser : “ Encore un chien courant qui chasse le lapin ” ! Au fil des jours, on a extrait des dizaines de mines que l’on a soigneusement rangées au fond d’un ressaut de la dune que l’on a comblé de sable peu à peu. On a aussi transporté des mines dans les villas La Grogne et Ker Françoise où on a caché les détonateurs dans une cafetière sous un plancher. On a ratissé le terrain pendant 15 jours, sans incident et sans se faire repérer, et on a relevé manuellement 262 mines.

En ce 28 septembre 1944, on se retrouvait à pied d’œuvre. Jusqu’ici, on avait pris toutes les précautions et on avait eu la baraka ! Mais on sortait de la dune pour attaquer une

zone de pré descendant vers le Calais. Raymond s'était muni d'une pelle pour faciliter le travail... Le rapport de l'abbé Morand précise que "se trouvant sur un terrain plus dur, Bigot crut pouvoir se servir d'une pelle pour dégager une mine. C'est vraisemblablement ce qui causa sa perte. La mine explosa, coupant la pelle en deux, et c'est un morceau de cette dernière qui atteignit au cœur le jeune héros. La mort fut instantanée."

J'étais à moins de deux mètres de Raymond quand l'engin a explosé. J'ai été projeté à la renverse, assourdi, mais je me suis relevé indemne. J'ai tout de suite vu que c'était grave pour mon compagnon. Un jet de sang jaillissait de sa poitrine, l'aorte devait être coupée. Je me suis faufilé hors de la zone interdite et j'ai couru vers les maisons pour demander de l'aide. J'avais beau insister : "Mais si ! Il faut me suivre. Je connais le chemin". Mais qui pouvait avoir envie de rentrer dans un champ de mines ?

Ma belle-mère, Yvonne Boisseau, a pensé aussitôt à Guy Fromentin, le fils du menuisier. Guy n'a pas hésité. Et pourtant, c'était un garçon à la santé précaire, atteint de tuberculose. Les Allemands avaient été alertés... "Des jeunes occupés à braconner le lapin dans les dunes avaient eu un accident !" Mais ils refusaient l'autorisation d'aller chercher le corps, au prétexte que l'endroit était farci de mines et "inabordable" ! On n'allait pas leur expliquer qu'il l'était beaucoup moins depuis qu'on s'employait à les enlever ! Profitant de l'absence momentanée du sous-officier allemand qui avait formulé le refus, on a constitué une petite équipe et on a remis nos pas dans les traces du dernier passage pour atteindre le cadavre. C'est Guy Fromentin qui l'a ramené sur ses épaules ».

On imagine l'épreuve de ce retour à haut risque, puis celle, plus redoutable encore, de franchir le seuil de René et Yvonne avec la dépouille de l'enfant mort. J'ai interrogé Odette Blumel, jeune couturière à domicile qui travaillait alors au service d'Yvonne, et qui se souvenait de ce grand garçon au corps fin et délié que l'on avait allongé sous un drap blanc au premier étage de la maison. « Après avoir fait sa toilette et préparé la chambre mortuaire, je lui ai fait une dernière visite. Un garçon si beau ! Il avait le visage criblé de trous. Il était tout noir comme s'il avait brûlé. »

Les Allemands n'allaient pas en rester là ! On apprit qu'ils devaient envoyer une patrouille d'inspection la nuit suivante.

« Il fallait absolument qu'ils continuent de croire à l'accident. Je suis retourné sur les lieux avec Guy Fromentin. Nous avons récupéré les vestons, les restes de la pelle, tout ce qui aurait pu mettre l'occupant sur la piste d'un sabotage. On a même enterré les dernières mines relevées au pied d'une haie montant vers le blockhaus. Puis l'enquête a commencé. La population savait bien que "Untel ! et Untel !" se promenaient parfois dans des endroits interdits, mais rien de plus précis sur les circonstances de l'accident. C'est un sous-officier autrichien qui a classé l'affaire. Un ancien de Russie aux pieds gelés qui n'attendait qu'une chose : le retour dans ses foyers. C'était un « empoché » comme nous ! Au fils des mois, on était devenus pour ainsi dire amis de circonstance. "Je les connais, a-t-il dit à ses chefs. C'est un accident". Une chasse aux lapins qui avait mal tourné !

Quant à moi, j'ai attendu la fin de la guerre pour dire la vérité à mes proches et à mes copains. Après la Libération, j'ai rejoint Vincennes où j'ai fini par me confier à un oncle, officier de réserve, lui-même ancien résistant et ancien déporté. J'ai repris mes études à l'institution Saint Nicolas, sans rien dire à mes camarades de classe... Jusqu'au jour où un rassemblement a été organisé dans la cour de l'école. Le directeur a fait un discours où il a décrit mes « faits d'armes » mais surtout le drame personnel que j'avais vécu en perdant cet ami d'enfance. L'oncle résistant avait dû parler pour moi, l'abbé Morand avait aussi fait son rapport. J'ai appris ce jour-là que j'étais cité à l'ordre de l'armée et que l'on s'était rassemblé pour me remettre la Croix de Guerre. Mes condisciples m'ont applaudi. Et moi j'ai éclaté en sanglots. »

Raymond Bigot fut lui aussi décoré à titre posthume, puis on donna son nom à cette ancien chemin des Dunes près duquel il était mort, la rue Raymond Bigot. L'abbé Morand quitta sa colonie Sainte-Anne et sa chapelle qui deviendra l'église de Tharon. Après que les prisonniers allemands aient nettoyé le littoral de ses engins de mort, les entrepreneurs de la région débarqueront pour piocher à même les dunes et remplir leurs camions de sable de construction. Bois et dunes seront bientôt truffés de villas et de maisons où se presseront des cohortes de vacanciers... Le Calais sera canalisé. Un des blockhaus du front de mer sera même démoli pour tracer le boulevard. Les petits colons en uniformes s'évanouiront du paysage... Reste pour entretenir la mémoire collective, cette petite veilleuse du souvenir, ce nom de rue rappelant l'héroïsme juvénile de deux jeunes hommes qui voulaient hâter la libération de leur bourgade et de leur pays.

Un autre drame de guerre, la catastrophe du Boivre du 17 mars 1945

Thérèse Morice (née Morisseau en 1935) se souvient de la mort de son frère Eugène, tué par l'explosion des mines allemandes à l'âge de 21 ans, avec 14 compagnons du marais du Boivre, sur les dunes de l'Ermitage.

« Ce matin-là, toutes les femmes étaient à faire le grand ménage quand on a entendu l'explosion. Tout à coup, mon père est rentré à la maison... "Vous avez entendu ?" ... On avait vu Eugène monter sur son vélo une heure avant, avec sa pelle et sa musette sur le dos. C'est ma sœur Angèle qui avait préparé le casse-croûte, et ma sœur Marie-Ange qui avait tiré la chopine de rouge à la cave. L'angoisse qu'on avait ! »

« C'est André Guchet, de la Rouaudière, qui avait reconnu Eugène et la nouvelle a volé de village en village. Un peu plus tard, c'est Charles Gouard qui s'est avancé dans la cour. Le père est allé au devant... "T'as pas besoin de dire ce qui s'est passé, j'ai tout compris." Puis le curé Hauraix qu'on a arrêté au portail... "On est au courant Monsieur le curé"... Mon père avait déjà couru chercher le cheval. C'était un ancien poilu de 14 et il savait le danger des mines. Ma mère a glissé une couverture sous le banc de la voiture à cheval et ils ont pris la route de Saint-Michel-Chef-Chef où on avait porté les corps dans l'église. Ma mère l'a tout de suite reconnu ; ils l'ont ramené enveloppé dans la couverture sur le plancher de la voiture. Le père Eugène tenait le cheval par la bride, et la mère Angèle marchait par derrière. Ils l'ont posé sur la table de la cuisine et lui ont fait sa toilette. Après, j'ai eu le droit de le voir. Il était froid, sa peau était noircie par la poudre. C'est le premier mort que j'ai vu de ma vie et c'était lui qui me faisait sauter sur ses genoux quand j'étais toute petite. »

« Le lundi matin, le ciel était bas. Le père Gouard est arrivé avec cheval et voiture. Gérard Gouard, Raymond Fouché, André Guchet et Fernand Hégron ont chargé le cercueil d'Eugène, puis on a attendu l'arrivée du cortège. Ils étaient déjà des centaines derrière les cercueils des autres victimes de la route du marais : Léon Guilbaud, George Crépin et Pierre Artus. Les premières voitures s'étaient arrêtées en silence à l'entrée du chemin de la Raterie ; la voiture d'Eugène s'est introduite dans le cortège. Quelques centaines de mètres plus loin, celle de Constant Glaud. »

« Sur la place de l'église, la foule s'est écartée pour laisser approcher les attelages. On a déchargé les dix cercueils bien alignés devant l'église. L'abbé Auray les a bénis un par un puis les a précédés vers le chœur. Quarante porteurs, à pas lents. L'église ne contenait pas la foule et l'odeur du marais nous avait suivis. On entendait les orgues de Pierre Bouin. Les larmes coulaient, les yeux étaient rouges mais pas de sanglots, chacun gardait sa douleur

pour lui. Mon père nous avait dit en quittant la maison : “Surtout, tenez le coup” ! Même moi, j’avais compris. Devant le cimetière, un peloton allemand a tiré une salve d’honneur. Chaque famille a rejoint sa tombe ou son caveau. Le sous-préfet de Saint-Nazaire promenait sa grande cape entre les tombes et allait saluer chaque famille. Il avait ôté sa belle casquette et s’inclinait devant chacun, tout le haut du corps, d’un geste sec : “ Condoléances” ! ... “ Condoléances” ! »

« Les jours suivants, on a refermé les portes sur son chagrin. À table, quand quelqu’un voulait s’asseoir à la place d’Eugène, le père disait : “Faut lui laisser sa place”. Parmi les soldats allemands du tobrouk du Port, il y en avait trois qui longeaient parfois les berges du lac avec leur bateau. Ils accostaient en bas des villages et remontaient vers les fermes pour quelques œufs, ou parler de la pluie et du bon temps. L’un des trois, un prêtre, parlait bien français. Un jour, il est venu saluer mon père et lui a dit : “Mon pauvre M. Morisseau, c’est la vacherie allemande” ! »

Toute notre vie de famille a été coupée net. Mon père répétait sans cesse : “ On n’aurait jamais dû envoyer des jeunes comme ça. C’était pas un chantier pour eux. On n’a pas été prudent ”... La guerre, les tranchées, les mines, les bombes et les obus, il connaissait trop bien... Il avait survécu à toute la guerre de 14... Verdun, Saint-Mihiel.... “Des hivers entiers dans la gadoue, sans me déchausser une seule fois... Comment que j’ai fait pour pas mourir !... Et lui, pourquoi je l’ai pas prévenu ? Pourquoi, je l’ai envoyé moi-même à la mort ?”... Pendant des années, à tous les détours on s’attendait à le croiser, à la sortie de la grange, de l’étable, dans le chemin. On ne s’en est jamais remis ! »

Puis Thérèse s’est arrêtée de parler et elle s’est levée en disant : « J’ai conservé longtemps le manche de la pelle brisée ». Son regard s’est voilé, elle a quitté la table puis elle est revenue au bout de quelques minutes avec, sur son cœur, la musette du frère, lavée, garnie d’un coussin pour lui redonner du volume. Avec les initiales rouges E M, sur la toile blanche, et d’étranges déchirures en étoiles, blessures ouvertes dans la trame qui s’effilochait.

Germaine Martin (née Boimain en 1924) Saint-Brevin me rapportait le 22 mars 2003 les derniers instants de son jeune beau-frère Pierre

Pierre Martin (né en novembre 1931) aurait dû se trouver sur les bancs de l’école, ce matin-là. Mais la Poche fermée, plus d’école !...

« Son frère Auguste avait bien tenté de l’entraîner avec lui pour semer les choux et tailler la vigne. Mais Pierrot avait protesté : « J’veux aller au Boivre » ! Faut dire que depuis trois jours, on ne parlait que de ça dans les villages. Là-bas, ça travaillait dur mais l’ambiance était bonne... »

Le midi, assis sur le talus, on sortait la musette et la chopine d’Othello ou de Coudert. Pieds crottés, dos fourbus mais on en voyait le bout. Le soleil s’était mis de la partie et brassait les odeurs de vase et de goémon avec la résine des pins. Les ailes de citron des premiers papillons baguenaudaient par-dessus les herbes de la dune. À travers le marais, porté par les risées, un vague parfum de printemps... C’était dit, ce matin-là, Pierrot irait avec les hommes. Il voulait comprendre comment on allait le vider ce marais - il était question de faire baisser le niveau d’un mètre. Quand même plus intéressant que de tailler la vigne, surtout avec la frime de ce matin, à donner l’onglée...

« Le grand-père Fouché de la Quatretais venait de passer avec pelle et musette et lui avait dit :

*- Alors Pierrot ? C’est-y aujourd’hui qu’Auguste te laisse aller au Boivre ?
Et le gamin s’était tourné vers son frère :*

- Tu vois bien, on ne peut pas laisser les vieux faire tout le boulot !

- Vas donc, puisqu'on peut pas t'empêcher.

Mais Pierre avait d'abord fait un détour par le jardin où il avait cueilli myosotis, tulipes et giroflées et avait confectionné un petit bouquet. Le soir, avec les voisins Porcher, on avait prévu une petite fête pour les 19 ans d'Auguste... Il avait glissé le bouquet entre deux piles de draps dans l'armoire de sa maman Marguerite qui observait la manœuvre et avait dit simplement :

- Vas donc avec les hommes » !

Après la catastrophe, la mère Porcher du Pas du Gû, m'avait dit qu'elle l'avait l'entendu galocher sur la route, en sifflant comme un merle.

- Où t'en vas-tu de si bonne humeur ?

- À l'Ermitage, mère Porcher.

- Cours un peu, tu vas rattraper Léon. »

Et le gamin de courir vers l'éclat de mine qui allait lui couper le sifflet pour toujours. Treize ans et demi. Avant que le père Sénard ne refermât le cercueil, maman Marguerite se dirigea vers l'armoire et en sortit le bouquet maladroit qu'elle glissa entre les mains de son Pierrot...

Gustave Ferré, dit « Trompe-la-Mort » ou l'histoire d'un survivant.

J'ai interrogé Gustave à maintes reprises entre 2001 et 2005 sur le drame qui a marqué profondément sa jeunesse et toute sa vie. Avant la sortie de mon livre « La catastrophe du Boivre » en 2005, je lui ai soumis la réécriture de son témoignage pour qu'il en valide ou précise chaque détail.

« Ma mère était veuve. En 1943, je suis devenu domestique chez Joseph Guillou, au village du Port. Il y avait déjà une bonne mais il fallait aussi un homme pour remplacer le fils prisonnier. Nourri, logé, 400 francs par mois, plus une livre de beurre. Je ramenaient tout à ma mère qui gagnait cinq francs par jour en faisant des lessives chez les bonnes sœurs et les notables de Pornic. Comme le fils était prisonnier et le père Guillou trop vieux, c'est moi qu'il a envoyé pour le chantier du Boivre.

C'est arrivé le troisième jour, un samedi matin. Ce matin-là, j'étais passé prendre mon voisin Léon Guilbaud, domestique aussi, chez Dufief, au Port. On est descendus au Landas où Pierre Artus nous a payé un coup à la cave. Léon devait épouser sa Berthe avant l'été et il nous a invités à la noce.

Quand on est arrivés, il y avait déjà des gars autour d'une mine sur le bord de la tranchée. C'est Jean-Marie Gineau qui l'avait trouvée. C'était bizarre, la veille au soir, c'était propre, on avait tout ratissé, les artificiers allemands avaient tout désamorcé... Et voilà qu'on butait sur une autre. On s'est mis à genoux. La sonde de pression du détonateur semblait dévissée et on voyait apparaître des filets neufs. Le père Gantier s'est approché pour serrer la main de son oncle Gineau, puis tous ceux qui arrivaient... Même le chien d'André Moriceau est venu renifler la marmite. Chacun y allait de son commentaire, mais on n'osait pas y toucher. La veille, les Boches étaient là, mais ce matin pas un Feldgendarm ni un artificier allemand pour prendre une décision ou nous dire de ne pas y toucher. C'était pas un chantier organisé par la Kommandantur ! Georges Leduc avait bien demandé à Vital Bouyer de pointer les gars, car on devait être payés. La veille, il l'avait fait, mais ce matin, il n'était pas encore arrivé. Combien on était ? Une vingtaine. Et pour finir le déminage, une bonne centaine était en chemin. Les Allemands devaient emmener les mines le lundi. Et après, on aurait pris notre temps pour finir la tranchée. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. C'est la grande faucheuse qui a fait le pointage ».

« Jean-Marie Clavier, le tonnelier, s'est dirigé vers le front de dune pour continuer la tranchée, côté mer. Et il m'a dit " Reste pas là, p'tit gars ! Elle a une drôle de mine, c'te mine-là" ! Le père Gantier nous a suivis, puis André Moriceau qui a rappelé son chien Médor. Je n'étais pas plus inquiet que ça. À la brune, hier soir, on avait dû oublier celle-là ! Et puis les mines, on les avait apprivoisées. En fin de journée, certains les balançaient même sur le tas. C'était réglé pour exploser à 600 kilos de pression ! Le poids d'une vache ! Et les Allemands les désamorçaient une par une. Enfin, quand même, une mine ce n'est pas une betterave qu'on jette sur le silo ! Je venais de me mettre au travail avec le tonnelier Clavier et une demi douzaine de gars. Un Feldgendarm s'est approché, vélo à la main. En le désignant du coin de l'œil, Jean-Marie Clavier m'a dit : " Allez, matelot, la main dessus ! On ne peut pas compter sur ceux-là pour nous aider " ! L'Allemand devait se demander ce qui se passait et il a commencé à descendre vers le groupe autour de l'engin... »

« C'était comme si une main de géant m'avait arraché ma pelle. J'ai été projeté sur la plage comme un pantin. Couvert de sable, de ferraille, de fumée. À moitié asphyxié. Combien de temps j'ai mis avant de pouvoir ouvrir les yeux. J'étais vivant mais à moitié mort. Quand la poussière est retombée et que les vapeurs ont commencé à s'effiloche, j'ai vu des goélands qui tournaient en rond et qui braillaient au-dessus de moi. Et, à me toucher le bras, le cadavre du Feldgendarm ! Il avait la tête arrachée. À son poignet, le bracelet de sa montre brillait au soleil. Fallait pas s'endormir, surtout. J'ai rampé vers la mer pour avoir de l'air et pour échapper aux gaz d'explosion. J'entendais des gars gueuler. Forcément, on allait nous entendre et venir nous aider, et chasser ces maudits goélands de plus en plus bas sur ma tête. Il a fallu du temps pour avoir du secours. J'ai entendu des voix qui se rapprochaient par la plage, allemandes puis françaises. Des gendarmes !... « C'est le domestique de chez Guillou » !... On m'avait reconnu ! On allait s'occuper de moi. J'ai fermé les yeux et puis la douleur m'est tombée dessus et m'a plus lâché ! »

« Les Boches étaient pas contents. Combien on était ? Pas de liste. Ils voulaient une liste et savoir pourquoi. Ils avaient perdu des hommes ! C'est Vital Bouyer, Paul Leduc et René Guchet qui ont réussi à les décider. Il fallait sauver les blessés, les emmener à l'hôpital. Mais qui était mort ? Qui était blessé ? Combien on était ? Et en nous cherchant dans le sable, d'autres mines allaient sauter ? Un éclaireur allemand a fini par ouvrir la voie aux secouristes. Il y avait un chemin entre les mines [anti personnelles] sur le front de dunes. Ça permettait aux Allemands de circuler entre Saint-Brevin et Saint-Michel. Pas question par la route, elle était sous l'eau. [1,50 m d'eau sur la "route bleue" actuelle]. On m'avait mis sur une civière et derrière moi, celle d'Adolphe Foucher, puis celle de son petit-fils, André Moriceau. C'est Vital Bouyer et Paul Leduc qui me portaient. Ils allaient doucement et évitaient les à-coups mais de temps en temps, je leur disais "Arrêtez-vous, j'en peux plus" ! Adolphe demandait des nouvelles d'André, et André, des nouvelles de son grand-père. Il nous en a fallu du temps pour arriver à Saint-Brevin.

On nous a déposés au Pavillon des Fleurs, c'était devenu un lazaret allemand pendant la Poche. Quand ils m'ont dépouillé de mes loques, ils ont arraché des muscles entiers avec l'étoffe, à la jambe gauche, à la cuisse. J'avais la main en charpie, le mollet arraché, la cuisse en lambeaux, la poitrine grêlée d'éclats, le cou, l'œil... Pas une partie du corps intact. Mais j'étais vivant ! C'est ma main qui m'inquiétait le plus, les os et les tendons à l'air. À la base de mon cou, il y avait un trou où ils voyaient battre ma carotide.

C'est le personnel allemand qui a nettoyé tout ça. Puis le docteur Crasson est venu me voir avec Madeleine Testard de Marans, l'infirmière de Saint-Brévin. Je crois bien qu'ils me voyaient mourir. On m'a envoyé un prêtre qui m'a proposé la confession, mais j'ai protesté : " Pas de confession ! J'veux pas mourir " ! Comme je ne mourrais pas, le lendemain, on m'a transféré à la Baule, avec Léon Porcher et Rémy Pavageau. Ils ont gardé Léon mais Rémy et moi, ils nous ont renvoyés à Saint-Brévin. Pour Pavageau, c'était pas trop grave... Mais pour moi, ils ont sans doute pensé qu'il valait mieux me renvoyer mourir près de ma famille ! Ils

m'ont mis à côté d'André Moriceau qui avait gardé son chien. Madeleine de Marrans lui avait même posé une attelle pour réparer sa patte !

Les enfants Foucher sont venus assister le vieil Adolphe qui s'en allait doucement. Ses belles-filles Anna et Anasthasie avaient pitié de moi aussi. Par moment, je délirais et je me débattais sur mon lit en demandant à boire. Elles se disaient aussi que j'allais mourir. Anna a sauté sur son vélo et a pris la route de Saint-Père pour demander conseil au père Roume, le pharmacien. Le bonhomme lui a dit : " C'est une occlusion intestinale provoquée par les fumées toxiques. Ça va le tuer plus vite que ses blessures. Tu lui donneras ça ", et il lui avait donné un paquet. Quand Anasthasie l'a ouvert, elle a dit : "Mais c'est un lavement"! et elle m'a donné la purge.

Le père Foucher est mort la nuit suivante. Et moi, j'ai toujours dix-huit éclats de mine dans le corps mais je ne suis pas mort ! Et je le dois à un Allemand, un Major. Il m'a dit : " En Allemagne, j'ai un babi de ton âge". Plus tard, il m'a dit que c'était le dernier et qu'il avait perdu les quatre autres à Stalingrad. Pour me requinquer, il a demandé à un soldat de donner son sang. En direct. De bras à bras. "J'ai du sang de Boche ! Du sang drôlement fort. Plus jamais de furoncles " ! C'était un as. Il m'a recousu les tendons et les muscles de la main avec du fil d'argent. Il m'a plâtré le bras en laissant des fenêtres pour les plaies. Il a badigeonné de la poudre de pénicilline partout où les éclats de mine avaient fait des trous. Je ne suis pas sûr qu'il en avait pour ses soldats ! Quand la cicatrisation a commencé, il a brûlé ce qui bourgeonnait avec des crayons de nitrate d'argent.

Quelques jours avant la fin de la Poche, on m'a transféré à l'hôpital de Pornic, ou plutôt dans la cour de l'hôpital où on m'a abandonné sur mon brancard, à poil sous une couverture... Peut-être parce que j'étais avec des blessés allemands et que je venais du Pavillon des Fleurs qui était un hôpital allemand ! Le personnel avait l'air un peu dépassé et ne savait plus trop à qui obéir. C'est le comte de Mun qui est intervenu pour que tous les blessés soient accueillis. Les soins laissaient à désirer. L'infection a réapparu au fond de mes plaies. Avant de se constituer prisonnier au Lazaret de Mindin, le Major est venu me rendre une dernière visite. Il se lamentait : "Mon pauvre babi"! puis il a engueulé le personnel. Et après, on m'a surnommé " le petit Boche " ! Heureusement, on m'a transféré à l'hôpital de Saint-Nazaire. Mais là aussi j'ai dû me défendre car un chirurgien français m'a proposé une amputation de l'index : " Vaudrait mieux pour toi sinon il va rester raide et te gêner". Je lui ai répondu : " Pas question ! Mon doigt, je le garde, ça va revenir... On n'a pas fait tout ça pour rien " !

On m'a libéré au mois de septembre 1945. J'ai fini par reboucher tous les trous de la cuirasse. Je me suis rééduqué tout seul, pendant des mois et des mois. J'ai assoupli les cicatrices, j'ai fait travailler les muscles et les articulations atrophiées. J'ai regagné de la souplesse, la sensibilité est revenue. Mais pour moi, le travail des champs, c'était fini. J'ai fait un apprentissage chez le peintre Hivernangeau et on m'a envoyé peindre les cabines de bateaux pour les Chantiers de Saint-Nazaire, avant l'entreprise Turmel, à Saint-Brévin. Et un jour, je me suis mis à mon compte avec un vélo et une karikelle... Puis une 2 CV camionnette, un break Ami 6, une estafette... Le Major avait bien travaillé puisque j'ai tenu le pinceau de peintre en bâtiment pendant quarante ans. Et vers la fin, on a oublié de m'appeler Trompe-la-mort. »

Joseph Bichon raconte l'enterrement de 10 victimes de la catastrophe à Saint-Père-en-Retz, le 19 mars 1945.

« La nuit suivante, il y avait un grand clair de lune, pas de vent, une petite frime sur le marais. Tout le dimanche, des centaines de familles, des voisins de la route à nous ou des gens du bourg sont venus se recueillir dans les maisons des morts. Le lundi matin, c'était deux jours avant le printemps, le ciel était passé au gris. À la Riverais, avec mon cousin Auguste et quatre autres porteurs on a posé le cercueil de Georges Crépin dans la voiture à cheval puis on a attendu les cortèges du Landas et du Port, avec les dépouilles de Pierre

Artus et de Léon Guilbaud. Plus loin, au large de la Raterie et de la Cagassais, on a accueilli Eugène Morisseau et Constant Glaud. Il y avait 7 morts sur notre route.

Les chevaux et les voitures allaient devant, la foule par derrière. C'était le silence total. On n'entendait que le sabot des chevaux ! On a fait une pause devant chaque calvaire. À Saint-Père-en-Retz, la foule s'est écartée pour laisser passer les attelages. Ceux de l'autre rive étaient déjà là. En tout, dix cercueils alignés devant la mairie. Joseph Rouxel, l'adjoint au maire a pris la parole : "... La terre s'est à peine refermée sur les corps de nos compatriotes, victimes du bombardement du 26 décembre [Il s'agit du bombardement du château du Prieuré, à Saint-Père-en-Retz, par des Mosquitos alliés, le 26 décembre 1944. Ce bombardement fit 3 morts allemands et deux victimes françaises : le petit Jean Sculo, âgé de 12 ans et le grand-père Colin, 83 ans] et voici qu'une autre catastrophe plus terrible encore, vient de s'abattre sur nous. Par son imprévu et son ampleur, elle dépasse en horreur ce que nous avons vu. Et notre pensée conçoit difficilement que ces dix cercueils renferment les restes mortels de ces hommes, de ces jeunes gens, qui il y a trois jours étaient des êtres pleins de vie et d'entrain. Ils sont morts dans des circonstances si tragiques qu'elles les placent au rang des soldats tombés à leur poste de combat. Aussi, lorsque la guerre sera terminée et que nous reviendrons ici, dans nos pèlerinages coutumiers où s'exalte le culte du souvenir, nous ferons pieusement revivre leur mémoire... ” »

Ceux qui souhaitent compléter leur information sur cette catastrophe de guerre peuvent suivre ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/17-03-1945-la-catastrophe-du-boivre-st-brevin-l-ocean/histoire/histoire-michel-gautier.html>

Ou celui-ci : <https://www.youtube.com/watch?reload=9&v=QaZ2xFAEFJg>

Le rationnement et les privations

La « Goutte de lait » de Pornic - Témoignage de Marguerite Grellier recueilli le 29 décembre 2006 à Pornic

« Lorsque la poche s'est refermée, j'étais âgée de 28 ans et mère de deux petites filles. Pour faire bouillir la marmite, en l'absence de mon mari prisonnier à Dresdes, je travaillais dans l'atelier de couture de ma sœur, Judith Renaud, rue de Verdun. On ne faisait plus guère de robe de mariées, mais on continuait de ravauder et transformer les tenues des élégantes de Pornic, on entretenait les chasubles et les ornements sacerdotaux des prêtres. De temps en temps, on nous déposait aussi une brassée d'uniformes de ces messieurs de la Wehrmacht.

J'avais suivi des cours de secourisme et reçu des rudiments de médecine de guerre délivrés par le docteur Margat pour faire de nous des auxiliaires médicales. Certaines d'entre nous ont assuré des fonctions d'infirmière, y compris à l'hôpital où on venait renforcer les religieuses, comme sœur Hubert, pour l'aider aux accouchements. Je me suis même portée volontaire pour assister le chirurgien Duperrier lorsqu'il a amputé un gamin de 13 ans dont la main avait été déchiquetée par l'explosion d'un engin de guerre. J'ai été volontaire encore lors de l'opération qui sauva mon propre neveu, Étienne Gautier, blessé à la cuisse par un obus français dans sa cour de la Prauderie. C'est dans cette ferme que j'étais née en 1916.

Mais il fallait surtout s'occuper des miséreux. La famine menaçait certaines familles et commençait d'emporter les enfants en bas âge. Avec Denise Bracmard, Marcelle Moreau, Jeanne Benoit et quelques autres, on s'est mise sous la houlette de Melle Harmegnies. C'était une colonel de l'armée belge réfugiée à Pornic et qui vivait dans une propriété de Gourmalon. On a tout fait pour colmater les brèches auprès de ceux qui commençaient à manquer de tout : les plus vieux, les plus pauvres ou les enfants. Pourtant, on n'a rien pu faire pour sauver un bébé de la rue des Gats. Ce jour-là, Marcelle Moreau s'est tournée vers moi : “ Margot, toi qui connais tout le monde à la campagne, tu pourrais nous organiser une collecte de lait ” ! Aussitôt dit...

C'était vrai que je connaissais tout le monde. J'avais sillonné les chemins depuis le début de la guerre pour le compte des Mutuelles du Mans : un secteur de onze communes, de la Plaine jusqu'à Fresnay-en-Retz, en passant par Chauvé et Bourgneuf. J'ai fait une première tentative au plus près et je suis revenue des fermes autour de la Mossardière avec un bidon de 20 litres de lait. J'ai alors lis sur pied deux tournées quotidiennes mobilisant une quinzaine de volontaires avec vélos et cariquelles. Toute la bande, filles et garçons, prenait la route de Saint-Père-en-Retz pour se scinder en deux au Chêne Pendu : une équipe s'aventurait jusqu'au château de la Bête ; une deuxième prenait la route de l'Augotière pour collecter jusqu'à la route du Clion à Saint-Père-en-Retz. En récompense de ses efforts, chaque volontaire avait droit à un demi-litre de lait ».

Au château de la Bête, on concentrait les dons de la Cochardière, les Nouettes, la Noë, la Bouteillère, la Guilboterie et la Prinière ; on revenant par la Baconnière où on faisait halte chez Germain Porcher qui avait collecté les dons en provenance des Abeilles, la Rochardière et la Greffinière. Nouvelle pause à la Séverie et à la Rebourgère, la Rinais, la Bregeonnière, la Sèverie... Quelques noms de donateurs : Cholet à la Rebourgère, Pacaud à la Rinais, Évain à la Gelletière, Porcher et Bourreau à la Baconnière...

« Il y a bien eu quelques incidents... Un don trop “baptisé”, un couple de ramasseurs amoureux “perdu” au bord de l'eau, au bas des prés de l'Augotière. Vaille que vaille, l'équipe de la Bête ramenait pourtant ses quatre bidons quotidiens et celle de l'Augotière en ramenait deux. En tout, 120 litres de bon lait que Melle Harmegnies et Jeanne Benoit distribuaient ensuite gratuitement aux portes de l'hôpital de Pornic, rue Tartifume. Parfois, on distribuait aussi du sucre, de la farine et même des bonbons pour les enfants. »

Le ravitaillement, la Croix-Rouge et le gendarme Bouhard à Paimboeuf

Témoignage d'Albert Lengrand et de sa femme Irène, née Legeay, recueilli à Paimboeuf le 20 novembre 2003. Témoignage à deux voix que chacun reconnaîtra.

« Ici, à Paimboeuf, c'est sous la férule d'un gendarme qu'on a organisé le ravitaillement. Il n'avait que 26 ans et il courait tout le temps d'un bout à l'autre de la Poche »

Marcel Bouhard, jeune lieutenant de gendarmerie âgé de 26 ans en 1944, fut en quelque sorte le « gouverneur » provisoire de la poche sud de Saint-Nazaire. Comme le disent Irène et Albert Lengrand, il courait les campagnes de Paimbœuf à Saint-Viaud, Saint-Père-en-Retz, Saint-Brévin, Pornic où il rencontrait les maires, la Croix-Rouge, la défense passive... Et l'occupant ! Réquisitions, ravitaillement, distributions de vivres et de produits de première nécessité, autorisations de circuler et déplacements spéciaux, tout se négociait. Chaque semaine, le gendarme réunissait ses maires à Saint-Père pour organiser tout cela. Dans les conditions extrêmes où furent placés les empochés, la présence d'un « gouverneur » respecté des deux camps - pour ses qualités d'organisateur et son apparente neutralité - fut un atout permettant de préserver une certaine forme de coexistence pacifique entre occupants et occupés. Pour en savoir plus sur ce gendarme hors du commun, décédé en 2019 à l'âge de 101 ans, on peut suivre ce lien :

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/hors-pays-de-retz/00-00-00-gouverneur-bouhard-poche-sud-st-nazaire/histoire-michel-gautier.html>

« Il s'appuyait sur l'ingénieur Michaud qui avait pris en main les gars pour le ravitaillement, et sur Simone Demée qui organisait les filles pour les problèmes sanitaires. C'est grâce à notre petite armée que les Paimblotains pouvaient soigner leurs bobos et panser leurs plaies. C'est aussi grâce à nous qu'ils pouvaient toucher un peu de beurre, de farine, de chocolat, de tabac, d'aspirine, des layettes et des vêtements... Mais aussi des encouragements, des conseils et des nouvelles du front ! »

Dans l'équipe des garçons, il y avait André Eveillard, Roger Rocheteau, Jean Macchi, Jules Macé, Léon Auger, Jean Fleuret, Adrien Pichaud, Edmond Faveur, Paul Lombard, Pierre Bicaïs, Albert Lengrand... Chez les filles : Melles Garceau et Turgot, Nicole et Anne-Marie Garapin ; Marthe Ménard, Gabrielle Demonte, Madeleine Pichaud, Georgette Masson, Jeanne Garnier, Simone Saint-Lô, Reymonde Guillouzo, Juliette Massé, les deux Madeleine - Chiffolleau et Pichaud ; les deux Henriette - Lengrand et Bouyer ; les trois sœurs Chassagne, et, venant de Corsept, les deux institutrices, Henriette Bouyer et Suzanne Treguiet avec leur ancienne élève Irène Legeay.

« Nous, les garçons, on attelait la mule devant la petite charrette que nous prêtait M. Dardelin, de la Corderie, pour aller chercher le charbon chez Kuhlmann ou aux ACP... Quand la distribution était terminée, on ne voyait plus que nos yeux et nos dents. On allait aussi chercher le lait au Plessis-Grimaud ou dans les fermes de Saint-Viaud. Quand on n'avait plus de farine, le lieutenant Bouhard faisait réquisitionner du blé que l'on passait au concasseur dans les fermes. Après, on tamisait... Ces jours-là, on revenait tout blancs. Un jour où il n'y avait plus rien, Bouhard a pris le garde ville Charpentier par la manche pour qu'il nous ouvre les greniers de la réserve qui se trouvait rue du docteur Colombe au premier étage de la maison Saint Lo où il restait encore quelques fonds de sacs et il lui a dit : "Balayez-moi tout ça" ! Farine, poussière et crottes de souris, on a tout porté jusqu'au dernier gramme chez le boulanger Grimaud.

Un soir, j'étais avec Macchi et Macé et on se préparait à quitter la maison Lecerf, rue du Faisan, où on entreposait les stocks de la Croix-Rouge. Corvée terminée : légumes secs, blé, farine, tout bien pesé, jaugé, rangé. Voilà le lieutenant Bouhard : "Pas si vite mes lascars ! Nous avons rentré du vin, il faut le goûter" ! Puis il a sorti une clé de sa poche pour ouvrir la "cave" de la Croix-Rouge et de la gendarmerie réunies... " Il sera toujours temps quand la guerre sera finie de la remplacer par une antenne de la Croix-d'or" !

En déstockant ce vin progressivement, Bouhard s'efforçait de limiter la spéculation et pour calmer les hausses, il a fini par fixer le prix de la chopine dans les cafés... La vendange avait été bonne. Il a acheté, réquisitionné, et avec les saisies de marché noir, on a mis 12 barriques à l'ombre. Des petits rouges de pays : 54-55, Gros-lot, Othello, Sebel 1000... Ce soir-là, on a tiré un petit verre dans chaque barrique... La vie était belle. On a refait le monde, sans vert-de-gris, et chacun est rentré chez lui sur un petit nuage... Madame Macchi est venue trouver ma mère : "Comment va votre fils ? Le mien, je ne sais pas d'où il sort mais il est très malade" !

Avant la poche, l'abattage clandestin marchait à plein, dans les fermes comme chez les bouchers. L'usine Kuhlmann disposait de son propre réseau de ravitaillement, ce qui faisait des jaloux. Le chef-magasinier Hergat avait pris en mains l'achat des vaches et des veaux que l'on emmenait vers un abattoir clandestin à l'ancienne ferme du Bois-Gautier. Tout était débité et partagé sur place : chaque ouvrier sa part. Mais pendant la Poche, Bouhard a mis bon ordre à tout ça. Le ravitaillement, c'était pour tout le monde pareil. Mais il y eu des spectacles qu'on aurait préféré ne pas voir, comme ces bêtes vendues par certains fermiers aux Allemands qu'ils embarquaient sur le port pour les envoyer à Saint-Nazaire ou à La Rochelle.

Dans chaque parcelle ou chaque jardin de la ville, on s'est mis à cultiver des choux pour la soupe. Certains se sont lancés dans la culture, le séchage et la coupe fine du tabac national ; d'autres dans le ramassage, le séchage et le broyage des glands, le maltage de l'orge, la confection du savon et des chandelles, le tamisage de la cendre pour la lessive, l'affinage du sucre de pomme ou de raisin. Toute la litanie des ersatz ! Mais on est resté pendant neuf mois sans un morceau de sucre.

On s'est mis à fabriquer des lampes miraculeuses dont la mèche descendait dans la bouteille à travers un bouchon ou un sou percé et barbotait dans des résidus de pétrole récupéré à fond de cuve par des pêcheurs de Loire. C'était bien sûr interdit, mais ils s'étaient hissés la nuit à bord d'un cargo échoué dans le petit bras du Carnet. Quand ça charbonnait trop, on grattait la mèche et on se pinçait le nez.

Le bois manquait partout. Bientôt, pour une corde de bois, il fallait donner la valeur d'une vache. Bouhard a créé des commissions pour repérer les tailles ou les sujets isolés. Il les faisait marquer puis on les abattait pour les minoteries et les hôpitaux, ou des particuliers qui n'avaient plus de moyens. Au château de la Verrie, on avait coupé des arbres pendant toute la guerre, mais pendant la Poche, on a jeté au sol la magnifique allée de charmes. Au cœur de l'hiver 44-45, quand la famine s'est abattue sur les plus nécessiteux et les familles nombreuses, on a organisé des soupes populaires. Madame Urgel a mis son restaurant de la place du marché à la disposition de la Croix-Rouge. On l'approvisionnait en légumes, en pain et, quand on le pouvait, en viande et en vin ; pour ramener la marchandise de chez Bigeard, à Saint-Père-en-Retz, on attelait le cheval du père Mabileau, un ancien agriculteur reconverti en voiturier. Les épicerie ont vidé leurs stocks, à fond de cale, contre les tickets de rationnement.

Jusqu'à la veille de la guerre, tant que le marché avait fonctionné, les fermières venaient y vendre leur beurre. L'été, on ne parvenait pas à vider la bourriche et, avec le soleil, ça tournait en huile. Au retour, on s'arrêtait chez Marie Pitard, la veuve du facteur qui tenait épicerie à Corsept : " Ma cousine, y me reste du beurre, veux-tu me le prendre ? " C'était oui à tous les coups : "J'vas le mettre au charnier". Quand elle a cassé sa pipe en plein milieu de la guerre, c'est Montmayer, dessinateur chez Kuhlmann, qui a racheté la boutique et le fonds. Ce n'est pas une jarre qu'il a découverte dans les réserves mais une

demi-douzaine, pleines à ras bord. Que faire de ce beurre de pot devenu rance et immangeable ? On l'a ramené derrière la mule et on a vidé tout ça dans les grandes marmites Kuhlmann, avec de la graisse de bœuf, de la soude et de l'ammoniaque. Il n'y avait plus qu'à chauffer, touiller et couler dans les saumonières à plomb pour obtenir un savon de guerre qu'on a revendu à petit prix. »

Pour Irène et ses compagnes, ce fut aussi l'occasion d'imprimer et de distribuer un feuillet éducatif :

*« En 1939,
le matin pour vot'toilette
vous aviez le lait d'beauté
l'huile d'amande à la violette
et l'blanc savon parfumé.
Et pourtant vous faisiez la moue
mesdames, vous souv'nez-vous ?
Aujourd'hui, pour vot'savon
trois kilos de graisse, six litres d'eau,
trois kilos de suif,
une livre de soude caustique,
une autre de poudre de résine,
un demi paquet de talc, une boule de bleu.
Faites bouillir pendant une heure
éteindre, remuer toujours
et couler dans les moules. »*

« Mais le savon, ce n'était pas le plus grave. On a commencé à craindre pour sa vie et celle de ses proches, surtout si on avait une blessure ou une maladie grave. Il n'était plus question de prendre la route de Nantes. Il fallait obtenir des laissez-passer et se faire évacuer par La Bernerie. C'est Gaby Couétoux du Tertre qui s'occupait des évacuations à Paimboeuf, et Madeleine de Marrans à Saint-Brevin. Quand il fallait dénicher un jerrikan d'essence pour la voiture de la Croix-Rouge, le lieutenant Bouhard finissait par y arriver, mais c'était parfois trop tard. Comme pour notre ami Marc Saint-Lô qu'on a vu partir tout pâle, les mains sur le ventre, et qui est mort d'une péritonite avant d'arriver à Saint-Jacques.

La crainte des conditions accompagnant la fin de guerre ne cessa de croître au fil des mois. Comment serait-on libérés, par qui et comment ? Et est-ce qu'on allait être bombardés ?

« Des bobards volaient sans cesse d'un bout à l'autre du bourg. Bobard n° 1 : "L'évacuation aura lieu parce qu'il a été dit chez Desfossé que... Et encore chez le boucher Pichot que..." Mais le bobard n° 2 venait de prendre son envol : "L'évacuation n'aura pas lieu parce qu'on a dit chez Marie Cadier que... Puis chez le boulanger Grimaud que..." ! Un petit poème nous mettait en garde contre les risques d'une trop grande crédulité qui nous maintenait dans une trouille permanente... Les uns prêts à se lancer sur les routes à la moindre alerte, les autres décidés à ne pas bouger d'un pouce :

*« Le bobard est un mammifère
semblable à la chauve-souris
il survole la ville entière
faisant chaque jour cent petits.*

*Il a l'œil rond, le ventre noir
mais n'est pas très intelligent.*

*Il entre partout, veut tout voir
et répète ce qu'il entend.*

*Car ce fantastique animal
a, de la parole, le don.
Il colporte tant bien que mal
de l'un à l'autre sa chanson.*

*Avec son ami le canard
on le voit courir tout le jour.
N'écoutez pas trop le bobard
cela vous jouerait un sale tour. »*

On gardait l'oreille collée au poste à galène ; les plus malins produisaient même du courant clandestin pour chauffer les lampes d'un poste TSF. On se relayait autour pour écouter les journaux parlés de la radio nationale diffusés par la BBC ; on retranscrivait religieusement sur papier pelure avant de diffuser sous le manteau. On entendait des mots avec des sonorités complètement inconnues : Nimègue, Bochum, Riga... Forcément, c'était une guerre mondiale, mais la plupart d'entre nous n'avaient jamais vu la Tour Eiffel ! On se projetait avec angoisse dans notre propre libération en répartissant les derniers biscuits de guerre et les dernières allumettes, comptées une par une... Jusqu'à ce fameux soir où notre gendarme nous a montré un visage qu'on ne connaissait pas : "Les gars, tenez-vous prêt" ! On était une poignée face à lui, quatre ou cinq copains d'enfance, unis à la vie à la mort. "Prêts à quoi mon lieutenant ?" Et voilà ce qu'il nous a dit : "Nous nous connaissons depuis trois ans ; vous êtes des secouristes mais je vais vous confier une mission spéciale qui n'a rien à voir avec la Croix-Rouge. Vous avez compris que la fin approche. Les alliés ont bombardé Royan ; bientôt, ça risque d'être notre tour. Il faut, autant que nous le pouvons, réduire les moyens de défense de l'ennemi. Vous savez qu'un dragueur de mines Allemand est mouillé à quai ; il est équipé de canons et d'une défense antiaérienne. Ce que je vais vous dire est strictement entre nous : la gendarmerie va attaquer ce bateau. Vous comprenez que ça peut mal tourner et qu'on aura besoin de vous. Je vous demande la plus entière discrétion. Tenez-vous prêt" !

Bouhard nous avait fait monter le sang à la tête. Les jours suivants, on surveillait les abords du quai et on observait le comportement des gendarmes, on attendait un signal, on guettait le ciel... Et on se demanda bientôt si on n'avait pas été victime d'un bobard de plus. Et lancé par celui qui les combattait si bien d'habitude ! La nuit, on avait du mal à fermer l'œil... À quelle heure nos gendarmes allaient-ils attaquer ? On se rappelait la bombe tombée près de la pharmacie de la grande rue alors que la FLAK et le dragueur de mines crachaient leurs pruneaux vers le ciel ! Mais repassaient aussi les images des bombardements de Saint-Nazaire... Dans quelques heures, ce serait les explosions, l'attaque du dragueur de mines, les balles ricochant contre les façades du quai. Il faudrait foncer avec les brancards, secourir les blessés, prêter main-forte à nos gendarmes. Mais les choses ont tourné autrement. Il n'y a pas eu d'assaut, ni par mer ni par Loire. Et pas de bombes pour nous libérer des « Boches » !

Le 8 mai 1945, le maire Charles Gautier et le lieutenant Bouhard nous ont annoncé la grande nouvelle. On pouvait enfin accrocher partout du bleu blanc rouge. Et le 11 mai, sur le coup de 3 heures de l'après-midi, on était 3000 personnes à accueillir les FFI et à reprendre la Marseillaise en chœur avec Bouhard. La sagesse l'avait emporté. Je ne me rappelle plus si on a chanté les derniers couplets de la chanson de la Poche, mais en tout cas, ce soir-là, on a enfin pu dormir tranquille. »

Chanson de la Poche (Sur l'air de « Madame la marquise »)

*« Alors mon cher, quelles nouvelles ?
Question posée journellement
sur cette fin que l'on appelle
depuis l'jour du débarquement.
Les bobards circulent grand train
y vont s'rendre certainement,
la fin est proche !*

*Mais n'croyons plus à ce refrain
car le temps passe et rien ne change,
on n'pense plus qu'à c'qui se mange.
On râfle aujourd'hui les vélos,
prenez un clou, rentrez la belle,
camouflez-le sous les fagots.*

*On garde tout dans tous les coins
mais malgré nous, mettent leurs patt' croches
sur les patates, le blé, le foin ;
ils comptent les bêtes des écuries
sauf celles qui sont d'sortie.
Ces cocos démolissent tout,
cassant, chargeant à pleine pelle
l'bois des maisons restant d'bout.
Avec nos portes et nos parquets,
ils font chauffer leur pitance
faite de betteraves et d'choux-navets
mais mangent aussi, fieffées canailles,
nos moutons, porcs et volailles !*

*Y'aurait une évacuation !
De l'aut'côté, la vie est belle,
venez avec moi, nous filons !
Ils fouillen-t-avec soin
doublures, semelles de galoches,
sur not'dos ne laissant rien,
enlevant perruques, ouvrant valises ;
nos billets d'mille sont de bonnes prises !*

*Dans des fermes on peut trouver
contre tabac, sucre ou dentelles,
du pain, du beurre et du goret ;
nous n'avons rien pour échanger,
pas de pinard, c'est vraiment moche
du jus sans sucre ni café !
Pièces aux vêtements, trous aux chaussures,
des mandigots on a l'allure*

*On n'peut même plus circuler
pour aller même au coin d'la ruelle
sans le fameux laisser-passer.
A pied, à cheval, en char à banc,*

*faut pour aller au bourg l'plus proche
la permission du commandant.
Et y paraît qu'la semaine prochaine
Pour chiens et chats, il en s'ra d'même !*

*On aurait l'électricité !
On pourra serrer les chandelles
et l'gas-oil qu'a tout enfumé.
On n'sait plus comment s'friser,
on chauffe les pinces sur une broche,
soleil et vent doivent nous sécher ;
ceux qui attrapent une bronchite
faut'de soin attrapent une cuite !*

*Les libérés pense-t-à nous,
ils nous envoient par train, pelle mêle
farine et sucre, tabac et tout.
Voici poindre la libération
et pour la paix sonneront les cloches.
Quel beau jour alors nous vivrons,
oubliant tout, pleins d'espérance
en notre belle et libre France !*

*Les habits verts nous ont quittés,
ne pleurons pas cett'clientèle,
ces gens nous ont trop embêtés.
Tout va très bien pour ceux d'la Poche,
les cordons se sont dénoués
et nous v'là tous hors d'la sacoche,
qu'il est doux l'air d'la liberté !*

Poème « Ayez pitié des maires » diffusé à Paimbœuf pendant la Poche.

*Si y'a pas d'sucr' et pas d'café
pas d'saccharine, pas d'chicorée
pas de vermicelles et pas de nouilles
pas de saucisses et pas d'andouilles
pas de boudin et chez Chiron
pas d'saucisson ni d'jambon
chez Cadier, pas de morue
pas d'raie bouclée et pas d'merlu
pas de hareng et pas d'maquereau
et chez Maillot pas de journaux
pas de tabac, pas de cigarettes
pas de briquets, pas d'allumettes
pas de gâteaux, pas d'chocolat,
pas de fromage au Caiffa
Si y'a pas d'œufs chez Bahurel
aux Docks, pas d'eau d'Javel
que voulez-vous, y'a rien à faire
tout ça c'est d'la faute à not' maire.*

Si y'a pas d'huile et pas d'pétrole

pas d'vaz' de nuit et pas d'casserole
pas d'bois, pas d'essenc', pas d'charbon
pas d'v'err' de lampes et pas d'savon
pas de liqueur, pas d'Dubonnet
pas de vinaigre chez Verset
chez Desfossé y'a pas d'chaussons
pas d'cinéma chez Crusson
pas de lumière, pas de radio
pas d'chambre à air, pas d'pneus d'vélo
pas d'fil, pas d'laine et pas d'coton
et chez Saint-Lô pas de caleçons
pas de régime pour les malades
pas d'lait, pas d'limonade
pas d'tickets d'alimentation
chez Migné pas d'ondulations
je vous le dis, pourquoi le taire ?
Tout ça c'est d'la faute à not' maire.

Si à vingt heur' la nuit venue
Y'a plus un chat dans la rue
pas de concert, pas d'aut' chansons
que celles proches du canon
et si nos cloches ont dû se taire
c'est toujours d'la faute à notre maire.

Si on parle d'évacuation
et aussi d'réquision
s'il faut des draps et des rideaux
voitur's, harnais, chevaux
et si la nuit dans les jardins
canards, poules et lapins
prennent la poudre d'escampette
si on vole les bicyclettes
si le blé, à pleins tomb'reaux
est emporté par ces salauds
si enfermés dans la Poche
nous devons obéir aux Boches
près de Corsept creuser des trous
qui sont remplis d'eau et de boue
fournir les pioches-z- et les pelles
et pour leur cuisine, des demoiselles
s'il faut cent hommes sur leurs chantiers
c'est d'la faute à m'sieur Gautier [le maire de Paimboeuf]

En mars 2004 à la Nicolière (Saint-Père-en-Retz) Robert Barreau me racontait la fatigue des meuniers de la Poche

Les meuniers de la Poche ont gardé de cette période le souvenir d'un travail harassant, quasiment jour et nuit, car à partir de la mi-juin 1944, plus d'électricité. Jusqu'alors, le meunier Donatien Barreau du Moulin Neuf approvisionnait ses trois boulangers de Saint-Père-en-Retz de 180 quintaux de farine hebdomadaire mais plus de courant, plus de farine.

« On travaillait à quatre : mon père, mon frère Donatien, Armand Bonhommeau, l'ouvrier et moi. En plus du moulin, on avait une ferme de 7 ha, mais les Allemands nous ont pris un de nos trois chevaux et entre les transports de blé, de farine et de bois, on n'arrivait plus à faire la ferme. Il fallait charger le blé du silo de la gare dans deux charrettes, courir au moulin Dousset au Clion et en ramener la farine. Dès que la saison de battage a été terminée, on a installé la locomobile d'Henri Dousset au pied du moulin et on a adapté les courroies et les poulies pour entraîner les trémies, les aspirateurs à poussière, les épierreuses et les meules. À quatre, on ne suffisait plus et on ne dormait que cinq heures par nuit. Le plus dur n'était pas la meunerie mais d'entretenir et ravitailler la machine à vapeur. Il fallait l'abreuver sans cesse et à l'eau claire qu'on allait chercher avec la tonne et le cheval. En quelques semaines, la locomobile a dévoré les réserves de bois sec et de minette qui restaient des battages. On s'est décidé à lui donner du bois vert. Combien de charrettes il a fallu ? Les frères Bouyer de la Rouaudière ont coupé leurs taillis de châtaigniers à blanc et nous en ont amené des dizaines de charrettes. Mais il fallait encore retailler et écaler tout ça en bûchettes si on ne voulait pas voir le feu s'étouffer. La machine s'essouffait et elle s'encrassait vite ; chaque matin, il fallait ramoner les tuyaux... Pour notre seul moulin on a épuisé trois machines : celle d'Henri Dousset, celle du petit syndicat de battage puis celle du grand syndicat.

À partir d'avril 1944, on a poussé le blutage à 98%. Plus question de changer de boulanger et plus question non plus de mettre de côté le moindre petit sac de cinq kilos de farine pour les crêpes ou les gâteaux. On risquait gros si Chupin nous coinçait [Chupin était le contrôleur des blés et farines à qui le lieutenant Bouhard avait donné la consigne expresse d'exercer un "contrôle sévère des boulangers et de rendre compte des fuites constatées"] Parfois, c'était Bouhard lui-même qui nous tombait dessus par surprise. Sa grande phrase, c'était "Il n'y a pas plus rusé qu'un meunier"! C'était pas bien difficile de nous prendre en faute, nous ou des "clients de passage". Un jour, il a fait payer l'amende à une réfugiée de Saint-Brévin qui repartait avec un petit sac de six kilos de farine ! Il a tendu son doigt vers moi : "Je le pose là, M. Barreau. Et la prochaine fois, je veux le trouver là"! Quelques jours plus tard, j'ai été obligé de rembarquer un soldat allemand affamé qui tentait de chiper en douce la farine à Bouhard ».

Le 24 avril 1945 - comme pour la viande - Bouhard lâcha la bride, laissant toute latitude aux maires pour autoriser des ventes de pain à 5 francs le kilo. Et comme il fallait aussi économiser le papier, il concluait son ultime directive par la petite note pratique : « 67 quintaux de farine blanche, blutée à 75 %, sont prêts chez Crespin et Barreau ». Enfin du pain blanc ! Au moins mourrait-t-on le ventre plein !

Histoires de guerre

**Le poste à galène raconté par Robert Merlet à la Giraudière (Saint-Père-en-Retz)
le 4 novembre 2003.**

« Tant qu'on a eu du courant, on a fait fonctionner les postes à lampe. Puis un beau jour, plus rien dans les lignes électriques. Les bricoleurs ont tenté d'installer des dynamos sur des vélos fixes, mais il fallait se relayer sur les pédales et on n'attrapait plus qu'une phrase sur deux. Alors on s'est rabattu sur les postes à galène !

Pas besoin d'énergie extérieure. Il suffisait de dérouler un fil d'antenne de vingt à trente mètres qu'on faisait courir le long d'une conduite d'eau ou d'une gouttière. Mais il fallait d'abord se procurer la galène, la valeur d'une noisette gris anthracite. Mais on ne la trouvait pas dans les champs, comme dans le Massif central. Moi, j'avais la chance d'avoir un père qui travaillait à Paimbœuf, chez Kuhlmann. Les ouvriers avaient mis au point un ersatz qui marchait très bien, un mélange de soufre et de plomb. Ils s'en servaient pour faire du troc. Les plus malins fabriquaient même la bobine d'accord en "fond de panier" sur un support en carton fendu. Restait à récupérer un condensateur et à fixer tout ça sur une planche ou dans une boîte à cigares... Fallait pas oublier de relier à une "terre". Et trouver un écouteur. Mais les gars de Kuhlmann en vendaient même des tout montés.

Quand il y avait du brouillard sur le marais, c'était pas la peine. Ça marchait mieux par temps sec. Mais il en fallait de la patience pour déplacer le petit levier, la "moustache de chat" sur la galène pour trouver l'accord. Parfois, c'était le miracle. Pendant quelques minutes, on avait Radio Londres. J'avais installé mon poste dans le grenier du vieux manoir où était réfugié mon copain Louis Loquin. On avait descendu le fil d'antenne vers le jardin. Fallait pas décevoir l'attente des fidèles : "Alors, où que c'est rendu ?"... "Et les Américains ? Où qu'ils en sont ?"

Vers la fin, je recevais souvent la visite à la Giraudière d'un vieil Autrichien qui allait avec son cheval et sa carriole livrer des patates ou du foin à ses camarades de la Rouaudière ou de la Clercière... Il avait bien 50 ans. Il en était à sa deuxième guerre mondiale. Il parlait bien français et voulait avoir des nouvelles du front. Un jour, je l'ai même emmené écouter le poste à galène !

Pierre Ferré de la Jarriais (Saint-Père-en-Retz) se souvenait le 4 mars 2002 d'un tatarin ukrainien...

À la Jarriais, en Saint-Père-en-Retz, Pierre Ferré se souvient du terrible capitaine Balck, ancien de la grande guerre, comme son père. Il occupait le château avec trois douzaines de soldats et une bande de chevaux. Il passait le plus clair de son temps à exercer son français dans les caves du secteur, le verbe de plus en plus haut au fil des verres : « Vous allez voir, père Ferré, ce qu'on va leur faire aux petits soldats à de Gaulle ! » Ses soldats grisonnants et claudiquant passaient pourtant plus de temps à étriller leurs chevaux, quémander ou voler du vin et du foin dans les fermes qu'à faire la chasse aux « terroristes » !

Monde de cultivateurs madrés, de pêcheurs et de braconniers, de réfractaires et de résistants malgré eux, de réfugiés et de maraudeurs... On tuait une bête dans un champ et on faisait passer ça sur le compte des Russes ou des Allemands ! On levait le coude avec eux mais le soir même on hébergeait un résistant menacé et, le lendemain, on lui faisait quitter le secteur sous une charrette de choux. On ne résistait pas toujours au plaisir d'un petit sabotage mi-économique mi-militaire, celui par exemple consistant à couper les fils téléphoniques reliant les postes et les batteries par les chemins creux et les fossés, autant pour récupérer du fil à collets que pour gêner les communications. Avait-on toujours conscience du risque mortel encouru ? La ligne téléphonique reliant Saint-Brévin au Tobrouk de la Clercière étant trop souvent coupée, les Allemands finirent par l'enterrer.

Un Ukrainien de la Rouaudière, Mauser en bandoulière, venait souvent à la Jarriais en moto pour raconter ses exploits de fine gâchette, ce qui avait le don d'exaspérer son rival français Julien Hortais, de l'Etang, frustré de ne pouvoir lui opposer que des tartarinades d'avant-guerre. Julien recourut un jour à une basse vengeance destinée à rabaisser le caquet du concurrent...

« Entre chien et loup, avec l'aide de notre bande de gosses, il a tendu un fil de téléphone entre deux talus. On a attendu l'Ukrainien qui s'est rétamé, fusil par-dessus tête. On est parti comme une volée de moineaux. Vers les haies et les taillis pour les plus grands, dans les armoires ou sous les lits, pour les petits ».

Julien Hortais tenait sa revanche mais Tartarin n'était pas content, ni le méchant capitaine Balck. Mais comment capturer toute cette bande de galopins et pour quelles représailles ? Le procès et l'enquête trouvèrent leur épilogue à la cave du père Ferré, dont la barrique permit, tard dans la nuit, de trouver un verdict d'apaisement.

André Gruand du village du Greix (Corsept) me racontait le 11 juillet 2003 son enfance de guerre...

Au village du Greix, en Corsept, un autre gamin de la guerre, André. Fils d'André Gruand et de Marie Morisseau. Huit ans en juin 1940 lorsque les Allemands étaient arrivés au village du Greix... Le père et l'oncle étaient en train d'installer un hangar avec des charpentes métalliques de l'armée récupérées à Paimbœuf. Fin des travaux. Il fallut descendre de l'échelle et mettre les abris existants à la disposition du nouvel arrivant qui s'installa dans des cantonnements provisoires, réquisitionnant granges et hangars avant de se lancer dans le grand mécano qui allait édifier son petit fragment de mur de l'Atlantique sur toute la rive sud de l'estuaire, de Corsept à la Pointe-Saint-Gildas.

Le loupiot en galoche fut alors plongé dans une école cosmopolite où on croisait encore des petits réfugiés espagnols ou portugais déjà présents auxquels s'ajoutèrent les enfants d'ouvriers et de cadres de l'usine Kuhlmann et bientôt les petits réfugiés parisiens. L'école de l'Immaculée étant déjà pleine, la classe d'André se replia dans une salle paroissiale. Cinq kilomètres à vélo. Haut comme trois pommes, « on ne le voit pas derrière la haie », disait sa mère. Les écoliers se faufilaient en vélo entre les camions des entreprises de travaux publics nantaises comme Dodin travaillant pour l'organisation Todt. L'infanterie s'installa à la Pitardais et à la Baie de Loire. Gamins et soldats finirent par se connaître : « Alors, André, tu vas à l'école ? » demandait Willy. On se croisait autour des chantiers ou à la ferme quand ils venaient au ravitaillement pour acheter du lait, du vin, du beurre, des œufs... Malgré la guerre et ses impératifs d'adversité et de méfiance, une étrange société se mit en place avec ses interdits, ses obligations et ses tolérances. Les soldats prenaient leurs habitudes, privilégiant les rapports avec certains villages ou certaines familles...

« On en connaissait beaucoup par leur nom : Willy Fetter, simple trouffion, jeune cultivateur de dix-huit ans qui, après la guerre, est revenu deux fois en visite avec sa femme ; Heinrich Krauss, organiste de Cologne qui jouait de l'harmonium à l'église de Saint-Brévin. C'était un ancien professeur de l'école de commerce de Vienne, il m'avait proposé de m'apprendre l'allemand, j'avais refusé mais aujourd'hui, je regrette. Les vrais nazis, on les repérait vite. On ne disait pas un mot de trop devant Max Koubě, de Breslaü, qui défendait le régime... »

À partir de 1943 les rapports se tendirent et les réquisitions se multiplièrent. Cheval, charrette et cocher. Quatre ou cinq attelages les us derrière les autres, direction Mindin. Transport de munitions pour Pornic. Parfois deux ou trois transports par semaine.

« Mon père essayait d'y échapper... Une fois pour raison de santé. Une deuxième fois, devant le cimetière de Saint Brévin où il avait attendu jusqu'au soir avec son attelage.

Lorsque la nuit tomba, on lui donna l'ordre de se rendre à Pornic pour charger des « asperges de Rommel » et les ramener à Corsept. Il refusa : « Je vais pas passer la nuit sur la route avec mon cheval ! » On le laissa rentrer à la maison mais le lendemain, les colliers de chiens (Feldgendarm) étaient venus lui remonter les bretelles et le menacer. Ils ont réquisitionné le cheval sans son maître, trois jours par semaine, mené par un équipage allemand pour le transport des asperges de Rommel. Un beau jour, les Allemands ont ramené la charrette sans le cheval. Elle était percée d'éclats et ils y avaient jeté le collier déchiqueté... À la pose, à Pornic, pendant que les hommes cassaient la croûte, le cheval s'était écarté avec son attelage, à la recherche d'une herbe plus verte, jusqu'au champ de mines... On a dû se passer de cheval et compter sur celui des voisins. »

Ce que l'on perdait d'un côté on s'efforçait de le récupérer de l'autre. Contre un peu de nourriture, le chauffeur du camion déchargeait du remblai pour combler une ornière où un passage de charrette. À Paimboeuf, les wagons déversaient des tonnes de ferraille et de ciment qu'on transférait aussitôt sur des camions ou dans des charrettes réquisitionnées. Entre la gare et les chantiers de blockhaus, les matériaux s'évaporaient : quelques sacs de ciment ici, quelques barres de ferraille plus loin que l'on cachait dans les roseaux où les paillassons. Les Allemands avaient bouché l'écluse du marais du Greix. Les eaux s'accumulaient derrière la route qui faisait digue. Au début, le père Clavier retournait à l'écluse, la nuit, avec sa manivelle. Il remonte le cric, laissait l'eau s'écouler quelques heures puis rabaisait la trappe. Ni vu ni connu. Du moins, le croyait-il. Jusqu'au jour où la grenade avec laquelle les Allemands avaient piégé le cric lui a sauté à la figure.

« Sur les chantiers de blockhaus, les bétonnières tournaient jour et nuit. En face de la Mabilais, on croisait des uniformes et des costumes de toutes couleurs et on entendait des langues de tous pays. Au volant des petits camions Citroën P45 aux couleurs kaki, on voyait des chauffeurs russes qui fondaient à tombeau ouvert. Gare aux troupeaux, aux volailles ou aux enfants. Des bœufs et des vaches en ont fait les frais. On croisait des ouvriers ou des contremaîtres venus de Nantes ou de Saint-Nazaire, des spécialistes du bâtiment, mais aussi des nord-africains qui creusaient des tranchées, en sandales et djellabah et crevant de froid. Et des hommes de tous métiers qui avaient trouvé là le moyen de gagner leur croûte... Et qui après la guerre épouseront des filles du pays et feront souche du côté de Saint Brévin, comme Marcel Escure, Roger Ache ou Roger Prieur. Roger Prieur jouait de l'accordéon (après guerre, il fera des bals) mais il était surtout cuisinier et il arrivait tous les jours de Saint Brévin avec sa roulante pour nourrir les ouvriers. Le cousin Emmanuel a d'abord échappé au STO et s'est planqué ; repris, il s'est retrouvé sur le chantier du grand blockhaus de Saint-Michel. D'autres, plus malins ou plus chanceux, ont quitté le village, se sont réfugiés du côté d'Arthon ou de Cheméré où ils se sont loués dans les fermes à la journée puis, au bout de quelques mois, ils sont revenus discrètement au village. Quand les gendarmes allemands faisaient la chasse aux réfractaires, il ne fallait pas se laisser prendre au nid...

... Ce jour-là, il y en avait trois dans le village et occupés à une tâche interdite... Dans le hangar, ils donnaient un coup de main aux bouchers Joseph Durand, Léo Giraud et Vandervén qui avaient abattu deux vaches et deux bœufs. Les bêtes étaient pendues à une poutre et on s'apprêtait à les charger dans le camion. Alarme. Un autre camion dans la cour, les colliers de chiens en descendent. On les distrait, on discute, on les emmène à la cave. Pendant ce temps, vaches, bœufs, bouchers et réfractaires avaient déguerpé sans demander leur reste. On ne manquait pas de viande mais de pain, oui. On y trouvait plus de paille et de balle que de farine. Ça provoquait des appendicites qu'il fallait opérer à l'hôpital Duperrier à Pornic ».

Les réfugiés de Saint-Nazaire étaient dans tous les villages. Parmi eux des militants ouvriers ; des durs habitués à l'action politique. De jeunes militants faisaient du porte-à-porte : « on fait la quête pour les FFI. » Un jour, à l'été 44, ils passèrent dans une maison dont le

propriétaire, un notable de Dordogne accusé de collaboration, avait été tué par les FFI de sa région. Les fermiers étaient au courant.

- On donnera pas aux FFI. Ils ont tué notre propriétaire.
- Méfiez-vous ! On a des amis par ici, ils pourraient mettre le feu chez vous ! C'est déjà arrivé ailleurs.⁴

Des réunions étaient organisées pour enrôler les jeunes. Mais dans cette région rurale sous profonde influence catholique, la greffe ne prenait pas vraiment. Les pères qui étaient à l'action catholique veillaient : « On vous interdit d'y retourner. » Avec les réfugiés de Saint-Nazaire, de nouvelles idées politiques traversaient l'estuaire mais aussi tout ce qui permettait à ces malheureuses familles déplantées, sans travail, et dont les maisons étaient détruites, de survivre grâce au troc et à tous les petits trafics engendrés par la guerre. Les métaux, les outils, les petits et gros objets usinés, depuis la lampe à huile jusqu'à la lessiveuse, les carburants divers... Tout cela récupéré dans les chantiers ou dans les réserves de l'ennemi. Mais aussi, les ustensiles de cuisine, les couvertures et jusqu'aux machines à coudre récupérés dans les maisons éventrées des Nazairiens eux-mêmes.

« Entre Corsept et Saint Brevin, le long de la petite route qui suivait le tracé de l'ancienne voie ferrée il y avait de petits abris occupés par de vieux soldats ou des infirmes, des anciens du front russe. Ils étaient chargés d'allumer les bonbonnes fumigènes pour obscurcir le ciel en cas de bombardements alliés. Dès qu'on entendait l'alarme, ils ouvraient les robinets mélangeurs des grandes bouteilles d'air comprimé qui vaporisaient le liquide contenu dans de grands fûts de tôle renforcée. On entendait une sorte de chuintement qui se transformait en volutes cotonneuses, blanches et bleues qui piquaient les yeux et la gorge. Autour de ces bidons, l'herbe des bermes ne repoussait pas. Le 30 mai 1943, c'était la veille de ma communion, j'étais en train de souffrir la vigne de la Prinais lorsque que s'est déclenché un des plus violents bombardements de plein jour contre Saint-Nazaire... Des gerbes d'eau montaient plus haut que les grues. Je me souviens aussi des derniers bombardements de la raffinerie de Donges, fin juillet 1943... Des centaines de fusées éclairantes qui se balançaient au bout de leur parachute et éclairaient le ciel comme en plein jour. Le soir du 6 juin 44, un mardi, on a fermé mon école. J'avais onze ans et demi, et je n'ai plus jamais remis les pieds dans une école. Malgré mon jeune âge et ma petite taille, mon père m'a gardé avec lui pour mener les bœufs. »

La plupart des soldats allemands étaient partis en Normandie, mais on en voyait d'autres refluer devant les troupes alliées. Comme ces POA, Mongols pour la plupart, arrivant de Bretagne, encadrés plus ou moins par des officiers allemands. Les villages étaient envahis de carrioles et de chevaux. Une armée en fuite et se reposant avant de se replier encore. Une troupe débandée et sans chefs s'installa à la Fossiais qui allait supporter une semaine de dévastations.

« Chez nous, au Petit Greix, on a eu droit à des Géorgiens à peu près encadrés. Un officier s'est installé dans la maison avec son ordonnance. Sa belle voiture rutilante était remise sous le hangar. Les hommes faisaient ronfler la forge de la maréchalerie pour rechausser leurs bourrins... Après la guerre on a récupéré un tombereau de fers à cheval, de quoi porter bonheur à tous les habitants de la commune ! On a découvert aussi le coupé d'un médecin de la Roche-Bernard, des tombereaux et des voitures à cheval volés aux villageois de Guérande. Pendant que les hommes et les chevaux se refaisaient une santé, monsieur l'officier et son ordonnance allaient à la chasse aux perdrix. Malgré le braconnage, le gibier avait eu tout le temps de se refaire depuis quatre ans, surtout dans les champs de mines. Ils ont fait un massacre. Quand l'officier a pénétré dans la cuisine avec un sac de perdrix et son sourire de Tartarin, il a surpris un Géorgien penché sur la table où mon père avait déplié une

⁴L'affaire des incendiaires du pays de Retz s'est conclue par un non-lieu après avoir déplacé un ténor du barreau, Me Maurice Garçon, et n'a jamais été éclaircie.

carte... Le soldat pointait son doigt, tout joyeux : « Là, Tbilisi ! L'officier s'est approché dans son dos et l'a chassé à coup de bottes.

Sur notre ferme, trois hectares étaient minés. Ils ont été déminés par des prisonniers allemands abrités dans les baraquements de la Baie de Loire. Au début, ils étaient gardés par des FFI puis par des civils armés. Une fois le déminage terminé, les Allemands ont fait un premier labour avec leurs propres chevaux. Aucun attelage n'a sauté dans le secteur. Les paysans qui avaient des terres inondées ont eu le droit de prendre des prisonniers allemands, le samedi et le dimanche. Petits travaux d'entretien contre nourriture. Chez nous, de l'été 45 à l'été 46, on a eu Érich Grossman, un sous-officier de Leipzig. Un bon travailleur mais côté idées, il n'avait pas baissé pavillon : « Vous les Français, vous aviez vos colonies mais nous autres les Allemands, il fallait bien qu'on s'étende. » Le fameux « espace vital ». Mais il avait ajouté : « Vous avez toujours vos colonies, vous avez gagné la guerre et malgré ça, vous continuez à vivre comme des pauvres ! »

Le 12 décembre 2003 au Genetay, Gabriel Lecorps rapportait cette anecdote où l'on apprend qu'un soldat allemand ne doit pas laisser trainer son fusil - ...

« Ça s'est passé à la Corbinais, vers la fin de la Poche... J'étais à la cave avec des copains. Ma mère et ma sœur étaient à faire la lessive. Deux Allemands sont venus par derrière et on ne les a pas vu arriver. Ils ont posé leur fusil sur la table de la cuisine et sont allés vers la cheminée. Mais on avait entendu le chien aboyer et on a rappliqué en douce. Pendant qu'ils tordaient le cou vers un jambon qui était pendu là-haut, on a pris leurs Mausers et on les a posés dehors. On n'avait pas l'intention de faire des prisonniers, juste leur donner une leçon. C'est d'ailleurs comme ça qu'ils ont pris la chose ; ils ont repris leurs armes et ils ont décampé. »

Le 26 juin 2003 au Bois-Hamon, François Baconnais racontait un souvenir un peu embarrassé.

« Après l'offensive allemande du 21 décembre 1944, le Bois-Hamon se trouva pris dans la Poche et même le bourg de La Sicaudais. Comme la route de Saint-Père-en-Retz était devenue trop dangereuse, la voie ferrée qui passait en bas du village est devenue la "voie sacrée" ! Il n'y avait plus de train mais on la suivait à pied ou en vélo, le long du ballast. On avançait en contrebas des champs et des taillis, à l'abri des balles perdues et des tirs d'artillerie. On avait remis sur les rails un petit lorry abandonné au passage à niveau. Le dimanche, c'était la distraction : on le poussait vers Saint-Père et retour. On était toute une bande, trop jeunes pour partir aux FFI, mais on ne manquait pas d'énergie et on cherchait l'occasion de narguer les Allemands. Je me rappelle encore les noms de la bande du lorry : Jean et Paul Chalmel, Georges et René Leduc, Léon Tellier, Victor Leduc, Joseph Chauvet, Georges Couillon et moi. Les Allemands s'en servaient aussi, attelé derrière un cheval pour ramener du ravitaillement de la base sous-marine qui arrivait par le bac de Mindin.

Le plus souvent, on allait à pied. Je me rappelle qu'en janvier 1945, je m'étais cassé le bras en glissant dans une tranchée sur la terre gelée et je marchais le long du ballast avec mon bras en écharpe. J'ai été rattrapé par un Polonais en vélo qui m'a proposé le taxi. Tu vois l'équipage ? Moi, avec mon bras plâtré, assis sur le cadre, entre les bras d'un soldat soufflant comme un phoque, avec son Mauser dans le dos. Avant l'entrée en gare de Saint-Père, je lui ai demandé à mettre pied à terre ; je préférais qu'on ne me voit pas en si bonne compagnie.

C'est parfois le lorry qui servait de taxi : la mère Chauvet et la mère Corbé s'installaient, trop heureuses de ne plus porter leur panier de provisions. On avançait au pas du cheval. De temps en temps, le soldat dégommaît un corbeau dans un acacia au-dessus du remblai. »

Le 9 février 2004 à Chauvé, Gilbert Michaud, engagé au 8^{ème} Cuir, me racontait une histoire de “piège à cons”.

« Dans la nuit du 20 au 21 janvier, j'étais à mon poste aux abords de la Vesquerie, à Chauvé, couché sur un fagot pour me protéger de l'eau qui courait dans le fossé... On entend des appels de chouettes et ça répond par des “Meuh !... Meuh !” tout aussi bizarres. “C'est pas normal” a dit le maréchal des logis Arnault et il a fait poser des “pièges à cons” à l'entrée du chemin de Bressoreau. Bien sûr, dans la nuit, on a entendu l'explosion. Un allemand s'était fait déchiqueté en écartant une branche. Au matin, on l'a récupéré ; il avait colmaté ses plaies avec des feuilles de choux ».

Le 16 octobre 2003 à Saint-Père-en-Retz, Héroïse m'a fait le récit d'un viol.

À sa demande, j'ai changé le prénom de cette femme. On est à la Haute Masserie (Saint-Père-en-Retz) à la mi-août 1944...

... « Un groupe de Russes campait en plein champ, du côté du Loup Pendu. Le matin, ils allaient boire un coup à Chauvé. Ils revenaient en début d'après-midi, en chantant et en tirant sur le gibier et sur les corbeaux. Le soir venu, une fois les troupeaux rentrés, on ne traînait pas dans les chemins. On avait trop peur de les croiser. On en voyait rôder autour des fermes. Même les Allemands s'en méfiaient.

Ce soir-là, comme tous les soirs, le père avait tiré les volets et clanché la porte à double tour. On était en train de s'endormir lorsque les chiens se sont mis à aboyer. On a entendu des éclats de voix... C'était pas des Allemands... Puis des grands coups dans la porte, de pieds d'abord, puis des coups de crosse. La porte a fini par céder. On était quatre dans la maison, mes parents dans un lit et moi avec Soizic dans un autre. C'était une réfugiée de Saint-Nazaire qu'on hébergeait depuis quelques nuits. Avec la pointe de son fusil, un des deux hommes a poussé mon père contre le mur puis il s'est mis à la besogne contre ma mère. L'autre nous a sorti de notre lit sans ménagement et nous a tenues en joue devant la porte. Quand le premier a eu fini son affaire, il s'est rajusté et a mis son fusil sous mon menton pendant que l'autre jetait Soizic sur le lit. Au bout d'un moment, il s'est arrêté de grogner et je n'ai plus senti le canon sous mon menton. Ils sont partis.

Le lendemain, les gendarmes sont venus, avec des Russes arrêtés par les Allemands. On nous a demandé de reconnaître les coupables ! Mais que dire ? Dans le noir, on n'avait pas vu les visages. Les gendarmes et les Russes sont repartis. On n'était pas fiers. On n'avait arrêté personne ; la nuit prochaine, ça allait recommencer. Les jours suivants, quand on avait fini de traire et de soigner les bêtes, on se préparait à quitter les maisons. À la nuit tombante, on accompagnait dans la grange les grands pères qui ne voulaient pas quitter le village. On fourrait les papiers, le bas de laine et les bijoux dans une valise. On prenait un ballot de linge et de vêtements chauds pour les bébés et les enfants en bas âge, quelques couvertures, un peu de nourriture. On mettait tout ça dans une brouette et on se glissait dans le chemin, à l'abri des haies. Avec nous, il y avait les parents Durand, et leurs cinq enfants, la mère Oder, avec ses deux gars, la famille Coroller... On passait la nuit dans le lit d'un petit ruisseau à sec, en limite d'un taillis. Ma famille, les voisins, les gosses, les grands-mères... Et comme ça, tous les soirs, pendant une dizaine de jours. C'était aussi dangereux que de rester dans les maisons ; on aurait pu se faire tuer comme des petits lapins.

Ensuite ça s'est calmé parce que la Poche s'est refermée. Les Allemands ont pris les choses en main et ils se sont installés pour de bon. Plus question d'aller à Chauvé pour le pain. Même Saint-Père, on n'osait pas trop. Heureusement, à part le pain, on avait ce qu'il fallait : patates, haricots, beurre, lait, quelques volailles, des pommes, des noix, des châtaignes, on ne crèverait jamais de faim ! On s'est remis au travail. Il fallait terminer les vendanges, atteler les vaches pour les labours, semer le blé, ramasser les patates, les

betteraves, quérir les choux. On a repris une vie normale, avec les Allemands en plus, dans le village d'à côté, à la Caillerie. Ils venaient chercher du beurre et des œufs. Comment refuser ? Et, après ce qui venait de se passer, c'était presque rassurant de les voir patrouiller. Un Polonais - il n'avait pas peur celui-là – est venu aussi chercher du beurre ! Mais c'était bien un Polonais, pas un Russe !

Faut que je vous dise... Soizic, on ne l'a jamais revue. Elle était en colère contre tout le village qui ne l'avait pas protégée.»

Odile Foucher (Frossay) me révélait le 25 janvier 2004 une terreur d'enfance...

À la Championnière, en Frossay, Odile Foucher n'a pas non plus oublié ses terreurs d'enfance. Orpheline d'un père tué à Givet en 1940, Odile avait cinq ans lorsqu'à la mi-octobre 1944, les Allemands s'installèrent au-dessus de la prairie de Tenu. Leurs guetteurs perchés dans les arbres repérèrent à la fenêtre du grenier une silhouette qui les observait à la jumelle... L'inoffensive Alice Merlet, la voisine ! Dans la minute, ils étaient là, fouillant chaque pièce et hurlant aux « terroristes ». Après avoir pris possession des lieux et chassé les familles, ils couraient bientôt au village de Beaumont où l'on venait d'évacuer, retournant chaque baline et ouvrant chaque armoire. Odile, blottie sur les genoux de sa grand-mère, égrenait avec elle le chapelet. Le drame était certain, on attendait les tirs et les explosions de grenades. Mais ils ne poussèrent pas la bonne porte, n'ouvrirent pas la bonne trappe qui aurait permis de retrouver les hommes cachés dans un faux grenier. « *L'Allemand a enfin retiré le canon du Mauser placé sous le menton de ma grand-mère* ».

Gérard Gouard, pirate du Boivre - Témoignage recueilli le 8 septembre 2003 à Saint-Père-en-Retz.

« En face de la Raterie, de l'autre côté du marais du Boivre, les Allemands avaient un poste de FLAK à la Clercière. En contrebas, au bord du lac, ils disposaient d'une pèrissoire qu'ils manœuvraient avec une perche et des pagaies. Dans la journée, on les regardait patrouiller avec leur poste émetteur et leurs jumelles, du côté du pont Michenaud. Mais la nuit on les soupçonnait de venir nous chiper des légumes et des volailles !

Mon frère Joseph et moi, on était bons nageurs. Un soir, on s'est mis à l'eau et on a traversé le marais à la nage. On est remonté par les fossés le long des haies, sous la Clercière... Là-haut, on entendait des voix et des coups de marteau sur la ferraille... Ils avaient l'air bien occupés. On a fini par retrouver la pèrissoire qu'on a détachée et tirée doucement vers le large. Il y avait des étoiles mais pas de lune. On s'est hissés à bord et on a souqué ferme vers l'autre bord. On est remonté par une douve, puis on a lesté la barque de gros cailloux, jusqu'à la gueule, et elle a disparu dans la vase. À partir de cette nuit-là, les légumes et les volailles ont cessé de disparaître. »

Jean-Louis Greslé m'a confié en 2003 à Sainte-Pazanne sa lettre envoyée au petit Jésus alors qu'il avait 6 ans...

« Le 10 décembre 1944. Mon cher petit Jésus, s'il vous plait, voudriez-vous m'apporter un casque américain, une mitraillette et dix Jeeps... Merci mon petit Jésus » !

Jean Loirat, ancien maire de Chauvé, racontant le 10 mai 2004 quelques souvenirs de son enfance de guerre.

« J'ai reçu mon premier bonbon en 1940, à l'âge de 3 ans, de la main d'un soldat allemand installé au Moulin Monnier. Mon père était prisonnier du côté de Hanovre et ma mère vivotait en faisant des ménages et en vendant des sabots. Je me rappelle du grand gendarme Bouhard pendant la poche, sortant de chez le père Lebail pour partir à la chasse,

“en France”, de l’autre côté des lignes. Une autre fois, il transportait une bombe dans sa voiture ; une autre, il a jeté au loin une grenade que nous, les enfants, on avait récupérée et il s’est blessé au genou. Je me rappelle d’un jeune soldat allemand venu faire réparer son vélo crevé chez le père Evin ; la réparation terminée, il a abandonné son fusil, un outil comme un autre, contre l’établi pour aller boire un coup à la cave. Je me rappelle du soldat Willy chassant avec un fusil sans descendre de vélo !

Mais j’ai aussi des souvenirs moins drôles comme le couple Héry coupé en deux dans son lit à la Villorcière, et de leur fille Marie-Louise, indemne, et recueillie par ses voisins Granjean... De la mère Oder tuée par un obus français à Terre-Neuve... De Jean Mariot venu payer un coup de gnole aux soldats du 8^e Cuir et décapité par un obus devant la mairie de Chauvé... Du maréchal des logis Malcuit descendant du clocher et fauché par les éclats à travers la porte de l’église.

Et je me rappelle de notre évacuation, pendant l’attaque du 21 décembre... Les gars du 8^e Cuir ont déboulé au milieu des bonnes sœurs et des enfants affolés : “ Faut évacuer ” ! Mais où aller ? Le bourg était sous le feu et les tranchées pleines d’eau ! On s’est réfugié derrière le mur du cimetière et on a prié très fort en attendant nos mères. Ma mère est venue me récupérer entre deux salves. On s’est rencogné sous le linteau d’une porte en attendant que ça se calme. Puis, l’après-midi, on a foncé sur la route de Cheméré, derrière la charrette à bras. Là-bas, il n’y avait pas d’école, elle était occupée par les soldats ! On aidait à éplucher les patates et à nettoyer des pièces de moteur avec les soldats français.

Au retour à Chauvé, je me souviens du crâne et des deux tibias cloués en croix sur le linteau du gourbi, à l’entrée du cimetière. Il y avait des mines partout, les puits étaient remplis d’ordures, il y avait des trous dans les murs entre les maisons.

Je me rappelle d’Emile Mariot revenant de captivité et frappant à la porte de sa maison : “Maman, c’est moi, ton gars. Je suis de retour”... Et frappe, et appelle ! Une voisine qui ne l’avait pas reconnu l’a interpellé : “Vous savez donc pas qu’elle est morte ?”

Une fois que le bourg a été nettoyé pour le plus gros, on nous a laissé ressortir, avec des milliers de conseils de prudence. Ça nous a pas empêchés de récupérer tout ce qui pouvait nous rappeler la guerre. On s’est fait un stock de casques de toutes origines, de fusils, de munitions... On cachait les chargeurs de Mauser dans les chaussettes. On ramenait ça dans les appentis et les garages. Les plus grands dessertissaient les cartouches pour récupérer la poudre et on faisait des feux de Bengale dans des marmites. On faisait aussi des “fusils à moineaux” en glissant une cartouche bourrée de poudre dans un tube après avoir remplacé la balle par le plomb coupillé des vitraux de l’église de Chauvé ! »

Sans doute, le jeu des enfants est-il le meilleur exorcisme des terreurs et des horreurs vécues, entendues ou imaginées, mais la période brouillait parfois les frontières du jeu et ça tournait parfois au drame... Comme à Saint-Brévin, le 14 octobre 1946 où à la sortie de l’école, les petits Henri et Marcel Husson, âgé de dix et douze ans, entreprendront d’ouvrir un détonateur avec la pointe d’un couteau... Explosion de l’engin arrachant les quatre doigts de la main droite et le pouce de la main gauche de l’aîné, et blessant le plus jeune à la tête.

Gabrielle dont je n’avais pas noté le nom de famille ni la date exacte de notre rencontre en 2004, a évoqué la toilette des Allemands lorsqu’ils occupaient son village du Chêne-Tied...

« Ils étaient une bonne cinquantaine au Chêne-Tied et pas que des Allemands. Les gradés étaient allemands, mais les autres... Des Russes, des Polonais, des Tchèques, des Yougoslaves... Je me rappelle d’un jeune qui s’appelait Max. Max Martchek. Dès le premier jour, il avait à peine fini de creuser son abri, il est venu me trouver près du puits où j’étais à rincer le linge. Il m’a demandé de l’eau. Je lui en ai donné et il m’a dit en baissant la voix : “Maman ! Moi, pas Allemand ! Allemand, merde” !

Les jours suivants, il m'a soutiré un peu de farine qu'il a cuisiné sur les braises de la lessiveuse dans la buanderie. Il arrivait de l'Aubretais et il était triste car il y avait là-bas une "fille si mignonne" qui lui avait donné sa photo. Mais il s'est vite consolé car au village voisin du Quarteron, il a trouvé d'autres demoiselles "si mignonnes". Pour Max, malgré la guerre, la vie continuait. Tout était bon pour attirer l'œil des mademoiselles, même se baigner tout nu en plein hiver dans le grand bac en zinc où je rinçais ma lessive près du puits.

- Mais Max, tu es fou, tu vas attraper la mort.

- Mais non maman, toi pas t'inquiéter... Mademoiselle Marie-Louise est contente, elle me regarde derrière le rideau. »

Yvette Weber, née Hermann m'a aussi livré en 2004, deux souvenirs troublants de son enfance à Saint-Brevin.

« Je devais avoir 8 ou 9 ans. J'habitais à la Villa Alcyon. Tous les jours j'allais en vélo à la Quatretais chercher du lait chez Antoinette [Antoinette Boué-Barret]. Elle était gentille avec moi. Un jour, je me suis rendue compte qu'elle ne me parlait pas comme d'habitude. Elle avait l'air inquiète. Elle m'a demandé si j'avais croisé des Allemands... C'est après la guerre qu'elle m'a fait la confidence : à ce moment-là, elle abritait un aviateur anglais dans sa ferme ! »

« C'était pendant la Poche. Je jouais dans le parc. Mon petit frère dormait dans sa poussette, sous un arbre. Et voilà qu'un soldat allemand enjambe la clôture, vient s'agenouiller dans l'herbe à côté de la poussette. Je me suis mise à crier et ma mère est sortie. Elle s'est précipitée vers le soldat qui s'est relevé et s'est excusé comme il a pu. Ma mère a compris qu'il avait un fils du même âge dont il n'avait ni nouvelles ni photos. »

Marie Cormerais (veuve Serennes), m'a raconté le 9 octobre 2006 la dureté de la vie pour une jeune paysanne dans un marais parcouru par des patrouilles ennemies.

« J'avais 18 ans à l'arrivée des Allemands en 1940. J'habitais encore chez mes parents dans mon village du Pé de Buzay, aux abords du canal. Ils avaient occupé notre maison quelques semaines. Mon père, un ancien poilu, ne l'avait pas supporté et avait entraîné la famille dormir dans les prés... Il répétait sans cesse : « Ce ne sont pas des hommes » ! Mais dès le lendemain, j'étais pourtant revenue coucher dans mon lit. Moi, ils ne me faisaient pas peur ! Quand je croisais leurs chevaux et leurs beaux attelages avec ma charrette de roseaux, je ne me rangeais pas et je les obligeais à me laisser le passage. Bien sûr, ils occupaient nos maisons, volaient nos fruits et leurs tirs effrayaient les bêtes, mais de toute la guerre, je n'ai jamais craint de les croiser ou de leur répondre.

... Je me suis mariée en 1942 avec Yves Serennes et on s'est installés dans la ferme des Rouzerolles, sur le bord du canal maritime à l'embranchement du Petit Cep. À l'automne 1944, j'étais déjà mère de deux petits lorsque les hommes des groupes Martineau et Le Chouan ont avancé leurs positions vers les Gannes et les Champs Neufs. Je me souviens même de la date précise de leur installation dans notre écurie. C'était le mardi 14 novembre 1944, jour de l'enterrement de mon mari. La petite Maryvonne avait un an et 7 jours, et Yves, l'aîné, deux ans et demi. Leur père était mort noyé 4 jours plus tôt. Pas de plainte, pas d'enquête, pas de poursuites. C'était la guerre. Le drame a eu lieu au soir du 11 novembre 1944... Mon mari revenait de livrer une charrette de fagots et après une pause au café Arcadius, il venait de s'engager à la nuit tombée sur le chemin longeant le canal... C'est M. Le Boulquiot, un pêcheur de pimpenaoux qui m'a raconté la suite... Il avait croisé la roulante menée par Jean Charpentier le cuistot du groupe Lagardère qui venait de mener la soupe aux Champs Neufs. Et là, que s'est-il passé ? Le soldat a joué au soldat ? Une claque sur le cul du cheval pour le forcer à laisser le passage ? Les aboiements du chien qui suivait

toujours la charrette de mon mari ?... Voilà qu'il s'engage vers la cale qui descend à la charrière, que la jeune pouliche freine des quatre fers sur la pente glissante et que tout bascule ! Je me retrouvais veuve avec deux enfants en bas âge. Avec ma belle-mère, on a décidé de rester sur la ferme.

... Il fallait rentrer et sortir le troupeau aux heures fixées par les soldats français, au risque de se faire tirer dessus lorsqu'ils s'amusaient à dégommer les boîtes de conserve sur les piquets de clôture ou partaient à la chasse. J'entendais leur chef dire : « Tirez pas ! Les femmes sont parties aux bêtes ! Traire et soigner une douzaine de vaches ; faucher le roseau et tirer le fumier. Faire le beurre et partir chaque samedi au marché du Pellerin, panier sous le bras ; ne pas oublier le kilo de la réquisition à porter à la laiterie de la Ville au Vey. Au retour, il fallait faire bonne figure aux FFI qui sortaient de chez Cadius pour contrôler une fois de plus mon panier, à la sortie du pont de Buzay. Une fois, j'ai dû remettre en place un jeune lieutenant retrouvé dans ma chambre avec quelques hommes penchés sur des cartes déployées sur mon lit : « Vous êtes bien effronté ! Qui vous a cousu vos galons ? »... Une autre fois, j'ai tenté de me mettre en travers d'une autre compagnie sortant des brouillards de l'île Sardine. J'ai vu arriver des énergumènes aux bottes crottées et engoncées dans de grosses vestes en peau de lapin enfilées sur les capotes. Ils avaient soif et je n'ai pas pu les empêcher de forcer la porte de la cave pour remplir leur jerrican de vin et repartir sans payer ! Je leur pardonnais à moitié car l'hiver était bien rude pour ces jeunes gars qui montaient la garde auprès des hérons sur les vasières de Loire. Une fois les Chouans repartis vers leur poste de la Maison à Chauvelon, il m'a fallu laisser entrer d'autres soldats de la ferme des Gannes venus se réchauffer devant la cheminée. Un autre jour, c'était en février 1945, les hommes du groupe Martineau venaient de franchir le seuil... « C'est dimanche, les femmes. Faut nous faire un gâteau ! » On a protesté pour la forme, mais on ne manquait ni de lait, ni de beurre, ni d'œufs ou de farine. Il fallait juste aller chercher un fagot de gros bois à la mouche pour relancer la cuisinière. La terre était grasse, le fardeau mal commode... J'ai fait une mauvaise chute et je me suis brisée les deux chevilles. C'est le commis Clément Leduc qui m'a entendu crier de douleur et m'a fait porter à la maison par les soldats.

Mon calvaire a duré trois semaines, immobilisée sur mon lit, les jambes enserrées par des sacs de sable. Deux jours après l'accident, c'est M. Fallière, le rebouteux de Basse-Indre, qui a tout remis en place. C'était un sale jour de bagarre aux Champs Neufs où on venait d'amener aussi les premiers blessés français. Mon père et mon oncle me tenaient ferme. « T'as le droit de gueuler ma fille ! Ça t'aidera ! » m'a dit le père Fallière. De l'autre côté du mur, dans la grande pièce, un médecin militaire s'occupait de ses hommes, et je les entendais aussi se plaindre. Tout à coup, j'ai vu le médecin franchir la porte de la chambre et prendre à partie le père Fallière : « Vous n'avez pas honte de faire crier une femme » ! C'est moi qui l'ai mouché : « On n'a pas besoin de vos services, allez donc vous occuper de vos hommes » ! Quelques semaines plus tard, le docteur Cantuern qui soignait aussi les soldats a confirmé ma guérison : « Je veux pas savoir qui t'a réparée, mais tu as été bien réparée !

On a partagé bien des heures sombres et bien des coups durs avec les soldats français, les autres fermiers du marais et les gardiens d'écluses. Mais on a connu aussi des bons moments et rencontré des braves gars... Comme ce Russier, un gars de la Vienne qui a épousé ensuite une fille de Saint Jean de Boisseau, ou les frères Rault, de Saint Jean, deux Chouans à peau de lapin qui portaient la soupe aux avants postes et ne manquaient pas un service ou un bonjour. Ou cet autre gars de la Vienne, un homme de Lagardère, je crois qu'il s'appelait Godin... Il fréquentait une fille de La Montagne. Un jour, il m'a donné une boîte de langouste... Vous pensez ! Une boîte de langouste pour toute la compagnie ! Il a préféré me la donner... Un bon gars ! Il tournait l'écumeuse et gardait mes petits pendant qu'on allait traire les vaches ou soigner les veaux ! »

Guy Sénard m'a confié le 5 avril 2004 quelques-uns de ses souvenirs d'enfance pendant la Poche, à Saint-Brevin.

« J'avais 6 ans quand les Allemands sont arrivés à Saint-Brevin et 11 ans quand ils sont partis. Mon père, Roger Sénard, était charpentier menuisier à Saint-Brevin. Pendant la Poche, je n'allais plus à l'école, ou alors de temps en temps, chez Marguerite Humblot, avec mes copains Lesage et Martin. C'était un peu les grandes vacances. Mon père faisait partie de la défense passive. Quand il avait peur pour nous, il nous envoyait passer une nuit en campagne. On partait à quelques familles, avec nos mères, accompagnés des bonnes sœurs gardes-malades, cornettes au vent. »

« Au début, tout était interdit. Et on avait peur des Géorgiens, mais on s'est habitués, et nous, les gosses, ils nous laissaient franchir les barrages et les chicanes pour descendre à la plage et même nous baigner. Ils avaient sans doute des gosses de notre âge. Le jour où un avion anglais a mitraillé la plage, ils nous ont entraînés au pas de course vers un blockhaus. Un autre jour, on avait décidé de nager vers une épave où les oiseaux de mer étaient en train de se lisser les plumes, mais pour nous faire revenir, ils n'ont pas eu besoin de crier, ils ont tiré à la mitrailleuse sur les oiseaux et nous, on a fait demi-tour, fissa ! »

« Chez nous, on hébergeait deux soldats allemands, mais il y en avait à chaque porte, dans toute la rue Julien Grellier. Le hangar à bois, à côté du cimetière, avait été réquisitionné ; Richard Glaser, l'interprète, avait rédigé les pancartes accrochées sur la porte : "Achtung ! Verboten !" D'un côté, c'était les réserves alimentaires, de l'autre, des chevaux. Les palefreniers allemands avaient tenté les premiers jours de les faire boire dans la mer ! Le long du cimetière, on a creusé des fosses dans le sable pour protéger les canassons en cas de bombardement. »

« Depuis cinq ans, on croisait les Allemands partout à Saint-Brevin : dans les rues, à la plage, au café, au restaurant, chez le coiffeur, au cinéma, à la poste, à l'église... Et jusque chez les artisans où ils venaient bricoler pour les besoins de l'intendance militaire ou leur propre plaisir. Chez le forgeron Alphonse Bidet, tout le monde connaissait Ernest qui a fait souche à Saint-Brévin après la guerre ; chez Louis Piolain, un autre Allemand dont la famille a disparu dans les bombardements et qui est aussi revenu s'installer à Saint-Brévin. Dans la menuiserie de mon père, je trouvais souvent Karl Willy Jansen, un sergent de la Kriegsmarine qui fabriquait des jouets, en double : un pour son jeune frère, à Hambourg, et un pour moi ! On avait le même âge... J'ai conservé longtemps le beau Messerschmitt en bois. Après la guerre, il est revenu nous voir. Pour devenir Meister et se mettre à son compte, il a réussi à faire reconnaître par l'administration allemande, des certificats de travail fournis par deux artisans français : le père Sénard et un artisan du centre de la France chez qui il avait travaillé comme prisonnier. »

« Une pièce de notre maison était occupée par une infirmerie, à la garde d'un vieux soldat à cheveux blancs qui était revenu du front russe avec la croix de fer. Le jour où je me suis entaillé le bras en passant mon coude à travers une vitre, mon père a versé dessus un peu d'eau de vie et puis il a mis en mouchoir serré avec un nœud. Mais c'était pas du goût du Major qui m'en a refait un, tout beau, tout blanc. Le lendemain, il m'en a refait un autre, et il m'a glissé un carreau neuf sous le bras : "Pour ton papa" ! »

« Notre père nous emmenait sur les chantiers de bois. Il en fallait pour tous les usages : chauffage, alimentation des locomotives, menuiserie, cercueils... Les châsses et les cercueils, il en fabriquait de tous les bois. Il les emmenait ensuite à domicile dans la petite remorque, derrière le vélo. C'était du cupressus ou du chêne pour les grandes occasions mais pour les pauvres et pour les Allemands, c'était du sapin ordinaire. Je me souviens de la boîte

pour un soldat qui avait tenté de passer les lignes. Rattrapé, mis aux arrêts, il s'était pendu dans les caves du "Modern". Mon père avait voulu dénouer le foulard avant de clouer le couvercle : "Nein" ! avait grondé l'officier. Ils l'ont enterré sans les honneurs, à la Fouilleuse. »

« Le 17 mars 1945, on a entendu un grand Boum ! La catastrophe du Boivre. Sur les dunes de l'Ermitage, c'était pas beau à voir. Une quinzaine de morts. J'ai perdu mon copain Pierre Martin de la Corbinais, 13 ans et demi. Un éclat dans le cœur. C'est mon père qui lui a fabriqué son cercueil. Quelques semaines après, mon père m'a emmené refaire la toiture de la colonie Cadé qui avait été transpercée par les éclats de mines. Je me suis glissé par un vasistas et je me faisais léger sur la volige. Mon père m'avait glissé une corde dans la ceinture et il me tenait en laisse pour porter les tuiles jusqu'au bord de la toiture : "Regarde où tu mets les pieds" ! Mais, c'était plus fort que moi, je regardai la dune toute bouleversée où on avait relevé mon copain Pierrot. »

« Jusqu'à la fermeture de la Poche, les Allemands avaient autorisé la scierie, pour leurs propres besoins et pour la menuiserie de mon père. On avait embauché des tâcherons et des surveillants, c'était souvent d'anciens prisonniers revenus des stalags qui baragouinaient suffisamment d'Allemand pour interpréter les cotes et les consignes que donnaient les Allemands. Pendant la Poche, quand ils ont manqué de mines pour truffer les dunes, ils nous ont commandé des caisses en bois pour y entasser des obus piégés. »

« Pendant la Poche, Georges Lesage qui s'occupait des réquisitions a confié une mission à mon père. Une "mission de première nécessité" : organiser le ravitaillement en bois de chauffe de la locomobile du moulin de Sicaudais, à Saint-Michel-Chef-Chef. La coupe et le transport, chaque semaine, avec un attelage réquisitionné. Là-bas, on était accueilli par le meunier tout enfariné, le père Crépin, et par son chauffeur de loco, tout barbouillé de suie, le père Normand, avec sa bedaine par-dessus la ceinture. On revenait du moulin, tout blancs, couchés sur les balles moelleuses qu'on allait décharger chez Pierre Jarnioux, le boulanger. J'ai gardé un bon souvenir de ce boulanger. Pour la communion solennelle de tous les gamins de mon âge, le 20 mai 1945 - une douzaine de gars, une douzaine de filles – il nous a confectionné une brioche chacun, dorée et jouflue, à la farine blanche. Et une en plus pour le curé Guilloux. C'était un drôle de zigoto, celui-là, un ancien combattant de l'armée d'Orient pendant la grande guerre. Chaque fois qu'il racontait ses campagnes, ça passait toujours par une gare italienne où il avait pris la cuite de sa vie... Gertrude, la bonne, se signait et l'engueulait : " Pas devant les enfants, tout de même" ! Pendant la Poche, il a fait un vœu à la Vierge avec tous ses paroissiens : si elle sauvait ses ouailles, il lui ferait une statue. La Bonne Dame l'a entendu. Malgré la présence de 5 000 Allemands à Saint-Brevin et dans les environs, très peu de bombes ou d'obus sont tombés sur la ville. En 1946, on a tenu parole et on a érigé une statue à la Vierge, en belles pierres blanches de Chauvigny, mais on a oublié de poser une plaque ! »

Pourtant, avant que tous les parrains de la statue n'aient disparu, l'enfant de 1945 devenu le menuisier Guy Sénard, capitaine des pompiers, a pris l'initiative dans les années 90 de lancer une souscription pour poser enfin la plaque oubliée. Sur cette plaque, on peut lire l'inscription suivante : « Ô Marie, montrez-vous notre mère », puis en-dessous, le rappel des circonstances : « Le 24 mars 1946, cette statue a été érigée par les Brévinois pour témoigner de leur attachement à Marie aux heures les plus sombres de la guerre 39-45, suite à leur vœu du 29 octobre 1944, durant la Poche sud. »

Le 31 mars 2004, à la Boissonnière, Germaine Hautecoeur (née Foucher en 1922 à la Brenière) me racontait son mariage pendant la Poche.

« On s'est mariés le 9 octobre 1944, au village de Retord. Sur la photo, je suis au milieu, avec mon mari, Jules Hautecoeur. À droite, c'est la sœur de Jules, Yvonne Hautecoeur avec Jean Badeau de Retail ; à gauche, l'autre sœur de Jules, Simone Hautecoeur avec Joseph Forêt de Sainte-Marie. Jules et moi, on aurait bien attendu car c'était pas trop prudent. C'est la mère de Jean Badeau qui avait poussé à la roue "Guerre ou pas guerre, nous v'la vieux, faut une femme à la maison" ! Et pourtant, c'était bien la guerre. La veille du mariage, des obus étaient tombés à la Rigaudière, pourquoi pas le soir de la noce ? J'habitais à la Grande Routière quand le petit Croizet s'est fait tué au carrefour de la Routière. C'était un peu avant notre mariage, il a été descendu par un Allemand qui était perché dans un chêne au carrefour de la Routière [Le jeune FFI Croizet, originaire de Bordeaux appartenait à la compagnie Tour d'Auvergne et il a été tué le 24 septembre 1944].

Nous, les filles, on avait acheté nos robes chez le tailleur-confection Bichon à Chauvé. Une de ses filles est devenue la femme de Gilbert Michaud, un ancien du 8^{ème} Cuir, et l'autre a épousé Michel Boisserpe [ancien maire de Chauvé], le fils de Constant Boisserpe. Le matin du mariage, on a dételé les attelages sous les deux porches du bourg de Chauvé, celui du café Fillodeau et celui de Fernand Clavier. On a remis en ordre les robes et les costumes puis on a avancé, les trois couples sur une seule ligne, avec nos témoins et nos garçons et demoiselles d'honneur par derrière. On s'est dirigés de front vers la place de l'église, avec les FFI qui nous faisaient une haie d'honneur et nous offraient des fleurs. Louis Leduc et un FFI de Chauvé jouaient de l'accordéon Après la cérémonie, la noce s'est déroulée à Retord. On a d'abord fait la photo devant la grange et puis on s'est installé dans le hangar qu'on avait tendu de draps blancs avec nos initiales cousues derrière chaque couple. Il avait fallu trois jours de préparation. C'est le boucher Roulleau qui faisait le traiteur, mais dans la soirée, les Allemands ont envoyé des obus vers la Ricotière et les Rondrais, et il a préféré rentrer à Chauvé à travers champs, avec son équipe. »

La Libération

Un jour de septembre 2004, François Baconnais et Marie-Joseph Gouard (née Leroux et réfugiée de la Camillère au Bois Hamon pendant la Poche) m'ont raconté les derniers jours dans leur village occupé.

... Et d'abord, cette rumeur gonflant au loin et emplissant tout le ciel, les vagues de bombardiers venant de bombarder Royan le 15 avril 1945...

C'est d'abord Marie-Joseph qui raconte : *« On avait couru se mettre à l'abri dans un petit chemin creux. Les enfants affolés nous avaient rejoints et même deux soldats qui occupaient le village depuis le 21 décembre : Karl Wrontz et Hans Dewente Le caporal Wrontz était l'ordonnance du commandant Brinkmaïer, il logeait avec lui et son chauffeur chez Constant Corbé ; le sergent Dewenter logeait chez Léon Tellier. Ils étaient 17 dans le village, en 5 mois, on avait eu le temps de les connaître. Quand la rumeur s'est éloignée, Hans qui parlait français, s'est mis à se lamenter : "Ma maison aussi a été bombardée... Il n'y a plus que les murs ! Pourquoi on nous a laissé faire la guerre et attaquer nos voisins ? Maintenant c'est à notre tour, ils sont tous contre nous" !*

Et François Baconnais de poursuivre : *« Début mai, les chefs ont appris la mort du Führer. Brinkmaïer a annoncé la nouvelle à son adjoint Winter qui a claqué les talons et fait le salut réglementaire : "Heil Hitler" ! Mais Brinkmaïer lui a fait un signe qui voulait dire "Moins haut, le bras" ! C'est Winter qui a annoncé la nouvelle aux autres soldats. On voyait bien que c'était important mais on ne comprenait pas les mots. Une heure plus tard, je suis tombé sur Coco, l'infirmier rondouillard en train de faire bouillir le linge de la chambrée : "Hitler ist tot ! Grand kamarade" ! J'ai tenté de lui faire comprendre que pour moi, ce n'était pas un "Grand kamarade" ! Il a semblé choqué et je n'ai pas insisté ».*

On est le 8 mai et on vient d'apprendre la grande nouvelle : l'Allemagne capitule.

François Baconnais se souvient : *« Émile Maréchal, le vieux tonnelier qui vivait au moulin, a descendu le chemin en agitant un drapeau tricolore. L'ancien poilu de 14 tenait sa revanche. Les soldats l'ont regardé défilier en rigolant. Le caporal Wrontz qui avait compris le sort qui l'attendait, a retiré son alliance et l'a balancée le plus loin possible dans les broussailles. »*

Marie-Joseph Leroux rapporte un dernier souvenir... *« Hans Dewenter m'a confié son carnet personnel avec l'adresse de sa femme : "Vous lui écrierez, s'il vous plaît ? Vous lui expliquerez que je suis prisonnier, que je suis vivant". Sur le coup, je n'ai rien promis. J'ai gardé le carnet, les mois ont passé et je n'ai pas écrit. Aujourd'hui, je regrette, mais à l'époque j'avais d'autres choses à penser. Ils m'avaient chassée de mon village et je n'avais qu'une hâte, y retourner. Et plus vite, ils seraient partis... »*

Quant au lieutenant Winter, il a lui-même fait le récit de ces dernières heures dans une lettre pleine de franchise et de naturel, adressée à François Baconnais en 1985. En voici un extrait :

... *« Le 10 mai, jour de rassemblement des troupes allemandes - pour nous à la ferme des Biais – j'ai fait cadeau de ma deuxième paire de bottes à un garçon de mon entourage, fils d'une fermière dont le mari était prisonnier en Allemagne ; celle-ci pour ne pas être en reste me fit des œufs sur le plat. C'est à cheval que j'ai pris congé de M. Labarre qui m'avait quelquefois vendu du beurre et des œufs à la ferme des Sept-Fous. Je m'étais sali et je me lavais les mains dans un seau devant la porte de la maison de M. Corbé lorsqu'un petit*

camion avec des FFI entra dans la cour. Le camion portait deux petits drapeaux : le tricolore et un drapeau rouge communiste, avec marteau et faucille. Un officier s'approcha et me dit :

- Je suis lieutenant.
- Moi aussi, fut ma réponse.
- Avez-vous du matériel de téléphonie ou de TSF ?

Il me fallut lui dire que nous avions transporté le matériel au dépôt central comme ordonné - ce qui était vrai ! Les soldats interrogèrent M. Corbé qui observait cela devant sa porte :

- Celui-ci était-il correct pendant l'occupation ?
- Oh ! Très correct et toujours gentil ! leur confirma M. Corbé.

Quelques soldats commencèrent à fouiller les petites charrettes à deux roues qui portaient les paquetages personnels de nos soldats. "Ne prenez que du matériel militaire !" leur dit l'officier qui était correct, lui aussi ! Ils trouvèrent tout de même notre radio, conservée jusqu'à la fin pour notre information.

Pendant ce temps, on avait amené mon cheval. Je le montais alors en saluant l'officier français. L'adjudant téléphoniste rassembla devant moi la quinzaine de soldats prêts à partir - ou seize, ou dix-sept. Nous quittâmes le Bois Hamon en direction des Biais, premier lieu de rassemblement. Le soir du 10 mai, les troupes françaises entrèrent dans la Poche. Le lendemain matin, une commission militaire avec un commandant ou un colonel nous fit prisonniers.

Quelques jours plus tard, dans un autre endroit - sans doute Mindin ou Saint-Brévin - les officiers des troupes françaises qui se trouvaient face à nos lignes souhaitèrent nous voir. Puisque nous avions eu quelques déserteurs pendant les dernières semaines, ils connaissaient bien nos noms. Ils se comportèrent très humainement, demandant nos professions civiles, m'interrogeant sur mes décorations - puisque j'avais combattu en Russie et que j'avais été blessé deux fois. Ils se firent prendre en photos avec nous. Plus tard, en captivité, c'était moins agréable, naturellement... »

Les dernières semaines de la guerre à La Sicaudais, telles que Léontine Labarre m'en a fait le récit le 15 juillet 2006.

« Notre ferme était dans le bas du bourg. Une petite ferme avec 6 vaches. Mon père était mort en 1927 quand j'avais 4 ans. Mon grand-père Francis est mort en 1941 et ma grand-mère Thérèse est morte le 31 janvier 1945. Comme le cimetière était devenu dangereux, on l'a enterrée à côté du calvaire. Ma mère tenait la ferme avec ses trois enfants : ma sœur Thérèse née en 1920, moi, Léontine, née en 1923, et mon frère Léon, né en 1924. Les Allemands ne nous ont jamais chassés. Ils avaient leur bidon de lait tous les jours et ils pensaient sans doute que notre présence les protégeait un peu des obus FFI ! Ils laissaient passer Joseph Dousset qui était commis à Maison Rouge et qui venait nous donner un coup de main [Léontine a ensuite épousé Joseph en 1947]. »

« Au début de la poche, les hommes se relayaient avec une charrette à bras pour faire le voyage à Saint-Père-en-Retz et ramener de la farine du moulin Barreau. Mais après Noël 1944, plus de farine ni de pain : les Allemands occupaient la boulangerie de Mme Forgeot. Pendant les derniers mois de la poche, on couchait à moitié habillées, pour fuir rapidement la maison et se réfugier dans la nouvelle écurie à vache dont le toit était recouvert de béton et qui servait d'abri. On couchait sur une litière de foin disposée devant les vaches, au pied du râtelier... En cas de coup dur, le corps des bêtes nous auraient peut-être protégées. »

« La maison de Georges Guérin, le cordonnier, a été détruite par un obus FFI parti du Grand moulin mais notre ferme n'a reçu que des balles explosives. En février 1945, on a enterré deux pauvres soldats aux côtés de ma grand-mère dans l'enclos du calvaire [Il s'agit des caporaux Alfred Bouchard et Guy Quéron, deux anciens du maquis D3 (Vienne). Ils

étaient au 4^{ème} bataillon du 125^{ème} RI lorsqu'ils ont été tués au combat le 21 février 1945 en franchissant le ruisseau du Pas Morin, près du village de la Montée]. *Un piquet de soldats allemands s'est joint à nous pour rendre les honneurs. Dans l'heure qui a suivi, une soixantaine d'obus français s'est abattu sur le cimetière et sur le bourg. On a dit que c'était les FFI du village de la Barre, en représailles. Ils ont blessé le sacristain et tué un soldat allemand.* »

« Un jour, on a vu arriver Georges Brelet avec la chemise ensanglantée [C'était le 16 mars 1945]. Il a remonté le bourg et s'est engouffré dans le café Châtelier qui servait alors d'infirmerie allemande. Une balle lui avait traversé le bras droit alors qu'il faisait la litière de ses bêtes dans sa ferme de Maison Rouge, en face des lignes françaises... Il portait sa fourchée de foin sur l'épaule et la balle l'avait pris par le travers, entre muscle et os, pour venir exploser dans le mur de l'étable. Notre adjoint spécial, Auguste Gautier, qui était un ancien de la Grande Guerre, avait dit "C'est la bonne blessure ! Avec ça, à Verdun, on t'envoyait à l'arrière " ! Les Allemands lui ont fait un premier pansement, puis Joseph Allais, le charcutier, l'a chargé dans sa voiture à cheval, et il est parti au galop aux Ferrières pour le montrer au Major allemand qui a préféré l'expédier à Pornic. [Il s'agissait du Major Jahn. Georges Brelet fut hospitalisé pendant 18 jours, partageant sa chambre avec deux blessés par éclats d'obus : Gustave Lecoq, sacristain de La Sicaudais blessé à la colonne vertébrale, et le père Séguineau, de Pornic, la jambe arrachée.] »

Dans la nuit du 15 avril 1945, vers 2 heures du matin, une colonne de camions US défila pendant une heure au Pont-Béranger et gagna Cheméré et Arthon... Prélude à un assaut terrestre de la poche ? À La Sicaudais, on ignorait tout de ces préparatifs, mais on devinait qu'une attaque était imminente. Aussi, quand vers 9 heures, en ce beau dimanche de printemps du 15 avril 1945, on entendit monter la rumeur précédant le passage d'un interminable troupeau de quadrimoteurs, on rentra la tête dans les épaules, ou on se précipita même vers les abris, quand on en disposait. Ouf ! Ceux-là revenaient de Royan, et remettaient le cap sur l'Angleterre ! Mais les prochains ? Dans les jours qui suivirent, on apprit que les Américains avaient bombardé les batteries allemandes de la Croix-Lormeau et de la Hourserie, contraignant les premières à se replier vers la Caillerie, et les secondes vers Le Clion. À la Michelais des Marais, la ferme du malheureux Joseph Bouyer, prisonnier en Allemagne, partit en fumée, avec hangar, fourrages et matériel agricole. Passa une deuxième vague de bombardiers. Puis on apprit que les Français avaient bombardé le moulin du Bois Joli qui ne servirait plus de vigie aux Allemands, blessant Aristide Courgeon, le meunier. Depuis le 15 avril, un déluge d'obus français et américains s'étaient abattus sur le no man's land et sur tous les villages de la ligne de front entre Chauvé et La Sicaudais. À la Prauderie, le jeune Étienne Gautier, blessé grièvement à la cuisse, fut secouru par un infirmier allemand et envoyé par le capitaine Baumann à l'hôpital de Pornic. La grande attaque était pour demain !

« Vers la mi-avril, on a reçu l'ordre d'évacuer. Mais cette fois-ci vers l'intérieur. Le bourg s'est vidé complètement. Vers Frossay, Saint-Viaud, Saint-Père-en-Retz... Le forgeron Pierre Cerclé et le cordonnier Georges Guérin sont partis à la Bournière ; le menuisier Pierre Fouché, à la Caffinière ; la ferme Avril, à la Brosse ; le secrétaire de mairie, à la Missais... Le marchand de vin René Boucard a envoyé sa femme et ses trois enfants à l'abri puis il a transporté son 54-55 vers les caves du château du Moulinet. On entendait le canon tous les jours. En trois jours [entre le 19 et le 21 avril], toutes les maisons se sont vidées. Sauf quatre... Notre ferme, le presbytère, le café Chatelier, et la maison de René Boucard, où un couple de réfugiés s'était barricadé et où Jean Dousset venait régulièrement surveiller les chais. À trois semaines de la Libération on est devenus la dernière bourgade évacuée. Même les Allemands se sont repliés ».

Privés de leur couverture civile, les Allemands ont effectivement allégé leurs troupes de première ligne : ceux du bourg de La Sicaudais se repliant pour l'essentiel vers la Mègerie, la Baulerie et la Peignerie, en Frossay.

« Avant l'évacuation, chaque jour, on attendait le passage de l'adjoint spécial Auguste Gautier. Il arrivait des Perrières à travers champs et faisait halte à la maison où on lui payait un verre. Je lui rectifiais son nœud de cravate avant qu'il ne remonte vers le bourg pour négocier avec la Kommandantur, un laissez passer, un transport de bois, de fourrage ou de betteraves, ou une évacuation de malade. Pendant les dernières semaines, il avait pris pension chez les Brelet à Maison Rouge ; les Allemands qui occupaient se ferme ont soigné ses bêtes. Désormais, il n'y avait plus rien à négocier, mais il remontait quand même vers l'église avant de redescendre par le presbytère où il allait saluer le curé Olivaud... Car le curé de La Sicaudais était bien là, lui aussi. Il veillait sur les maisons de ses paroissiens et sur celle du bon Dieu. Et il continuait à s'occuper de son grand jardin. Je ne sais plus s'il avait encore ses trois vaches. »

Il était intraitable avec les Allemands et pas toujours content des FFI. Chaque matin, il faisait tinter la cloche de l'église, et les FFI, persuadés que les Allemands occupaient le clocher et actionnaient la cloche pour les narguer, répondaient à coup de fusils. Un matin, c'était au cours de la messe en l'honneur de Saint Joseph [le 19 mars 1945], le curé Olivaud s'apprêtait à entonner le chant final en l'honneur des défunts, lorsque la balle quotidienne s'est engouffrée par une fenêtre pour aller s'écraser au-dessus de la statue de Saint Paul. Il nous a demandé de ne pas céder à la panique et, pour nous calmer, de chanter avec lui un hymne à Saint Joseph. Après l'évacuation, plus question de célébrer son office à l'église. Il a demandé à de jeunes paroissiens de transférer la pierre d'autel, la vaisselle consacrée, les croix et les chasubles sacerdotales vers un autre lieu de culte. D'abord à la chapelle Saint-Vital [le dimanche 22 avril], puis les deux derniers dimanches [le 29 avril et 6 mai], dans une grange du village des Sept Fous. »

« Deux soldats allemands qui servaient les batteries de l'Épinerie avaient une chambre dans la maison du chef cantonnier. Au soir du 7 mai, ils sont venus à la ferme, comme tous les soirs, et c'est moi qui leur ai servi le lait. J'ai donc été la première du bourg à apprendre la grande nouvelle : "Soldats allemands, capitulation"! Le lendemain, dans l'après-midi, les cloches ont sonné et on s'est rassemblés sur la place de l'église. L'adjoint Auguste Gautier a donné la parole à un homme venu de Paimboeuf, M. Désachaux, un émissaire du lieutenant Bouhard. [Désachaux déclara ceci : « L'Allemagne s'avoue vaincue. L'armistice générale est conclu et signé. Il n'est plus question de "poche sud de la Loire" ; le Pays de Retz n'est plus scindé en deux. La Sicaudais cesse d'être sous le joug allemand et recouvre sa pleine liberté. Tous les villages que la nécessité a séparés les uns des autres peuvent tout de suite, reprendre sans la moindre inquiétude, leurs relations interrompues »]... La guerre était terminée, mais il nous conseilla pourtant de continuer de se méfier des réactions de dernière minute de certains Allemand ! Auguste Gautier le remercia de cette bonne nouvelle au nom de l'assistance. Ensuite, on se dirigea en cortège vers le cimetière pour nous recueillir devant la tombe de Maurice Pollono et de ses trois compagnons puis on redescendit au grand calvaire pour une deuxième minute de silence devant les tombes des deux caporaux de la Vienne. »

« Le lendemain 9 mai, avec mon frère Léon, je suis allée planter les patates du côté de la croix du Loup pendu. On avait déjà pris bien du retard sur la saison. On est tombés sur un groupe d'une demi-douzaine d'Allemands. Ils étaient bien agités et ils parlaient beaucoup. Ils se sont adressés à nous avec de grands gestes en disant : " Grande fête. Guerre finie"! Grande fête pour qui ? Il nous restait un rang de patates à recouvrir, mais Thérèse, notre sœur aînée, est accourue et a confirmé la nouvelle, ils se rendaient pour de bon. Pas le temps de passer la charrue pour rabattre le sillon ; on a tout laissé en plan, on a rechargé le

matériel dans le tombereau et on est revenus à La Sicaudais... Ces patates ont germé et fructifié comme les autres !

Au matin du 10 mai, on a assisté au dernier rassemblement allemand devant la boutique du charcutier Allais. Puis ils sont partis en ordre vers Saint-Père... Au fil des jours le bourg a retrouvé ses habitants qui ouvraient les volets, débarraient les fenêtres. Chaque nouvel arrivant passait par notre ferme pour qu'on raconte ce qui s'était passé après leur départ. La table et la cave ne désemplissaient pas. Pendant trois semaines, on n'a pas travaillé beaucoup. On se contentait de traire les vaches. Notre curé croisait encore des Allemands installés sur la place de l'église, face à son presbytère, mais c'était des prisonniers. On en a amené une cinquantaine dans la journée du 14 mai. Ils couchaient sous la tente entre des barbelés. Ils avaient gardé leur veste de soldat mais sans le ceinturon. Et pas de calot non plus. Ils passaient leurs journées à nettoyer, déminer, combler les tranchées... Quand ils rentraient le soir, ils étaient crottés et avaient l'air épuisé. Ils étaient gardés par un ancien gendarme et par des retraits qui traînaient la patte... J'ai entendu un soldat allemand dire à son garde qui peinait à se mettre en route : "Allez, grand-père ! C'est l'heure de nous emmener au boulot" ! Un soir, la colonne est rentrée tête basse : trois hommes avaient sauté sur les mines...

Voici les identités de ces 3 hommes : le caporal Gerhard WENZIG, né le 31 janvier 1926 à Halle/Saale ; Hans GENTSCH, né le 5 décembre 1918 à Strehlen en Basse Silésie et Arthur PESCHEL, né le 21 février 1924 à Bochum. Pour en savoir plus sur le bilan des pertes allemandes dans la Poche de Saint-Nazaire, on peut consulter ce dossier sur le site du Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz :

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/11-05-1945-poche-st-nazaire-pertes-allemandes/histoire/histoire-michel-gautier.html>

« Au début du mois de juin, gardiens et prisonniers ont quitté leur campement dans le bourg de La Sicaudais, mais on a pourtant continué de croiser en campagne des soldats allemands avec les lettres PG dans le dos [prisonnier de guerre]. Les fermes qui avaient été occupées ou dont l'homme avait été prisonnier en Allemagne avaient droit à leur prisonnier. Chez Georges Brelet à Maison Rouge, c'était Richard Doblinger, un bon chrétien qui est devenu un paroissien du curé Olivaud. Dans chaque lettre de sa grand-mère il y avait un petit paragraphe de salutations cordiales à Marie Crépin, la grand-mère de Georges. Au bout de deux ans, il a opté pour le statut de travailleur libre, puis il est parti en permission en Allemagne, et il a oublié de revenir ! »

« L'abbé Olivaud a tout de suite commencé à remettre son église et son cimetière en état. Mais il a aussi repris en main ses ouailles les plus émoustillées par les réjouissances de la Libération. Les jours de confession, le banc des filles avançait bien vite. À la question : "Avez-vous été au bal ?" Il valait mieux hésiter ou répondre par un pieux mensonge, sinon, il claquait la grille et appelait la suivante. »

Le curé Fernand Olivaud a quitté la Sicaudais en 1953. Hébergé au Bon Pasteur pendant la dernière période de sa vie, il y est décédé en 1968, à l'âge de 94 ans. De nombreux habitants de La Sicaudais suivirent son enterrement dans sa paroisse natale de Saint-Malo-de-Guersac.

Pierre Jarno me raconte ici sa participation avec les chars du 1^{er} GMR à la libération de la poche sud le 11 mai 1945.

Les fantassins du 8^e Cuir investirent la Poche par la Feuillardais et traversèrent enfin sans baisser la tête cette voie ferrée si bombardée et si disputée. Plus à l'ouest, et après bien des tergiversations, c'est les chars de Besnier qui furent autorisés à foncer sur les routes

fraîchement déminées et débarrassées de leurs principaux barrages par les Allemands. Derrière eux, s'engouffrèrent les escadrons du 1^{er} Hussard....

« Au petit jour du 11 mai 1945, c'est mon char Panther Dauphiné qui a eu le privilège de pénétrer le premier dans Pornic, capitale du pays de Retz. Notre équipage était constitué de 4 hommes, le conducteur Pedron, le radio Boucard, le tireur Stephan et moi comme chef de char. Derrière nous eux, le Tigre et les Mark IV, puis le 1^{er} escadron du 1^{er} Hussard.

Pas le temps pour les tankistes de se livrer aux libations et aux lèvres des filles, on a du rapidement se porter vers Préfaillies et la Pointe-Saint-Gildas où il a fallu un peu montrer nos muscles à quelques jeunes artilleurs allemands pas trop décidés à se rendre. On a fait monter deux officiers allemands sur le carter du char de tête pour se prémunir des mines et des mauvaises surprises. Les dernières fortes têtes ont retenu leur feu mais la reddition des batteries de 240 de la Pointe Saint Gildas n'a pu se faire qu'en présence d'un élément blindé américain.

À midi, acclamé par la foule, notre peloton a été invité à déjeuner par les habitants de Saint-Michel-Chef-Chef, en compagnie des gars du 4^{ème} escadron du 1^{er} Hussard. Le soir, nous avons bivouaqué à Tharon, devant l'Hôtel de la Plage où résidaient les Allemands quelques heures plus tôt. Un bal populaire s'est improvisé à la lumière des chars. J'ai assisté à la fête assis sur la tourelle du Panther où j'étais affecté à la surveillance de nos engins. Au loin, sur les deux rives de l'estuaire, je voyais rougeoyer les feux de joie et les départs de fusées éclairantes.

Les jours suivants, ce sera Saint-Brévin, Paimboeuf... On a assisté à des fêtes en notre honneur au Casino ou dans les cinémas. Je me souviens de la jeunesse brevinoise drapée de bleu blanc rouge et de ces huit garçons et filles des Rochelets habillés en costumes Napoléon III, se lançant dans un élégant Quadrille des Lanciers... Ou encore de jeunes cantatrices essayant leur voix dans des airs de Madame Butterfly, un répertoire peu adapté au goût d'hommes sortant de leurs gourbis et de leurs tranchées et venant de reprendre en boucle Le Petit vin blanc et Auprès de ma blonde depuis une semaine... Pourtant, on a applaudi poliment et certains d'entre nous se sont pressés auprès de ces jeunes divas pour en faire leurs marraines de guerre ! »...

Depuis 2002, Joseph Bichon m'avait plusieurs fois raconté la libération de Saint-Père-en-Retz, mais par bribes. Le 20 avril 2015, je lui ai dit « On va prendre notre temps, raconte-moi dans le détail »

« Le jour de la signature de l'armistice, le 8 mai 1945, tombait le mardi de la semaine de l'Ascension. Les souvenirs de cet heureux évènement sont restés dans ma mémoire, comme les images d'un vieux film. Vivre sous l'occupation voulait dire pour les anciens comme pour les jeunes : "Finie la liberté"! Nos institutions réduites en miettes ; cinq ans de notre vie d'adolescent perdus. En 1939, j'avais 12 ans... En 1945, 17 ans. L'atmosphère était malsaine, on se méfiait des uns ou des autres, on avait peur de la délation. Régnait une forme de soumission aux occupants. Pour eux, nous n'étions rien, mais on leur devait tout. Le couvre-feu, les sorties en groupe interdites. Seuls rassemblements autorisés : les cérémonies religieuses. Tout projet, même celui d'une formation était compromis. Régnait le chacun pour soi.

Les trois premiers jours de la semaine de l'Ascension étaient traditionnellement réservés aux processions des Rogations à travers la campagne, avec la croix et les bannières. Un arrêt au pied de chaque calvaire, bien fleuri pour la circonstance, une prière pour les futures récoltes, voire une petite dégustation et la procession reprenait son chemin. Cette année là, en 1945, compte tenu de la situation, il avait été décidé qu'une seule sortie aurait lieu, le lundi 7 mai 1945 ; j'ai participé à la sortie vers le calvaire de

Hucheloup. Le moral de tous était revenu au beau fixe ; on savait notre libération très proche, et la fête se promettait d'être belle, bien que nous revenait très souvent en mémoire la fin tragique de nos copains morts aux Boivre le 17 mars 1945.

Le mardi 8 mai 1945 fut pour nous une journée comme les autres. Nous étions occupés aux travaux de la ferme, enfermés dans la poche sud de Saint-Nazaire depuis le mois d'août 1944. Sans électricité, sans journaux ni informations, sauf un poste de TSF (clandestin) installé chez un amis mécanicien évacué aux Quatre-Vents. Jean Verset avait bricolé son alimentation grâce à une batterie qu'il fallait charger à l'aide d'une dynamo installée sur un vélo suspendu. Avis aux volontaires ! Mon père, ancien combattant de 14/18, était allé ce soir là, écouter avec voisins et amis les quatre doum doum doum ! "Ici Londres ! Les Français parlent aux Français... Aujourd'hui « nième » jour de la lutte du peuple français pour sa libération" ! C'est ainsi qu'il a appris la bonne nouvelle de la capitulation de l'armée nazie.

Ce n'est que vers 3 ou 4 heures du matin, le mercredi 9 mai 1945, que des coups portés sur les portes de la maison par des voisins ont sonné le réveil de la maisonnée. Debout là-dedans ! La guerre est finie. L'armistice est signé, l'Allemagne a capitulé. "Il faut venir avec nous fêter ça chez le marquis au château de Chanteloup" ! Le saut du lit fut rapide. Une table est déjà dressée devant la maison du marquis qui était en fait le gardien du château. Des bouteilles sont sorties de leurs cachettes et, dans l'euphorie, notre groupe entonne en chœur la Marseillaise auprès du grand bois de Chanteloup. Mais, attention, la guerre n'est pas encore totalement finie pour nous les empochés. Il ne faut pas prendre de risques, pas faire trop de zèle. Nous rentrons donc dans nos maisons. L'après midi fut aussi joyeuse, à l'écoute des toutes dernières nouvelles. C'est ainsi que l'on a appris que nos libérateurs entreraient à Saint-Père le vendredi 11 mai.

Le jeudi 10 mai 1945, jour de l'ascension, il était d'obligation (comme le dimanche) d'assister à une des trois messes. Cela me permit de voir sur la place du Champ de foire, un détachement de soldats allemands sortir de l'hôtel Chevalier où était leur cantonnement (dans dans la cour, il y avait un mirador de surveillance avec vue à 360° au-dessus des toits). On a vu sortir des soldats sans armes, ni casques ni ceinturons, mais en rangs par trois, au pas cadencé. Un officier marchait à leurs cotés. Ils s'en allaient se rendre aux soldats français.

L'après midi du "jeudi d'Ascension" (d'après le parler de l'époque) eut lieu, comme chaque année, une procession après les vêpres. On se rendit de l'église au calvaire des Vannes, bien fleuri pour l'occasion. On revint ensuite à l'église avec la croix et les bannières pour la cérémonie du Salut. Puis les paroissiens vaquèrent à leurs occupations dans le bourg. On se retrouvait dans les nombreux magasins et cafés pour trinquer à notre libération, mais aussi pour apprendre les dernières nouvelles. C'est alors qu'arriva sur la place de la Mairie, une moto "side-car", avec l'inscription de ces 3 lettre interdites : FFI ! Deux officiers français venus en éclaireurs s'adressèrent à nous à notre grande joie, alors que des soldats allemands étaient encore aux fenêtres des maisons qu'il avait réquisitionnées. Les choses étaient vraiment en train de changer.

Les deux officiers français regrimpèrent sur leur "side-car" et se rendirent au manoir des Vannes où était stationné un autre détachement de soldats allemands et où nous les avons suivis. Les soldats allemands étaient rassemblés près du portail en fer forgé. Les officiers leurs demandaient leur arme, actionnaient la culasse puis rendaient l'arme à son propriétaire. La sentinelle, au garde-à-vous, malgré l'insistance de ses camarades, refusa de donner son arme. "Tu la donneras demain ta pistole", lui dit l'officier français. Pour nous les empochés, quel revirement ! Quelle force retrouvée !

Le vendredi 11 mai 1945, l'entrée de nos libérateurs était annoncée vers 10 h dans le bourg de Saint-Père-en-Retz. Toute la population était rassemblée sur la place de l'église. Le drapeau bleu blanc rouge, interdit depuis 1940, flottait à nouveau aux fenêtres des maisons. Une guirlande tricolore partait du campanile de l'église pour descendre jusqu'à la pharmacie Roume. On a attendu une bonne heure que Français et Américains s'entendent sur qui entrerait le premier !

Enfin les soldats français sont apparus au loin dans le virage, rue de Blandeau. Ils avançaient au pas cadencé, en colonnes par quatre, arme sur l'épaule, dans une discipline exemplaire. Ils prenaient toute la rue. La foule criait : "Les voilà ! Les voilà !" Après cinq longues années d'occupation, d'humiliation, l'évènement pour nous était immense. Les soldats français apportaient avec eux la liberté. Quand on a 17, 18 ans, on est un homme. Ce fût un des moments forts de notre existence. Les cœurs battaient dans les poitrines. Quand les soldats sont passés près de nous, allant vers la place de la mairie, l'un d'eux était suivi par un petit chien attaché à son ceinturon. On aurait voulu crier, hurler même, notre joie ! Mais tout est resté bloqué dans nos gorges, tellement l'émotion était grande. Ça ne s'explique pas. Il faut l'avoir vécu. Nos libérateurs n'ont entendu que des applaudissements et ils ont peut-être vu couler des larmes de joie.

Avec les copains, nous sommes allés voir les Américains stationnés avec leurs chars et matériels de guerre, du cimetière jusqu'au Moulin la Rose. Près du calvaire étaient stockées les armes des Allemands : fusils, mitraillettes, revolvers, grenades et autres armes de guerre, sans surveillance. Les armes on les avait trop vues, on n'en voulait plus. Pour nous, la page était déjà tournée. Arrivés sur la place de la mairie, après la présentation des armes, les soldats français ont été mis au repos et ils ont dressé leurs fusils en faisceaux. Suivit un grand moment de liesse où ils se sont mêlés à la population au cours d'un après-midi de délire avec danses, chansons patriotiques jusque dans les cafés où parfois on est même montés sur les tables.

Au cours de l'après-midi, les Américains traversaient le bourg de temps en temps avec leurs blindés, en direction de Saint-Brevin. À la vue d'une croix gammée sur une façade de maison, un conducteur de char a bloqué une chenille et a commencé de lancer son engin vers la façade, puis il a renoncé. Le soir, il y a eu un feu de joie route de Pornic, près de la Cochardière. Nous y sommes allés à pied, seul moyen de déplacement à l'époque, bras dessus bras dessous, filles et garçons. Au milieu d'un champ, un arbre branchu de quatre à cinq mètres de haut était planté en terre. Sur les branches était accroché un amoncellement de fagots de bois. Une fois tombée la nuit noire, le feu a été allumé et dans des lueurs et une chaleur infernales, nous avons formé la ronde autour du feu. Filles, garçons et soldats chantant en chœur. J'ai entendu pour la première fois "Le chant des partisans" que nous avons appris par cœur... Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux dans la plaine ?...

Tard dans la nuit, en raison du couvre-feu toujours en vigueur, les soldats français nous ont conseillé de rentrer chez nous... "Il peut encore y avoir des Allemands qui traînent et des embuscades" ! Voilà comment se termina cette merveilleuse journée du 11 mai 1945.

Ensuite, nous avons fait la fête pendant plusieurs jours. Chaque soir, nous les jeunes, on prévoyait une nouvelle sortie pour le lendemain... Jusqu'au jour où nos parents nous ont dit : "Il faudrait peut-être reprendre le travail" ! Et ça ! Vraiment, on n'y avait pas pensé ! »

Après la Libération

Michel Dousset à Frossay raconte son retour de captivité

Après la reddition allemande le 11 mai 1945, les populations chassées de leurs fermes, les exilés et les prisonniers de guerre souhaitent rentrer chez eux au plus vite, mais, pendant de nombreuses semaines, la Poche va être encore maintenue en « état de siège » pour achever le travail de capture et de parage des soldats allemands, pour permettre à la sécurité militaire de procéder à l'« épuration des éléments douteux ou collaborateurs », et enfin pour sécuriser les routes principales et déminer certaines zones. Pourtant, dès les premiers jours, on vit se glisser à travers les lignes des cultivateurs évacués chargés de sacs de pain blanc, ou des prisonniers refusant de piétiner plus longtemps à quelques kilomètres de leur foyer. Malgré les interdictions et les postes de garde aux carrefours ou à l'entrée des chemins, il était parfois difficile d'interdire l'accès de sa maison à un gars qui s'était battu en 1940 lors de la campagne de France et rentrait chez lui après cinq ans de captivité. C'est ainsi que Michel Dousset buta sur un poste FFI à l'entrée du chemin du Grand Gué au Vé...

- Où vas-tu ?

- Chez moi.

- On ne passe pas !

- Tu m'empêcheras pas de passer. Ça fait six ans que je suis parti, c'est pas un blanc bec qui va m'empêcher de rentrer chez moi.

Un ancien FFI m'a fait sous promesse d'anonymat, le récit des règlements de compte extra judiciaires auquel il avait assisté ou participé.

... Des souvenirs difficiles à formuler remontent à la mémoire malheureuse de M, ancien FFI de la Poche sud soucieux de préserver encore son anonymat et celui des officiers décrits dans le témoignage suivant... On est à l'été 1945, il monte la garde à l'entrée du couloir de détention du 6/5 à Nantes. La nuit est tombée, un lieutenant s'encadre dans la porte, fanal d'une main, cravache de l'autre. Il sort une liste de sa poche : "As-tu les dénommés X, père et fils ? Le père, marché noir ; le fils, chauffeur d'un officier schleu. Vas me chercher le fils ". On pénètre dans une cellule vide, le lieutenant arrache la chemise du prisonnier et se tournant vers M :

« - Donne-moi ton fanal.

Mais au moment où M s'apprête à faire demi-tour pour rejoindre son poste, l'autre lui barre le passage avec sa cravache en câble électrique.

- Tiens, prends ça et tape dessus !

- Non, pas question.

- Tape dessus, j'te dis.

- Non, mon lieutenant, j'peux pas.

L'officier sort son pistolet et le pointe sur le prisonnier, puis sur M...

- T'as compris ?

M donne un premier coup en retenant son bras.

- Recommence.

Le câble siffle.

- Plus fort.

Et tape et retape. Les cris, le bruit de l'acier sur les os, le sang qui gicle.

Le lendemain, M va trouver un prêtre :

- Mon père je m'accuse...

Le prêtre l'écoute, lui donne l'absolution :

- C'est pas ta faute, c'est la situation...

" La situation " dure des semaines. Un autre soir, c'est le lieutenant J, grosses bagues sous le gant de cuir, cassant les dents d'un prisonnier, une par une, méthodiquement. Un

autre soir, c'est le capitaine S, accompagné d'un lieutenant, qui se pointe à l'entrée du couloir :

- As-tu le dénommé B ?

- Là-bas, dans le caveau.

- Vas-nous le chercher, dit le capitaine.

Dans la cour, l'un après l'autre, à coups de pied, à coups de poing. M tient le fanal.

- Fumier de milicien.

L'homme hurle, replié sur son ventre, dans une mare de sang... Puis ne crie plus.

- Va chercher un seau d'eau, dit le capitaine en se tournant vers M. »

Le retour des soldats allemands dans les années 60

Beaucoup de soldats allemands de la Poche travaillèrent à titre de réparation dans des fermes où l'homme de la maison avait été prisonnier en Allemagne. À partir des années 60, des invitations réciproques vont se poursuivre jusqu'à l'extinction progressive de ces générations de soldats allemands et de paysans français dont trois guerres successives et la barbarie du nazisme n'auront pas réussi à briser les affinités secrètes. Ainsi entre Joseph Vallée, l'ancien évadé des camps de travail de Poméranie et son prisonnier Michael Friedrichs, ancien occupant de la Poche. Témoignage recueilli auprès de la fille de Joseph Vallée en 2004 :

« Michael était quasiment devenu un membre de la famille. Il couchait dans le grenier, mais il mangeait avec nous. Il apprenait des mots d'Allemand aux enfants. Le dimanche, il se promenait librement et il allait voir les filles dans les villages voisins. Jusqu'en 1947 où il est rentré au pays. Et ensuite pas de nouvelles. Jusqu'en 1975 ! Sans crier gare, il a débarqué à Saint-Père-en-Retz avec femmes et enfants, il a déposé ses valises à l'hôtel Allais et il est arrivé à la Recoquillère...

- Pourquoi t'a pas écrit ? Pourquoi t'es pas revenu plus tôt ?

- J'avais peur d'être mal reçu.

On s'est rattrapés ensuite par des visites dans les deux sens et par des lettres. Mais Michael est mort en 1987, et Joseph en 1996. À la dernière lettre du petit-fils de Michaël, je n'ai pas répondu... " Je ne savais plus quoi lui dire... Mais j'aurais dû quand même. Ce n'est pas bien de laisser une lettre sans réponse " ».

Quelques souvenirs de guerre de soldats allemands de la Poche : Rudold Winter, Karl Drashdil et Konrad Ruth....

En 2003, j'ai rencontré Andréas Winter, le fils de **Rudolf Winter** venu rendre visite à François Baconnais au Bois-Hamon. J'ai pu vérifier auprès de lui le témoignage de son père revenu lui aussi au Bois-Hamon en 1963, complété au fil des ans dans un échange de lettres avec François Baconnais. C'est donc l'occasion de rapporter le parcours d'un soldat allemand capturé dans la Poche après 5 ans de guerre sur tous les fronts.

Sa guerre en France :

« Quand Hitler est arrivé au pouvoir, en 1933, j'étais encore étudiant à Haële. Dans le cadre du Reich-Arbeitsdienst, j'ai participé aux grands travaux, puis en 1939, j'ai été enrôlé dans un régiment d'infanterie de Baden-Baden. Au printemps 1940, j'ai participé à la Blietzkrieg et je me suis battu à Givet, Wattigny, Hirson... On n'était pas malheureux en France. »

Puis sur le front russe :

« Je me suis battu au lac Ladoga, puis devant Léninegrad. Deux hivers terribles. J'ai été blessé une première fois en 1941, puis en janvier 1943. Cela m'a sauvé la vie. Quand j'ai été rétabli, la guerre était perdue en Russie. On m'a envoyé à l'Ouest, rejoindre les trois compagnies de mon bataillon montant la garde à Guidel, face à l'île de Groix. Puis on nous a expédiés en Normandie au moment où les Américains perçaient à Avranches. On s'est repliés vers la forêt de Fouesnant où le bataillon Brinkmaier a reçu l'ordre de rallier Saint-Nazaire à marche forcée pour participer à la défense de la ville. Nous avons cantonné au château de la Tréballe avant de traverser la Loire pour reprendre notre souffle à Saint-Brevin, avant de nous installer à Saint-Père-en-Retz... Et à la veille de Noël 1944, on a foncé le long de la voie ferrée et des chemins creux vers La Sicaudais avant de nous arrêter au Bois-Hamon ».

Dans une lettre adressée à François Baconnais en 1985, il revenait sur les circonstances de sa reddition et de celle du bataillon Brinkmaier :

« Dans nos lignes, trois compagnies étaient engagées : le lieutenant Rauter à gauche, le capitaine Hansel devant La Sicaudais, le capitaine Beyer à droite. À la ferme du Pas-Morin c'est le sous-lieutenant Eitz, qui était chef de section. Le 8 mai, le capitaine Beyer m'annonça qu'on observait en direction de La Feuillardais du bruit et des cris de joie chez les Français (FFI) ; ils tiraient en l'air des fusées éclairantes. "Je suppose que la paix est déclarée", me dit-il. Un peu plus tard, nous apprenions par la radio la capitulation générale.

Nous reçûmes l'ordre de ne pas tirer sur les FFI qui, peut-être, s'approchaient de nos lignes. Le lendemain, le capitaine Hansel arriva avec des parlementaires qui voulurent parler au commandant Brinkmayer, mon chef de bataillon. Celui-ci, un soldat et moi, nous nous mîmes en marche pour traverser les lignes devant la Sicaudais. C'est dans le fond d'un ravin, auprès de la Roulais - peut-être y avait-il aussi un petit ruisseau - que nous avons rencontré les Français ; je ne me souviens pas du nombre de personnes. Nous saluâmes les officiers et les soldats par le salut hitlérien, bras droit levé, ce qui était la manière officielle de saluer, imposée aussi à la Wehrmacht après l'attentat contre Hitler en juillet 1944. Ignorant cet usage, l'un des soldats me demanda :

- Vous êtes des SS ?

- Mais non, monsieur.

- J'ai été prisonnier des SS, j'ai été torturé, me dit-il.

J'offris des cigarettes que je portais sur moi - comme non-fumeur - dans une grande boîte de vingt-cinq, mais officiers et soldats refusèrent. Un officier très correctement vêtu, en uniforme, avec un képi rond, parlant un français très distingué, dirigeait les pourparlers. "Résumons et précisons encore une fois ce que nous avons négocié", répéta-t-il plusieurs fois. Il s'agissait d'installer une ligne de téléphone permettant de relier le côté français au PC de notre commandant, le colonel Kaessberg, et du général Huenten, commandant de la rive gauche de la Loire ; et aussi d'aménager quelques voies d'accès pour l'entrée des troupes, etc. Je ne sais pas si l'on a fait des photos.

Après cet entretien, il y avait beaucoup de travail pour nous : détruire et brûler nos documents secrets, transporter le matériel militaire aux endroits décidés par le Kampfkommandant en accord avec le commandant français, faire nos bagages...

Le 10 mai, jour de rassemblement des troupes allemandes - pour nous à la ferme des Biais - j'ai fait cadeau de ma deuxième paire de bottes à un garçon de mon entourage, fils d'une fermière dont le mari était prisonnier en Allemagne ; celle-ci pour ne pas être en reste me fit des œufs sur le plat. C'est à cheval que j'ai pris congé de M. Labarre - à la ferme des Sept-Fous - qui m'avait quelquefois vendu du beurre et des œufs. Je m'étais sali et je me lavais les mains dans un seau devant la porte de la maison de M. Corbé lorsqu'un petit camion avec des FFI entra dans la cour. Le camion portait deux petits drapeaux : le tricolore et un drapeau rouge communiste, avec marteau et faucille. Un officier s'approcha et me dit :

- Je suis lieutenant.

- Moi aussi, fut ma réponse.

- Avez-vous du matériel de téléphonie ou de TSF ?

Il me fallut lui dire que nous avions transporté le matériel au dépôt central comme ordonné - ce qui était vrai ! Les soldats interrogèrent M. Corbé qui observait cela devant sa porte :

- Celui-ci était-il correct pendant l'occupation ?

- Oh ! Très correct et toujours gentil ! leur confirma M. Corbé.

Quelques soldats commencèrent à fouiller les petites charrettes à deux roues qui portaient les paquetages personnels de nos soldats. "Ne prenez que du matériel militaire !" leur dit l'officier qui était correct, lui aussi ! Ils trouvèrent tout de même notre radio, conservée jusqu'à la fin pour notre information.

Pendant ce temps, on avait amené mon cheval. Je le montais alors en saluant l'officier français. L'adjudant téléphoniste rassembla devant moi la quinzaine de soldats prêts à partir - ou seize, ou dix-sept. Nous quittâmes le Bois Hamon en direction des Biais, premier lieu de rassemblement. Le soir du 10 mai, les troupes françaises entrèrent dans la Poche. Le lendemain matin, une commission militaire avec un commandant ou un colonel nous fit prisonniers.

Quelques jours plus tard, dans un autre endroit - sans doute Mindin ou Saint-Brévin - les officiers des troupes françaises qui se trouvaient face à nos lignes souhaitèrent nous voir. Puisque nous avions eu quelques déserteurs pendant les dernières semaines, ils connaissaient bien nos noms. Ils se comportèrent très humainement, demandant nos professions civiles, m'interrogeant sur mes décorations - puisque j'avais combattu en Russie et que j'avais été blessé deux fois. Ils se firent prendre en photos avec nous. Plus tard, en captivité, c'était moins agréable, naturellement...

Rudolph Winter »

Dans une autre lettre, il évoquait sa captivité :

« J'ai passé quelques jours au Lazaret de Mindin, puis à Mulsanne, avant d'être envoyé à l'île de Ré dans un camp pour officiers. On n'y travaillait pas, on s'ennuyait, on mangeait mal... J'ai été libéré à l'été 1947, maigre et malade. Pour regagner mon village, près de Magdeburg, en zone "russe", j'ai fait les derniers kilomètres à pied. On a fait une fête pour mon retour mais le cœur n'y était plus. Je me suis hâté de quitter la zone car on faisait la chasse aux anciens officiers de la Wehrmacht pour les envoyer dans d'autres camps ! Je me suis réfugié dans la ferme d'un cousin à Zoellingen, en zone "anglaise", à la frontière entre RFA et RDA. Puis je suis devenu professeur de chimie alimentaire dans une école pour meunier avant de commencer une carrière de professeur de physique-chimie dans un lycée de Braunschweig ».

Son fils Andréas m'apprend alors que c'est dans cette ville qu'il est décédé à l'âge de 87 ans, après avoir correspondu pendant trente ans avec François Baconnais. Ce que confirme François Baconnais : « Par Winter, j'ai eu des nouvelles de tous ces hommes-là, jusqu'à leur mort, même de Brinkmaier qui à 80 ans passés transmettait son "bon souvenir" et ses "saluts amicaux aux habitants du Bois Hamon" ».

Puis Andréas conclut : « Après sa mort, j'ai retrouvé sous des piles de livres et de documents consacrés à la guerre une petite assiette en bakélite avec, gravé au fond : "Lieutenant Rudolph Winter. Saint-Martin. Île de Ré"! Mais je n'ai pas encore retrouvé de quart d'aluminium gravé au couteau avec "Lieutenant Rudolph Winter. Le Bois Hamon. La Sicaudais" » !

Souvenirs de Karl Drashdil, un autre prisonnier allemand, ancien artilleur de la batterie des Sablais (Marine-Flak-Abteilung 809) et cantonné au village du Plessis à Saint-Brevin. Témoignages recueillis les 19 et 22 août 2003 dans sa petite maison du marais de Guérande où il a vécu jusqu'à sa mort.

La fouille a été sévère. Karl n'est pas content : on lui a pris ses bottes, ses chaussettes neuves, ses mouchoirs... Il accompagne un de ses gradés pour se plaindre au responsable FFI. « Pas touche aux affaires personnelles ! » concède l'officier français. Karl en profite pour demander une faveur : *« On est une centaine de Tchécoslovaques et on en a marre de se faire traiter de Boches. On voudrait se bricoler un insigne avec nos couleurs ; il nous faut du tissu »*. Chaque jour, il revient à la charge... Jusqu'à ce qu'un garde l'accompagne chez le tailleur Brouteau à Saint-Père-en-Retz. Il revient au camp du Marais Gautier avec un bon mètre carré de chacune des trois couleurs cachés sous sa veste ...

« Sur une petite planchette rectangulaire découpée au flanc d'un peuplier, on a tendu les trois petits bouts de tissu cousus au fil blanc ; les deux trapèzes rectangles, en miroir, blanc et rouge ; et à gauche, le triangle bleu. Par-dessus, avec un fil d'aluminium récupéré dans un câble téléphonique tombé sur la haie, on a formé l'initiale de notre pauvre république : CSR. Avec cet insigne au revers de la veste, on se sentait moins exposés aux caprices des gardiens ou aux agressions des autres prisonniers.

Le terrain était entouré de fils de fer barbelé et gardé par des miradors. On dormait sous la tente et on était nourri de soupe de plus en plus claire. Les paysans du coin ont prêté quelques faux pour couper du foin pour nous faire une litière. Les FFI faisaient monter les fortes têtes ou les chapardeurs sur une petite plate-forme en haut d'un poteau entouré de barbelés ; celui qui était puni devait y rester pendant des heures. Quand il était trop fatigué, il tombait sur les barbelés.

Au bout de 15 jours, on a traversé le bourg de Saint-Père-en-Retz en colonne par quatre. Direction la gare où on nous a entassés dans le train pour Nantes. On nous a enfermés dans les bâtiments désaffectés d'une chocolaterie où on couchait sur la paille. Vingt et une nationalités, dont huit cent quatre-vingt tchécoslovaques, mais aussi des Autrichiens, des Polonais, des Russes blancs, des Égyptiens et même deux Américains sous uniforme allemand. Deux officiers tchèques sont venus faire le tri. Trois seulement ont réussi « l'examen de passage » et ont été autorisés à regagner la nouvelle Tchécoslovaquie. Les autres, considérés comme Allemands, sont restés prisonniers. « Tu étais dans l'armée allemande, donc tu es Allemand ». J'étais désespéré car je venais de perdre définitivement ma nationalité tchécoslovaque.

... La bouffe était infecte : soupe de betterave à vaches et un pain pour trois. On s'est fabriqué une balance rudimentaire avec une ficelle et une baguette pour partager équitablement le pain en trois. Plutôt que de répondre à la question des inspecteurs de la Croix-Rouge : « C'est bon ce que vous mangez ? » Je n'ai pas pu m'empêcher de leur fourrer la marmite sous le nez. C'est pourtant grâce à la Croix-Rouge qu'on n'a pas totalement crevé de faim. Mais les vaches maigres n'étaient pas finies...

... Parmi les gardiens FFI, j'ai reconnu un gars de Saint-Brévin avec qui j'avais bu deux ou trois chopines au café des Sports. Il me proposa son aide : « Donne-moi une liste pour toi et tes copains ; demain je vais à Saint-Brévin, je verrai ce que je peux faire ». Dès le lendemain, j'ai vu ce qu'il pouvait faire » !... Convoqué chez le commandant du camp, j'ai été accusé de trafic et de tentative de corruption de gardien : vingt-et-un jours de mitard, à six dans une cellule où on ne tenait pas couchés, une heure de sortie par jour, à tourner en rond.

J'ai ensuite été transféré dans les hangars d'aviation de Gron, dans l'immense camp de Montoir. Plus de carreaux aux fenêtres, tôles arrachées. Couchés à même le béton avec une couverture. Courants d'air, pluie et famine. Un jour, n'en pouvant plus, j'ai pointé mon nez à la porte donnant sur le terrain d'aviation où je voyais de vieilles tôles et de l'herbe sèche :

- Que veux-tu ?

- Je veux récupérer une tôle et de l'herbe pour me faire un matelas.

La sentinelle a abaissé son fusil et m'a laissé passer. Maintenant il fallait partager le pain à quatre ; on se battait entre prisonniers pour quelques grammes. Quelques jours avant la reddition, je m'étais pesé dans une pharmacie de Saint-Brévin : soixante-seize kilos ; à la mi-août, des infirmiers de la Croix-Rouge m'ont pesé dans les hangars de Montoir : cinquante-six kilos ! J'ai attendu Noël 45 pour en terminer avec le régime barbelé...

... Avec trente-cinq compagnons, je me suis porté volontaire pour aller retaper les chemins communaux d'Herbignac. Extraction de pierre dans les carrières de la région, à grands coups de masse sur les barres à mines, bâtons de dynamite au fond des trous ; charger les camions, remblayer : pelle, brouette, compacteur. Toujours prisonniers mais gardés par des civils : trois braves types, anciens prisonniers en Allemagne. On couchait sur des paillasses dans l'annexe d'un couvent. Nourris à notre faim, lait à volonté. Le samedi, je poussais ma petite charrette à bras dans les rues d'Herbignac où j'étais affecté au balayage. On m'observait à travers les rideaux ; quand je croisais un autochtone, j'avais droit parfois à signe de tête... Ou à un crachat par terre ! Des femmes se poussaient du coude en me croisant... Ou me faisaient des œillades. Après la corvée, je faisais des extras chez les particuliers : tailler une haie, nettoyer un jardin... Comme dans ce château où on me nourrissait d'abondance et où je mangeais avec les maîtres.

... En août 46, finie la réfection des chemins, des talus et des murs d'Herbignac. Retour à Saint-Nazaire où on m'a poussé avec mes compagnons dans un train à bestiaux. Direction l'Ariège, comme « travailleur libre ». Plus de gardien. Affecté chez un patron, en liberté surveillée ; il suffisait de pointer à la gendarmerie. Embauché avec une dizaine de compagnons dans une scierie de Verney qui nous a embarqués en camions pour les Pyrénées où on a bûcheronné jusqu'à l'hiver 46. Travail rude et dangereux, mais je retrouvais le parfum de mes forêts de Bohême. Aux premières neiges, le patron a rassemblé ses hommes : « Je ne peux plus vous garder, faut trouver un autre boulot... Toi, Karl, t'es du métier, je vais te trouver une place chez un menuisier de Toulouse ». Aussitôt fait.

... 14 juin 1947... « Certificat de libération de M. Karl Draschdil ». Trois jours de perm pour fêter ça. À la sortie du café, je suis tombé sur le pandore qui tamponnait mon livret chaque semaine... « Bonjour Monsieur ! me lança le gendarme, maintenant vous pouvez faire ce que vous voulez, vous êtes libre, Monsieur Draschdil ! » J'étais rapide, précis, adroit... Mon patron a décidé de m'embaucher pour construire des pavillons dans les Pyrénées... Tout allait pour le mieux mais je me posais des questions. Le retour en Tchécoslovaquie était désormais impossible ; le nouveau régime avaient chassé les ressortissants allemands, valise à la main, avec interdiction définitive de retour... Sinon « fusillé ! » [Deux millions et demi de ressortissants tchèques germanophones furent expulsés avec saisie des biens par les décrets Bénes de 1945.] En 1946, j'ai reçu une carte de la Croix-Rouge... Parents, frères et sœurs réfugiés à Kirkheim, du côté de Stuttgart, mais je ne souhaitais plus les rejoindre... Et puis, il y avait Léone !

... Ça remontait au printemps 45, mon histoire avec Léone, quand j'étais prisonnier à Herbignac... J'allais voir le père Morice, le menuisier, et je lui donnais un petit coup de main de temps en temps. Les pieds dans la sciure, des copeaux dans les cheveux, comme pendant

ma jeunesse. Brave gens, les Morice. Et bien jolie, Léone, leur fille adoptive ! Madame Morice y avait pensé tout de suite : quand son mari atteindrait la retraite, elle m'aurait bien vu prendre la succession avec Léone... Mais ce n'était qu'un rêve, car j'étais un prisonnier « boche » !

... Mais deux ans ont passé et on a continué de s'écrire. Léone m'a rejoint à Toulouse où on s'est mariés. Avant le retour dans la presqu'île, l'embauche chez Couteron, à la Baule... Tenonneuse, toupie, scie circulaire, machines dangereuses et bruyantes qui m'ont laissé mes doigts mais m'ont rendu à moitié sourd. Entreprise florissante fabriquant portes, fenêtre, charpentes pour la reconstruction de Saint-Nazaire... « Eh oui ! J'ai reconstruit Saint-Nazaire ! ».

... En 1952, j'ai pris la route de Stuttgart avec Léone pour présenter le petit-fils Johan à son grand-père Johan. « Comment ? Tu ne sais plus parler allemand ? » s'est étonné mon père ! Au travail, je me faisais appeler Charles, mais pas question de me faire naturaliser Français ; un ancien compagnon prisonnier s'était laissé tenter et pourtant on l'appelait toujours « le Boche » ! Alors, à quoi bon ! J'ai continué de me déclarer Tchécoslovaque. Un jour, le magasinier de l'entreprise est tombé malade.

- Veux-tu la place ? m'a demandé M. Couteron.

- Je ne suis pas Français ! Que vont dire les autres ?

- C'est moi le patron !

J'ai fini magasinier-chef et j'ai mené ma petite vie ordinaire d'ouvrier. Maintenant, je suis en retraite et pas malheureux en bordure du marais de Guérande. Je suis devenu secrétaire régional de la société des anciens prisonniers allemands installés en France, du moins tant qu'il y en aura encore... »

[Vingt-cinq anciens prisonniers s'installèrent dans la presqu'île guérandaise. On en compta mille en Loire-Inférieure et quarante-cinq mille dans tout le pays dans les années 50 ! Deux cent mille enfants seraient nés en France de ces amours de guerre (d'après Jean-Paul Picaper dans « Les enfants maudits »)].

Le destin français d'un soldat allemand et de son fils...

J'ai croisé ici le témoignage de Karl, le fils, avec celui qu'il avait recueilli de son père, Konrad Ruth, qui servit les deux canons de 240 sur rail de la Mi 302 à la Pointe Saint-Gildas jusqu'à la reddition de la poche de Saint-Nazaire.

Konrad Ruth, né en 1915 dans le Westerwald, est mort en 1995. Soldat de la *Kriegsmarine*, sa guerre s'acheva à Préfaïlles où il fut fait prisonnier avec 30 000 autres soldats allemands. J'ai rencontré son fils Karl à Saint-Nazaire le 7 novembre 2019. On verra les conséquences de la guerre et de la captivité du père sur le sort de sa famille et en particulier sur celui de son fils Karl, âgé aujourd'hui de 80 ans.

La singularité de leur relation, c'est que Karl ne fit connaissance avec son père qu'à l'âge de 10 ans, lorsque le soldat redevenu « travailleur libre » décida de refaire sa vie en France et, en 1949, retourna chercher en Allemagne cet enfant qui ne le connaissait pas. Ce père inconnu avait été happé dans le tourbillon de la guerre et de la captivité, mais au moins était-il vivant, contrairement à trois de ses 5 oncles engagés sur le front de l'Est. Il avait été protégé d'une affectation sur le front russe par son statut de soutien de famille car il était l'aîné d'une famille dont le père était devenu aveugle.

Konrad servit d'abord comme sous-officier de la *Kriegsmarine* dans les batteries du cap Gris-Nez, de l'été 1940 à mars 1942. Puis, alors qu'il venait d'achever une formation

spéciale, on l'envoya à Saint-Nazaire le 28 mars 1942, le jour même de l'opération Chariot. Il fut aussitôt dirigé vers Saint-Brevin puis Préfailles pour être affecté à la 5./MAA 280 dont la mission était de servir les deux canons de 240 sur rail de la Mi 302 à la Pointe Saint-Gildas. *« Mais à Préfailles, on n'a jamais eu de problèmes. On n'a tiré qu'une seule fois »*. L'une de ses missions était de se rendre chaque semaine à Saint-Brevin pour chercher un nouveau code radio. *« On n'avait pas le droit de l'écrire, il fallait le garder en mémoire et le transmettre verbalement. Konrad, qui parlait français, avait aussi un rôle de « modérateur » que l'on sollicitait quand les Allemands avaient à négocier avec les civils ! « J'aidais les civils de Préfailles à négocier avec les Allemands. J'étais l'homme de confiance. »*

Puis, se forma la Poche de Saint-Nazaire, et à Préfailles comme ailleurs, l'ordinaire n'était pas gras : *« L'armée allemande espérait tenir longtemps. Il y avait pour deux ans de ravitaillement à la base sous-marine, mais pas le droit d'y toucher. On mangeait des choux à vaches, feuilles et tiges. J'étais menuisier ébéniste. Quand on avait quelques travaux à faire pour améliorer un peu notre confort, je travaillais chez M. Civel, menuisier à Préfailles. Son atelier se trouvait près de l'église, près du café du Centre. Son fils qui était de mon âge était prisonnier en Allemagne ; aussi, il ne nous appréciait pas tellement ! J'étais le seul qui travaillait chez lui. Il me parlait franchement et me disait : “ Toi, ça va, mais les autres, les salauds d'Hitler, les nazis ” ! Il savait à qui il avait à faire... Un jour, je bricolais et la Feldgendarmarie arrive pour perquisitionner chez lui. Il avait été dénoncé par quelqu'un. Alors, j'ai dit aux gars : “ Non, non, vous pouvez avoir confiance. Ça fait des mois que je travaille ici. Je le connais. Il n'y a vraiment rien ”. Ils m'ont cru, ils l'ont laissé tranquille et sont partis. Heureusement pour lui, parce que derrière l'atelier, dans son garage, il y avait sa voiture. Il en avait enlevé les roues, mais sous les sièges, il avait caché des armes. Si les Allemands les avaient trouvées, il aurait été arrêté. Il n'a jamais oublié cela. »*

Arriva le jour de la reddition allemande... *« Nous avons reçu l'ordre de déposer nos armes et de nous constituer prisonniers. Le 11 mai, nous nous sommes rassemblés en colonnes sur la place. Nous étions 240. On devait partir dans un camp à Pornic. Tout à coup, le capitaine m'appelle : “ Ruth, viens ici ! Il y a contrordre ! Nous devons tout laisser en l'état, ne rien enlever, ne rien démolir. Maintenant, les Américains exigent qu'on vide le blockhaus là-haut, dans le PC. Il faut retirer tout ce qui peut exploser. Tu prends les hommes dont tu as besoin ”. Je désigne 10 hommes. Il faisait chaud, j'enlève ma veste que je pose sur mes bagages. Je prends un vélo et monte au blockhaus. Mes hommes me rejoignent. Nous enlevons tout ce que nous pouvons, sauf un moteur Diesel scellé, que nous ne pouvons déplacer. La mission terminée, nous revenons sur le lieu de rassemblement. Je prends ma veste et je constate que toutes mes poches sont vides. Je n'ai plus rien, plus d'argent, plus de cigarettes, plus de papiers. J'avais un gros portefeuille plein de souvenirs, de photos. Je suis parti en captivité sans carte d'identité, sans mes papiers militaires »*. Ce qu'ignorait alors Konrad, c'est que, hormis ses papiers militaires, tous ses biens personnels lui auraient été de toute façon retirés à l'entrée de son camp de regroupement... *« Ensuite, j'ai eu beaucoup de chance, j'expliquais mon cas et on me croyait. Ils vérifiaient que je figurais bien sur la liste des prisonniers et partout, j'ai réussi à passer comme cela. »*

Et voici un témoignage unique dans l'histoire de cette période où l'on découvre que des élus de la Côte de Jade vont participer au transfert d'une colonne de prisonniers entre la pointe Saint-Gildas et Pornic. En encadrant ces prisonniers, ils étaient les garants de la sécurité de tous, celle des prisonniers et celles de civils plus ou moins incontrôlés tentés de s'en prendre à la colonne.

« Mais il faut d'abord que je dise comment nous avons quitté Préfailles pour aller à Pornic. La colonne formée, nous avons quitté le camp. À l'entrée du bourg de Préfailles, qui voyons-nous ? Le maire, ceint de son écharpe tricolore et son conseil municipal qui nous

attendaient. Le maire et les officiers ont pris la tête de la colonne et les conseillers municipaux se sont placés de chaque côté de cette colonne. Tous nous ont accompagnés jusqu'à La Plaine. Là, ils ont été remplacés par le conseil municipal de La Plaine et nous avons continué notre route en passant par Sainte-Marie. En cours de route, quelques militaires français arrivés à bicyclette nous ont accompagnés jusqu'à Pornic où nous sommes restés trois semaines dans un camp en dehors de la ville. » [Sans doute le camp de regroupement provisoire du Boismain/la Chalopinière]

« Dès le premier jour, un pistolet a été trouvé sous une tente où campaient trois hommes. Deux étaient présents et ont juré qu'ils ne savaient rien. Quand le troisième est revenu de commando de travail, ils lui ont dit : "On a trouvé un pistolet dans le camp, c'est à toi ?" Il a répondu oui... "Eh bien, viens avec nous !" Le lendemain, on a entendu des tirs puis on a vu revenir le commandant avec les deux hommes qu'on avait obligés à assister à l'exécution de leur copain. C'était un gamin de 22, 23 ans, un fils unique. Le commandant a dit : "La loi est la loi. Je n'ai pas pu faire autrement. Je peux vous assurer une chose, votre camarade est mort en soldat" ! On voulait savoir ce que cela voulait dire ! Il paraît qu'il n'a pas voulu être attaché au poteau, qu'il a refusé le bandeau sur les yeux, qu'il est resté debout et qu'il a salué. »

« Nous sommes restés quatre semaines à Pornic. C'était calme. Nous étions employés au déminage des champs entre Pornic et La Bernerie et nous devions aussi ramasser les rouleaux de fil de fer barbelés. Notre commando comprenait 25 soldats allemands, gardés par quatre soldats français et un sous-officier alsacien. Tout à coup, un grand Boum ! Une mine venait de sauter mais il n'y a pas eu de blessés. Nous chargions les rouleaux de fil de fer sur le plateau d'une voiture conduite par deux chevaux. Sur le siège surélevé se tenait un conducteur allemand et, près de lui, un soldat français armé d'un fusil. Nous rentrions à Pornic ; moi, je marchais devant avec le sous-officier français. Tout à coup, nous avons entendu un coup de fusil : le Français guidant la voiture assis sur son siège avait laissé tomber son fusil et en touchant terre, le coup était parti ; la balle l'avait blessé à la jambe et elle était allée se loger dans la poitrine du conducteur allemand qui était tombé de l'autre côté de la charrette. Nous avons mené les deux blessés à l'hôpital. Plus tard, lorsque nous sommes repassés devant l'hôpital, le sous-officier est allé prendre des nouvelles des deux blessés et pendant ce temps nous attendions dehors. La population tournait autour de nous. J'ai entendu quelqu'un dire : "Lequel on bousille en premier ?" Je n'étais pas très fier. Puis tout s'est calmé quand le sous-officier est sorti de l'hôpital et nous a dit : "Le soldat français n'est pas grièvement blessé, on lui a fait un pansement, mais le soldat allemand a dû être opéré, la balle a été extraite". Nous avons appris le lendemain qu'il était décédé dans la nuit. Après ces événements nous sommes restés dans le camp peut être 8 à 10 jours ».

Ensuite, on a été envoyé de Pornic à Mindin, dans un couvent ou quelque chose d'approchant. C'était un jour de mauvais temps, il pleuvait et devant ces grands bâtiments (je crois qu'il y avait une laverie à l'intérieur) s'étendait un pré en contrebas, couvert d'eau. On nous a dit : "Vous allez vous installer dans ce pré" ; Mais les officiers qui se trouvaient encore avec nous ont répondu : "Pas question. Si vous faites cela nous exigeons de prendre contact avec la Croix-Rouge" ! On nous a laissé nous abriter dans la laverie. Un jour, les gardes français qui étaient logés un peu plus loin ont demandé un menuisier pour faire une bricole. J'ai dit : "C'est moi le menuisier. Est-ce que je peux emmener un camarade ou deux avec moi ?" J'en ai emmené trois, pas menuisiers du tout, jusqu'à la petite ferme abandonnée où les gardes étaient logés. On devait faire un râtelier pour mettre leurs fusils. Quand ils sont venus voir notre travail, ils ont dit : "Ce n'est pas la peine de vous ramener au camp pour manger, on va vous apporter un casse-croûte ici". C'était la première fois depuis des années qu'on mangeait du pain blanc, mais blanc ! C'était bon, mais on était obligés de se cacher dans un coin, car ils ne voulaient pas que les officiers l'apprennent. C'était interdit

! Le soir, quand on est rentrés au camp, on avait les poches pleines pour donner à manger aux copains : c'était beau ! »

« Au bout de quelques jours, nous avons été envoyés dans un autre camp à Saint-Père-en-Retz, et là, c'était plus mauvais. Il y avait quatre poteaux avec une échelle et dessus, simplement un plateau. Si quelqu'un faisait une bêtise il devait monter dessus, debout, et en dessous, au moins sur 1,50 m de large, il y avait des barbelés. Ensuite nous avons été embarqués dans un train. On était 1000. On ne savait pas où on nous emmenait. Un officier français a demandé aux gardes ce qu'il y avait comme ravitaillement pour nous. J'ai entendu : "Ce n'est pas assez, doublez-moi ça" ! » Ils ont été obligés de le faire. Nous étions dans des wagons ouverts. En cours de route, on distribuait un peu d'eau mais nous avions soif quand même. Sur les ponts, se tenaient des civils qui regardaient passer le train. Certains lançaient des gros cailloux sur les wagons. Mais nos gardiens, un dans chaque wagon, les menaçaient de leurs fusils, et j'ai vu les gens reposer les cailloux. Alors ça, chapeau !... Pourtant, dans mon wagon, un prisonnier a été blessé par une balle perdue et ils l'ont déchargé à Limoges. On est arrivé à Tulle à cinq heures du matin. On était 999. On descend du train et des Français passent : "Chut ! Chut ! Pas de bruit ! Restez calme" ! On a compris plus tard : il y avait eu des crimes à Tulle. C'était terrible, 99 pendus ! On avait retardé le train express pour nous faire arriver au petit matin, avant que les gens soient levés. On a formé une colonne et on est arrivé sans encombre, en courant de la gare jusqu'au camp de la Trémouille, sur une hauteur, à côté de Tulle. On a appris le lendemain que les convois précédents, arrivés de jour, avaient tous eu des pertes sur le trajet entre la gare et le camp.

On était 10 000 mais on a dû lever les bras un par un pour être contrôlés par un médecin. Les SS avaient un tatouage sous le bras ! Le médecin nous a dit ensuite : "Surtout, ne buvez pas l'eau des puits du camp, elle est empoisonnée". On nous amenait de l'eau de la ville en citernes. Chaque fois que les citernes allaient en ville, elles remontaient avec des blessés parce que les gens frappaient les hommes qui les accompagnaient.

Je suis resté là quatre jours, puis je suis allé au bureau pour demander s'il était possible de travailler au-dehors, dans la campagne. Les gars du bureau ont eu l'air étonnés : "C'est la première fois que cela nous arrive ! Donnez votre nom et votre baraque. S'il y a quelque chose, on vous appellera". Dès le lendemain, on m'a appelé. On avait besoin d'un commando de six hommes pour travailler à la campagne. "Choisissez vous-même parmi vos camarades" ! Quand j'ai dit "Qui veut venir avec moi ? ils ont répondu : "Emmène moi emmène-moi" ! J'aurais pu en emmener 30 ou 40. J'ai choisi les copains que je connaissais bien et on est parti par le train à Saint-Angèle où je suis resté deux ans dans une ferme, pour être libéré au mois d'août 1947. »

Élevé dans la tradition catholique Konrad épousa pourtant une femme d'origine huguenote qui lui donna deux enfants : Karl, né en 1939 avant qu'il ne parte à la guerre et Ullricke (Uli) née en 1944 suite à une permission...

Mais laissons Karl, le fils, conclure ce récit familial où on découvre les affres psychologiques endurées par les enfants nés de couples mixtes pendant ou après la guerre.

« Lorsque prit fin la captivité de mon père en Corrèze, il accéda au statut de travailleur libre mais il décida alors de refaire sa vie en France. Il retourna pourtant en Allemagne pour me reprendre, alors que j'étais âgé de 10 ans. On ne s'était jamais rencontrés avant ! Il m'a enlevé à ma famille maternelle grâce à un subterfuge et à la complicité de ses propres parents. Après un séjour dans un camp de réfugiés à la frontière allemande, nous avons été autorisés tous les deux à revenir en France. Le 1^{er} mai 1949, on s'est retrouvé à Saint-Angel, petit bourg de Corrèze où il avait passé sa captivité.

Pendant que j'étais accueilli au village de la Coussière dans la famille de Joseph Gratadour chez qui mon père avait travaillé comme prisonnier, il était embauché chez un

ébéniste de Saint-Angel puis chez un autre ébéniste de Saint Exupéry. Scolarisé à Saint-Angel, j'ai très vite appris le Français et j'ai trouvé dans le couple Gratadour une famille d'accueil bienveillante qui m'a aidé à m'adapter à ma nouvelle vie, loin de ma famille maternelle.

Suite à une annonce du Chasseur français, mon père a rencontré et épousé Albertine qui avait perdu dans un accident de camion son fiancé, soldat français. Elle était mère d'une petite fille de 2 ans appelée Janie, que mon père a adoptée, et qui jusqu'à 40 ans, est restée restera convaincue d'être la fille de Konrad. Quant à moi, privé de ma mère naturelle, je n'ai pas trouvé en Albertine la mère de substitution que je recherchais. Par contre j'ai trouvé en Janie, une petite sœur française mais pour autant je n'oubliais pas Uli, ma petite sœur allemande. Je suis ensuite devenu le demi-frère de Dominique, Catherine et Véronique.

Mes relations avec mon père se sont détériorées à l'adolescence au point que j'ai été « émancipé » à l'âge de 15 ans. Devenu ouvrier tourneur après un apprentissage aux chantiers de l'Atlantique, j'ai été naturalisé à l'âge de 18 ans, en même temps que mon père. Une assistante sociale des Chantiers, informée de ma situation familiale compliquée, m'a proposé de faire une recherche de ma mère et de ma sœur Uli, née en 1944, dont je n'avais aucune nouvelle. Le contact fut établi et je les ai enfin retrouvées à Cologne, à l'âge de 19 ans.

J'ai ensuite été mobilisé pour 28 mois de service militaire où je suis devenu sergent avant de passer 18 mois en Algérie, dans le secteur de Colomb Béchar, en 1960/61. À mon retour, j'ai épousé Josette, rencontrée dans le milieu des auberges de jeunes...

Plus tard, j'ai renoué avec mon père... Le vieux soldat allemand Konrad Ruth naturalisé français, a aidé le Volksbund dans ses missions de sauvegarde et d'entretien des sépultures de soldats allemands. Et il a été l'initiateur de jumelages entre villes françaises et allemandes : Hambourg/ La Baule, Embach/Pornichet, Einweiler/Orvault ».

Michel Gautier, le 16 décembre 2021